

R 33

SOUVENIRS

DE LA

GUERRE CIVILE EN ESPAGNE

(1837 A 1839.)

PAR

PRINCE P. GORNOVSKY

Le Prince Gornovsky a été témoin de la guerre civile en Espagne pendant les années 1837-1839.

II

PARIS,

chez M. DE GRIGNON, Palais National, ci-devant

de la Bibliothèque, ci-devant de la

Assemblée Nationale, ci-devant de la

1844



N- 500009372

ZRV  
3325

# SOUVENIRS

DE LA

## GUERRE CIVILE EN ESPAGNE.

(1837 A 1839.)

PAR LE GÉNÉRAL

PRINCE F. LICHNOWSKY.

La vie après la guerre est une ennuyeuse faction.

RAUPACH.

### II

PARIS,

AU DÉPOT, 13, RUE DU CIMETIÈRE-SAINTE-ANDRÉ.

ET CHEZ J. DUMAINE,

Rue et passage Dauphine, 36.

1844

SOUVENIRS

OURNIE CIVILE EN ESPAGNE

1833 A 1838

PAR M. GUYOT

PRINCE F. LICHTENOWSKI

La vie de ce Prince de la guerre et de la  
politique de son  
gouvernement.

II

PARIS

AU DEPOT, 12, RUE DU CIMETIERE SAINT-JACQUES

ET CHEZ J. BARRAULT

Rue de la Harpe, 38

1844



marches, était entouré de gardes et d'une suite nombreuse. De tristes pensées s'élevaient de moi, lorsque je contemplais le vieillard. L'Espagnole de Durango, un sage solliciteur du malheureux prince auquel j'avais voué ma vie ; un funeste pressentiment semblait m'avertir qu'il courait à sa perte ; je ne devais plus le revoir que fugi-

Je quitte le camp royal. — Projet d'attaque sur Estella par Estartéro. — L'Évêque de Léon. — Tristany. — Don Pedro Raton, confesseur du Roi. — Merino. — Arrangement conclu avec le Sous-Préfet de Bayonne pour ma rentrée en France. — Opinion de ce dernier sur Maroto. — Des réfugiés espagnols. — Le comte de Peyronnet à Montferrand. — Inaction dans le quartier général. — Toulouse. — Perpignan. — Traversée des Pyrénées orientales. — jusqu'en Catalogne.

*(Fin de juillet, jusqu'en septembre 1838) :*

Rentré chez moi, je fis mes apprêts de départ. Au moment de monter à cheval, je vis le roi qui passait et qui se rendait à cette malheureuse revue d'Estella, qui fit naître tant d'animosité : mais je laisserai à d'autres le soin de parler de cet événement. Le roi, ainsi que je l'avais vu pendant nos longues

marches, était entouré de gardes et d'une suite nombreuse. De tristes pensées s'emparèrent de moi, lorsque je contemplais le visage soucieux du malheureux prince auquel j'avais voué ma vie ; un funeste pressentiment semblait m'avertir qu'il courait à sa perte ; je ne devais plus le revoir que fugitif et sur la terre étrangère. Son regard était plus sombre, mais son âme devait être alors agitée de moins d'incertitudes.

Il était beaucoup question en ce moment, d'une attaque projetée par Espartéro sur Estella; j'avoue que je n'y ai jamais ajouté foi, parce que je connaissais l'hésitation et la prudence du général ennemi, qui attaquait seulement, lorsque la supériorité de ses forces et l'excellence de sa position rendaient l'avantage certain : je dis l'avantage, car ses succès ne peuvent pas être appelés des victoires. Estella, bien que médiocrement fortifiée, était un point trop important pour qu'Espartéro se risquât à en approcher. Là, où pour lui le succès était incertain, nous pou-

vions être rassurés. Cette opinion, qui était celle de beaucoup de carlistes, était justifiée par le départ d'Espartéro de Durango, en mars 1837, par son apparition dans le bas Arragon, et devant Madrid, lors de l'expédition royale ; enfin par sa molle poursuite jusqu'à l'Ebre, qu'il n'osa pas franchir alors. Je me consolais ainsi de ne pas prendre part à une campagne, où il devait se verser peu de sang et se cueillir encore moins de lauriers.

Avant de partir, je voulus revoir encore l'évêque de Léon, qui, après le départ de la cour, était resté à Elorrio. Ce bon prélat me parut fort intimidé, vieilli et fort embarrassé entre Arias Teijeiro, son ancien protégé devenu puissant, et Maroto déjà son ennemi en Portugal. Il m'assura que tout allait mal et qu'il ne resterait pas en Espagne, si les choses ne changeaient. Il parlait bas, ayant peur d'être entendu de son secrétaire Pecondon. Il me demanda si l'on connaissait à l'étranger toute l'importance de ses fonctions : il

réunissait un ministère des grâces et de la justice, ce qui le rendait le premier personnage de l'Etat. Il me raconta encore l'histoire d'un couvent de religieuses en Portugal, où il avait trouvé un refuge lorsqu'il était poursuivi par Rodil. Je quittai ce digne homme avec la triste conviction qu'il avait beaucoup baissé, et qu'il restait peu de chose à espérer de lui.

Je trouvai dans l'anti-chambre de l'évêque, Tristany, l'abbé Guerillo, que j'avais vu en Catalogne à la tête de sa division. Il avait été appelé au camp royal, par un ordre du roi, et espérait au moyen de son argent et de ses amis, être nommé commandant général de la Catalogne. Lui aussi était changé mais seulement au dehors : son habit militaire, sa grande barbe avaient disparu pour faire place à un costume de prêtre, ni la tonsure ni le rabât n'y manquaient et j'eus peine à reconnaître dans l'humble ecclésiastique, le fier partisan, plus accoutumé à faire usage du sabre que du bréviaire. Il paraissait fort af-

fecté de la nouvelle qu'il venait d'apprendre de l'entrée du comte d'Espagne en Catalogne ; mais il ignorait encore que c'était sur la demande de ce vieux général qu'il avait été éloigné, et que celui-ci avait déclaré ne pas vouloir entrer en Catalogne, tant que Tristany l'infesterait de sa présence. Un an plus tard, je dînai avec lui, dans une cabane de contrebandier, au bord de l'Adour à Petit-Bayonne : il se préparait à rentrer en Catalogne ; mais je le persuadais de n'en rien faire, tant que le comte d'Espagne y commanderait, car celui-ci n'aurait pas manqué de le faire fusiller. Ce ne fut qu'après l'assassinat de ce général qu'il reparut sur l'ancien théâtre de ses excursions et de ses brigandages ; mais je crois qu'il n'y resta pas longtemps, et que son principal but était de sauver en France les trésors qu'il avait cachés : j'ignore s'il a réussi. Plus tard je le revis dans un dépôt français ; aujourd'hui il parcourt les environs de Tarragone, à la tête de deux

mille brigands qui déshonorent le nom de carliste.

Je revis aussi don Pédro Raton, confesseur du roi, qui était revenu des Pinares, où une maladie l'avait contraint de rester après le départ de l'expédition royale. Le retour inattendu de ce digne homme, causa un risible embarras à Arias Teijeiro et à ses partisans ; ils avaient espéré en être débarrassés pour toujours. Beaucoup espéraient, d'autres craignaient qu'il ne vînt reprendre ses anciennes fonctions et remplacer le capucin Larraga, dont j'ai déjà parlé. J'appris à mon grand chagrin que le roi lui conseilla de rester à Onate pour soigner sa santé chancelante, et qu'il resta à Elorrio après le départ de la cour. Je sais, que beaucoup de personnes s'en réjouirent aussi hautement, que si l'on avait reçu la nouvelle d'une victoire importante, remportée par Cabrera ou par le comte d'Espagne. Plus tard, cependant, cet honnête et simple prêtre, reprit auprès du roi, sa place usurpée un moment par le moine fanatique

et intrigant qui l'avait éloigné; aujourd'hui il a fidèlement suivi son maître dans l'exil. Don Raton était un de ces êtres exceptionnels, qui, ennemis de toute intrigue, n'ambitionnent aucun pouvoir, et se tiennent en dehors des affaires politiques : ce qui ne l'empêchait pas de faire beaucoup de bien en secret et de sécher bien de larmes. Jamais on ne le vit dans l'anti-chambre ou les salons du roi, rendez-vous ordinaire de tous les ambitieux : pendant les marches, il se tenait toujours à une certaine distance, soit en avant soit en arrière de la colonne ; monté sur une petite mule, enveloppé de son manteau brun qui ne laissait voir que ses yeux spirituels, ce bon vieillard causait familièrement avec les soldats ; rien n'annonçait en lui l'important personnage, dépositaire des plus secrètes pensées de son roi.

C'est ainsi que je le rencontrai pour la première fois. J'étais depuis plusieurs mois au quartier-général et j'ignorais encore qu'il existât. Nous étions en marche ; l'infant était

resté en arrière et s'avançait au galop pour se remettre à la tête de la colonne. Comme j'étais de service, je le dévançai pour faire ouvrir les rangs et lui faire place ; j'arrivai à un pont étroit, occupé par un cavalier monté sur une petite mule ; je lui criai de se déranger, ce qu'il fit de bonne grâce, en me regardant d'un air étonné : l'infant et sa suite rirent beaucoup de ce qu'ils appelaient ma méprise et de la manière fort peu civile dont j'avais agi envers le confesseur de Sa Majesté ; car c'était lui.

Après avoir attendu en vain pendant six jours à la jolie campagne de la famille Narros, et à Tolosa, l'ordre royal de me rendre en Catalogne, dont m'avait parlé Arias Teijeiro, je résolus de partir. Je fis une visite d'adieu à Moréno que je trouvai riant à gorge déployée de la proclamation de Maroto : c'était la troisième que celui-ci lançait depuis un mois. « Ce ne sont pas avec de pareilles « forfanteries (habladurias), que l'on bat « l'ennemi, » me dit-il. Partageant l'en-



jouement général, je trouvai alors le vieux chef injuste : je ne devais plus le revoir — un an après il fut assassiné. Je reviendrai plus loin sur ce tragique événement qui est encore enveloppé de mystère.

Je revis aussi Mérino, mon vieil ami des Pinares. Comme tant d'autres, il était réduit à l'inaction : il me demanda si j'avais parlé au prince de Metternich, s'il était favorablement disposé pour les carlistes, et s'il les aiderait. Sur ma réponse, il s'écria : « *El Metternico es grande hombre, aborrece la canalla.* »

Arrivé à Urdax, à une demi-lieue de la frontière, je songeai à un moyen de me faciliter l'entrée en France et de m'épargner beaucoup d'ennuis et de fatigues. Dans cette intention je me rendis au pont de Dancharria, où des fonctionnaires carlistes et Français étaient placés. Je fis prier le commissaire de police français de se rendre à cet endroit, comme neutre, et où l'on avait souvent arrangé à l'amiable de petits différends causés par des

bestiaux égarés ou des correspondances saisies. M. Darhampé (c'était le nom du commissaire) se rendit à mon invitation pour l'heure indiquée ; je lui fis entendre qu'ayant trouvé moyen , malgré mon arrestation et toutes les mesures qu'on avait prises pour m'en empêcher de rentrer en Espagne, il me serait tout aussi facile d'en sortir ; mais que désirant éviter beaucoup de dépenses, de fatigues et d'ennuis , je faisais demander à M. le sous-préfet de Bayonne, de m'accorder dans les vingt-quatre heures un sauf-conduit jusqu'à Bayonne et un passeport pour moi et mes gens jusqu'à Bordeaux ; que moyennant cela je passerais tranquillement mon chemin, et qu'en cas de refus, j'étais résolu à donner dans le journal de l'opposition (*la Sentinelle des Pyrénées*) avis du jour et de l'heure où je franchirais la frontière, et après mon arrivée à Bordeaux, à faire insérer dans la feuille légitimiste (*la Guyenne*) mes remerciements aux autorités françaises pour m'avoir laissé passer malgré mon avis : d'où

il ne pouvait manquer que de résulter quelques désagréments pour M. le sous-préfet. Le bon commissaire, certainement un des plus bénins de son espèce, parut très embarrassé d'avoir une alternative aussi péremptoire à présenter à son chef : il s'y résolut pourtant. Nous vidâmes quelques verres de vin ensemble au succès de la négociation et il me pria en partant de vouloir bien attendre quelques heures si les vingt-quatre que je désignais s'écoulaient avant l'arrivée de la réponse, me faisant observer que la distance était grande et les chemins mauvais. Mais concession de ma part fut inutile, car déjà le lendemain matin un gendarme arriva en toute hâte au pont, et m'apporta les papiers nécessaires. Ensuite, en plein midi, revêtu d'un costume carliste et suivi de mes gens, je quittai la terre d'Espagne, au grand étonnement des habitants. Je traversai quelques villages, jusqu'à Bayonne, où j'eus une conversation avec le sous-préfet, auquel le *train suspect et séditieux* avec lequel j'étais passé

devant l'hôtel du consul d'Espagne, Gamboa, et ma visite à l'agent carliste, le marquis de Lalande semblait avoir beaucoup déplu. Après nous être expliqués sur ce point, il me parla de Maroto, et me dit qu'il ne comprenait pas comment mon maître avait pu placer à la tête de son armée un homme qui devait être un traître puisqu'il avait manqué à sa parole (il s'était enfui de Tours où il résidait sur parole) ; que le protocole reçu par le général Harispe, commandant des Pyrénées occidentales, avant son expédition en Catalogne, prouvait son peu d'affection pour Don Carlos : « On ne s'exprime pas d'une façon aussi inconvenante, ajouta-t-il, sur un prince que l'on sert et que l'on considère comme son souverain. » Ce protocole dont j'entendais parler pour la première fois, fut imprimé quelques jours après, le 4 août 1838, dans le journal officiel, le *Phare de Bayonne*. Je doutais alors de son authenticité, et le blâme dans une bouche ennemie me semblait un éloge ; je fus cependant frappé du ton de vé-

rité qui accompagnait les paroles du sous-préfet. Je fis un court séjour à Bayonne, et je gagnai Bordeaux où je pus bientôt oublier, près de mon excellent ami, le consul-général Mayer, toutes les contrariétés et les fatigues du dernier épisode.

Bordeaux est certainement la plus belle ville de France après Paris ; les bords délicieux de la Garonne, son climat si doux, lui donnent une apparence toute méridionale. C'est sans doute pour cela qu'elle avait été choisie pour résidence par beaucoup de familles espagnoles appartenant à tous les partis et attendant la fin de la guerre désastreuse qui ravageait leur patrie. Beaucoup de ces familles avaient horriblement souffert ; leurs biens avaient été confisqués, leurs demeures détruites, et elles se trouvaient ainsi réduites aux plus dures privations. Les gens connus sous le nom de Joséphistes, sous l'empire, se trouvaient dans une position bien différente : tantôt libéraux, tantôt absolutistes, selon les circonstances, ils avaient mis en sûreté leurs

fortunes et attendaient à l'étranger dans un luxe insolent, la fin de cette lutte à mort ; prêts à se ranger du côté du vainqueur quel qu'il fût. Ces Joséphistes payaient leurs contributions, entretenaient de Paris une correspondance suivie avec les deux partis, les assuraient tour à tour de leur dévouement, et alléguaient que des *circunstancias y posiciones delicadas* les empêchaient de prendre une part active aux événements : ils poursuivaient Don Carlos et Christine de leurs pieux souhaits et payaient un tribut d'éloges aux héros de l'un ou de l'autre camp, selon le salon où ils se trouvaient. J'ai connu beaucoup de ces messieurs qui se rendaient le matin chez le marquis de Labrador, s'informaient avec sollicitude de la santé de Sa Majesté le Roi et des progrès de son héroïque armée, et qui ne manquaient jamais de se montrer le soir aux réceptions de l'ambassadeur Christinos, le marquis de Miraflores. Ils portaient les noms les plus illustres de l'Espagne, et ces descendants des héros des

croisades et des conquérants de la moitié du monde étaient tellement dégénérés, qu'ils n'inspiraient plus que du dégoût. La peur, l'ignorance complète des lois de l'honneur politique, formaient le fond de leur caractère. Selon une formule espagnole, ils voulaient vivre avec tout le monde (*vivir con todos*). Maintenant la plupart sont à Madrid et font leur cour à Espartero tout en correspondant secrètement avec Christine. Personne n'a poussé plus loin l'art de cette double hypocrisie, que le duc d'O.... de la maison Tellez de Giron, un des plus riches et des plus illustres grands d'Espagne. A son héritage paternel et à celui de sa grand'mère la duchesse de Bénévent, il devra réunir encore l'immense fortune du duc d'Infantado, dont le fils naturel, Don Alvarez de Tolède, ne peut hériter de la grandesse et des principautés italiennes d'Eboli et de Mélito. Ce duc d'O....., ce zélé sportsman, ce dandy toujours couvert de bijoux comme un marchand juif, affectait une admiration officielle dans

laquelle il était passé maître, et qui lui faisait d'autant plus d'honneur lorsqu'il se trouvait sur un terrain neutre devant des témoins des deux partis. La manière dont il se tirait de pareils écueils, comme dans les salons des ambassadeurs d'Autriche et de Sardaigne à Paris, ne peut être rendue que par le mot *louvoyer*. Le duc de Mo....., de l'antique et royale maison de Trastamare, est le digne pendant à ce duc d'O.... : il réunit sur sa tête quatorze ou quinze grandesses et possède un revenu de trois millions de francs. C'est à lui que peut s'appliquer cette expression de M. de Martignac : *Race rachitique et abâtardie*; et c'est à propos de lui que je puis répéter avec justice ce que j'écrivais dans le journal d'un de mes frères d'armes, au sujet du comte de Cirat, qui pourtant servait son seigneur légitime : « Il est le type des grands d'Espagne et l'exemple de cette déchéance graduelle, physique et morale, qui mène à un abrutissement complet. Petit, maladif, laid de visage, négligeant le soin de sa per-



sonne jusqu'à la malpropreté, l'œil fixe et éteint; voilà pour le physique : quant au moral, une crasse ignorance des premiers éléments d'une bonne éducation, un souverain mépris de tout ce qui est étude et science, un intolérable orgueil vis-à-vis de la petite noblesse, des artistes, des savants et des bourgeois. Vivant dans une familiarité intime avec ses valets, il se montre bas et rampant devant la personne du roi et devant tout ce qui touche de près ou de loin au palais : Le besoin de soleil de la cour se manifeste dans chacun de ses faits et gestes. « Le grand qui vit à la cour (*grande madrileno*) et qui porte la clef de chambellan (*gentilhombre de Camara con ejercicio*) s'appelle, avec une orgueilleuse humilité, un *criado de Su Magestad*; *criado domestique, laquais*, ce qui ne veut pas dire *serviteur*. Fût-il pauvre, de noblesse récente, pourvu qu'il occupe un mince emploi à la cour, et il regardera avec mépris le grand qui vit en province au milieu de ses nombreux vassaux et de ses antiques domaines,

et ne craindra pas de dire avec dédain : *es un Grande catalan, estremenno, ou gallego*. Peu de grands ne ressemblent pas à ce triste portrait et, chose incroyable, pas un n'a servi l'épée à la main dans l'une ou dans l'autre armée. Je dois partout citer, comme une honorable exception, les marquis de Villa-Franca et de Monesterio avec le comte d'Orgaz, lesquels ont sacrifié leurs grandes fortunes, ont suivi pendant un certain temps le quartier-général de leur royal maître et ont ensuite rempli des missions diplomatiques. Aucun d'eux n'a faussé son serment, et c'est chose assez rare et assez honorable dans le temps où nous vivons.

Le marquis d'Altamira, appelé ainsi du nom de la plus ancienne de ses grandesses (1),

(1) En Espagne les titres de duc, de marquis ou de comte, les seuls que portent les grands à l'exception de la famille des Rubielos et d'une branche de celle de Pacheco, où on ne porte que celui de Senor, ne donnent aucun droit de préséance : ainsi les comtes de Parsent, de la maison d'Infante de la Cerda, les comtes d'Orgaz de la maison de Crespy (voyez les chamts du

eut la mortification d'être reçu par sa jeune souveraine d'une manière fort spirituelle mais peu flatteuse pour lui. Lorsqu'après la

Cid), prennent rang avant beaucoup de maisons Ducales, l'ancienneté seule de la grandesse déterminant la priorité du pas. C'est de là que vient l'usage de ne porter souvent qu'un titre de Comte, bien qu'on soit duc : ainsi le chef de la maison de Tolède prend le titre de marquis de Villa-Franca quoiqu'il soit duc de Medina-Sidonia, et que son frère et son fils soient ducs de Bivona à Naples et de Fernandina en Sicile. La seule différence entre les ducs et les autres nobles consiste en ce que tous ont la grandesse, tandis que beaucoup de marquis et de comtes ne sont que des titulaires de Castille. Les familles étrangères à qui le Roi accorde la grandesse (*grandes estranjeros*), n'occupent aucun rang et prennent place après tous les autres. Il faut excepter les familles belges comme celles d'Arenberg, de Ligne, de Croy, de Mérode, de Chasteler, qui ont obtenu la grandesse comme vassaux de l'Espagne ; mais à cette catégorie appartiennent beaucoup de maisons françaises qui ont obtenu la grandesse de Philippe V, telles que les Montmorency, les Noailles, les La Motte-Houdancourt, les Serrant, les Esclignac, et quelques familles autrichiennes, comme celles de Lamberg, de *Althann-Khevenhuller*, qui l'ont obtenue dans l'intervalle de Charles-Quint au roi Charles II, et celle de Metternich qui l'a reçue depuis peu. Charles V ainsi que la reine Christine ont accordé très peu de grandesses ; le premier n'en a donné que trois :

trahison de Bergara, il ôta son demi-masque carliste et alla se mettre à genoux devant l'innocente Isabelle, celle-ci lui dit sans préambule : « Qui es-tu ? Je ne te connais pas. » Aussitôt Altamira de décliner ses titres et ses dignités : « Bien, mon cousin, répondit Isabelle ; mais où étais-tu pendant tout le temps que je ne t'ai pas vu au palais. » Le cousin fort embarrassé bégaya quelques paroles inintelligibles ; sur quoi, sa petite souveraine lui tourna le dos et quitta la salle avec gravité. Rentrée dans sa chambre et redevenue enfant, elle dit en riant et en sautant, à sa grande maîtresse, la marquise de Santa-Cruz : « Celui-là a son compte, je lui ai fait bien peur ! »

**une** posthume à Zumala carrégui qui fut créé duc de la Victoire après sa mort, titre qu'Espartéro fit singer par la reine Christine. Dans le titre de Zumala carrégui, il est dit que n'ayant pas laissé de fils, le mari de sa fille aînée porterait le titre de duc de la Victoire et placerait avant son nom celui de Zumala carrégui. Les deux autres furent données par le Roi au marquis de Val de Espina et au baron de Hervez, qui reçut le titre de comte de Samitier.

Voilà donc les successeurs de ces puissans seigneurs d'Arragon , du *sinon non* , de nos fiers ligueurs dont les châteaux étaient des forteresses , qui refusaient , selon leur bon plaisir , de fournir au roi leur contingent de troupes pour la guerre , qui n'approchaient que rarement de Madrid et qui préféraient visiter le roi dans ses châteaux ; car là , ils se trouvaient moins à l'étroit avec leur nombreuse suite de gentilshommes et de serviteurs armés , et toujours en opposition ouverte avec le ministre ; ils mettaient en garde leur sûreté personnelle pour ne pas être forcés à des concessions. Dans tous les pays de la terre , la noblesse a perdu de son lustre et de sa puissance ; mais en Espagne , ce n'est pas par l'effet des révolutions politiques , il semblerait que la main vengeresse de Dieu a pesé sur elle.

Si je n'avais été tourmenté par l'attente d'un ordre royal de me rendre en Catalogne , j'aurais trouvé beaucoup d'agrément pendant mon séjour à Bordeaux , et cela grâce à la

bonté prévenante de mon ami le consul général Meyer. Cet homme estimable, auquel je me trouve heureux de pouvoir ici donner un témoignage public de ma reconnaissance, avait une maison fort agréable. J'y fis la connaissance de plusieurs royalistes français de distinction, qui, contrairement à leurs coréligionnaires de Paris, vivaient d'une façon patriarcale, entourés de leurs fermiers et anciens vassaux : ils conservaient les bonnes traditions et la foi de leurs pères. De ce nombre est le loyal et chevaleresque marquis de Dampierre, chez qui la duchesse de Berry a demeuré quelque temps pendant son mémorable séjour en Vendée. Le consul général Meyer qui a été la voir pendant son emprisonnement à Blaye, m'a communiqué des détails fort intéressants que je regrette de ne pouvoir livrer ici à la publicité. Entre autres choses, il me dit qu'on avait appliqué sous la chambre de la duchesse, une échelle, sur laquelle était placé un espion qui ne la quittait ni le jour ni la nuit, et qui, au moyen

de trous pratiqués dans les planches, pouvait entendre chaque parole dite chez la princesse ; le rapport s'en faisait à l'instant par Bugeaud à Thiers, alors premier ministre.

Je désirais avant de quitter Bordeaux, faire la connaissance d'un homme remarquable, qui a su, par sa fermeté dans le malheur, mériter l'estime et l'admiration de tous les partis en France ; je veux parler du comte de Peyronnet, le seul homme capable du triste ministère Polignac. Le consul général Meyer qui le connaissait, se chargea de me présenter à lui. Nous nous rendîmes sur le quai, et nous montâmes une barque légère. La brise qui enflait la voile, les efforts cadencés de nos deux rames, nous firent descendre la Garonne avec la rapidité d'une flèche ; nous glissâmes entre les mille navires marchands qui couvrent le port de Bordeaux : les pavillons de toutes les couleurs, de toutes les nations flottaient en l'air : partout il y avait du mouvement, de la vie. Bientôt disparurent derrière nous les faubourgs avec leurs ma-

gasins ; le pont majestueux, les deux fanaux portant les statues du commerce et de la justice, ne s'apercevaient plus que dans le lointain. C'était une de ces belles tièdes journées qui ont tant de charme sous le ciel méridional de la France. De jolies maisons entourées de vignobles se miraient dans les ondes bleues du fleuve : les habitants les plus riches de cette grande cité commerçante passent leurs heures de loisir dans ces villas , et les hommes les plus opposés d'opinion vivent ici en bon voisinage. Au bout de deux heures nous passâmes devant le petit cottage qui avait appartenu au célèbre publiciste Fonfrède ; mais ma barque ne devait pas s'arrêter devant la demeure de celui qui avait été de son vivant le plus zélé champion de Louis-Philippe. Quelques coups de rames encore et nous nous trouvâmes devant une villa élégante, entourée de groupes d'arbres : le corps de bâtiment était d'une belle dimension , et présentait neuf fenêtres de face ; un beau perron en marbre blanc conduisait à l'entrée ;



sur le frontispice étaient sculptées les armes du propriétaire avec la devise : *non solum togâ*. De légères persiennes fermaient les fenêtres et la grille aussi était close, signe que l'on n'attendait point de visite. Un grand chien du Saint-Bernard faisait la garde. Notre barque s'arrêta entre les peupliers et les acacias qui masquaient à moitié la villa de Montferand. Nous mîmes pied à terre et nous sonnâmes : un petit groom vint ouvrir et nous remîmes nos cartes. Il revint bientôt et nous introduisit dans un très beau salon, dont les fenêtres ouvraient sur un jardin anglais et sur de grands vignobles qui font partie de la villa : dans le lointain on apercevait la Dordogne dont les larges vagues descendent mystérieusement faisant contraste avec la Garonne toujours animée. Les meubles du salon étaient élégants ; outre quelques tableaux de maîtres , on voyait un beau portrait de Louis XVIII peint par Gros et dont ce roi avait fait cadeau à M. de Peyronnet, ainsi qu'un grand tableau représentant Charles X, en uniforme

des gardes du Corps , prêt à monter à cheval dans la grande cour des Tuileries; derrière lui étaient groupés le Dauphin et plusieurs personnes marquantes de l'époque. Cette composition qui couvrait un des panneaux du salon, était l'ouvrage d'un jeune artiste protégé par le maître de la maison lorsqu'il était ministre de l'intérieur. Entre les deux croisées était placée une table d'acajou couverte d'objets d'arts; parmi lesquels on pouvait remarquer un portefeuille contenant des lettres autographes de contemporains célèbres. Au-dessus de la table était appendu un autre tableau représentant un cabinet de travail: une fenêtre ouverte laisse voir la colonne de Vendôme sur le sommet de laquelle flotte le drapeau blanc; sur un tabouret est posée une cassette d'un riche travail, décorée aux armes royales de France; au milieu du tableau une table portant un rouleau à demi déplié sur lequel on lit : *amnistie 1825*; derrière la table un fauteuil brodé de fleurs de lis; sur le devant du tableau se montre un bel homme dans la

force de l'âge ; des boucles noires ombragent son front et ses tempes , ses yeux spirituels respirent la loyauté, ses traits réguliers portent l'empreinte du type méridional : son costume est de bon goût ; un frac noir entr'ouvert laisse voir le grand cordon de l'ordre du Saint-Esprit. J'étais absorbé dans la contemplation de ce tableau lorsque entre le maître de la maison en robe de chambre et tenant à la main un chapeau de paille et une canne. Je n'avais jamais vu le comte de Peyronnet ; mais , malgré les traces qu'ont dû laisser les années, les chagrins, la prison, je reconnus de suite en lui l'original du beau portrait. Il nous reçut avec une gracieuse prévenance ; plusieurs heures s'écoulèrent dans la compagnie de cet homme remarquable. Depuis que le comte était sorti de Ham , il n'avait pas quitté sa villa et quoiqu'il souffrît des jambes , il nous fit visiter en détail son habitation aussi élégante que confortable. A côté du salon se trouve son cabinet de travail encombré de manuscrits et d'in-folios

dans lesquels M. de Peyronnet puise les matériaux pour son histoire de France commencée pendant sa captivité. Une riche bibliothèque est attenante au cabinet : une belle salle à manger occupe l'autre côté du salon. Après le dîner, lorsque je voulus m'en retourner, le temps était devenu si sombre et si orageux, que j'acceptai l'invitation de notre hôte et je demeurai à Montferrand. Nous restâmes longtemps à causer autour d'une table couverte d'un tapis ; M. de Peyronnet occupait un fauteuil à la Voltaire très simple ; tout le mobilier de cette chambre était celui dont il se servit dans sa cellule de Ham , cellule habitée aujourd'hui par Louis Bonaparte. Lorsque le comte me montra ces souvenirs de la prison , je me rappelai toutes les productions spirituelles , fruit de ses longues heures de solitude et je le priai de vouloir inscrire quelques lignes dans mon album. Il prit la plume et peu d'instants après je lus les vers suivants :

Laissez mugir les vents et gronder les orages ,  
Et les flots soulevés appelant les naufrages ,  
Battre les cîmes du rocher ;  
Le rocher laissera leur fureur indocile ,  
Et la nef flottera bientôt au port facile ,  
qu'avait promis le vieux nocher.

Ayant demandé au comte de Peyronnet l'explication de la devise que j'avais remarquée au bas de ses armes, il m'en conta l'histoire qui est trop intéressante pour être omise ici. Peyronnet venait d'être nommé garde des sceaux : son éloquence entraînant était bien connue des deux chambres quoiqu'il parlât rarement ; lorsque le budget du ministre de la guerre, le maréchal Victor, alors à l'armée d'Espagne, vint à être discuté et fut vivement attaqué par quelques membres de l'opposition : (on sait combien cette opposition était redoutable par ses talents du temps du ministère Villèle ;) les collègues du garde des sceaux , peu au courant de l'objet de la discussion , se trouvaient dans un grand embarras ; Peyronnet demande les papiers , les parcourt rapidement , s'élance à la tribune ,

parle au nom du duc de Bellune, et par un discours brillant, emporte une victoire complète qui lui attire de bruyants applaudissements. Le dimanche suivant, il se trouvait au lever du roi Louis XVIII qui, assis dans son fauteuil roulant, était entouré des plus grands personnages de la cour; le prince de Talleyrand en sa qualité de grand chambellan, se tenait près du fauteuil royal, lorsque le roi s'adressant à son garde des sceaux : « Vous avez sans doute lu dans l'histoire, dit-il, que l'impératrice Catherine avait un bon général appelé Romanzow; savez-vous que lorsqu'elle eut besoin d'un homme habile pour être envoyé à l'empereur d'Allemagne, elle choisit ce brave général qui se rendit à Vienne, et s'acquitta, en diplomate consommé, de sa mission? Ne pouvant accorder de nouvelles faveurs à un homme déjà revêtu, des plus hautes dignités de l'empire, elle lui donna la devise : *non solum armis*. Eh ! bien, continua le roi après une pause, je me trouve aujourd'hui dans le même cas, et je suis heu-

reux d'avoir un garde des sceaux à qui je puisse donner pour devise : *non solum togâ.*

Il arrivait tous les jours à Bordeaux des nouvelles du quartier général, et les deux partis attendaient avec une grande anxiété la rencontre des deux armées devant Estella. Cet évènement devait être décisif. On doutait qu'Espartéro prit l'offensive, on était généralement persuadé que Maroto ne laisserait pas échapper l'occasion d'assurer par une action d'éclat sa haute position et d'imposer silence à ses détracteurs. Lorsqu'arriva la nouvelle de la retraite d'Espartéro, les admirateurs fanatiques de Maroto ne manquèrent pas de tourner cet évènement inattendu à l'avantage de leur héros, et ils paraissaient convaincus que maintenant il prendrait vigoureusement l'offensive et transporterait le théâtre de la guerre sur la rive droite de l'Ebre, dans les plaines fertiles de la Rioja. Mais peu de jours après l'on apprit que Maroto à la tête d'une forte colonne mobile, s'était dirigé sur Durango. Ceci donna

lieu à de nouvelles conjectures et l'on prédisait le siège de Bilbao. Ce dont Zumalacarrégui avait été empêché par la mort, et Eguia ainsi que Villaréal par une défaite, devait sans doute réussir à Maroto. Cependant de nouvelles dépêches arrivées du quartier général parlaient de marches et contremarches continuelles, qui ne semblaient pas annoncer un grand empressement à se mesurer avec l'ennemi. Ceci pourtant fut encore expliqué d'une manière favorable : il fallait, disait-on, réorganiser l'armée et remplacer par des chefs capables ceux qui avaient été choisis par Guergué. On attribuait aussi à Arias Teijeiro, l'ennemi déclaré de Maroto, et à la Camarilla, l'inaction forcée du général. Les griefs étaient, pour la plupart, fondés et on ne pouvait les nier. Pendant ce temps je me désolais à Bordeaux de tous ces retards inexplicables, et j'attendais, par chaque courrier, la nouvelle d'un changement de ministère. Enfin las d'attendre, je résolus de partir pour la Catalogne ; je prévins de mon projet Arias



Teieiro qui continuait de cumuler trois ministères, et je quittai Bordeaux les derniers jours d'août, en compagnie d'un jeune officier de cavalerie prussien, M. Gustave de Meding, arrivé depuis peu de Berlin, que je pris pour aide-de-camp. Au bout de vingt-quatre heures nous étions à Toulouse, l'unique ville de France qui semble être restée stationnaire depuis deux cents ans.

Au premier aspect on semble transporté à une époque éloignée qui, en France, n'est plus que le domaine de l'histoire et du romancier. J'ai souvent été frappé de la ressemblance de Toulouse avec les coins les plus reculés du faubourg Saint-Germain, la rue de Babylone par exemple. Les vastes hôtels entre cour et jardin, depuis des siècles l'héritage de la même famille parlementaire (noblesse de robe), semblent des monuments funèbres d'une puissance éteinte : les lourdes portes de chêne massif ne tournent que rarement sur leurs gonds rouillés, et lorsqu'un de ces carrosses de forme sur-

année, quitte la cour d'honneur couverte de gazons, et roule lentement sur le pavé aigu, c'est un événement pour toute la rue; l'épicier, l'artisan, le boutiquier, de père en fils les fournisseurs obligés de ces nobles maisons, sortent la tête de leur obscure boutique et le suivent d'un œil curieux : c'est comme au temps où ils voyaient passer avec une suite bruyante ce grand et infortuné Montmorency, qui paya de sa tête sa trahison. Son souvenir s'est conservé vivant parmi le peuple; une taverne porte pour enseigne *aux armes de Montmorency*, et montre encore suspendus à une tringle de fer les seize alérions, la croix-rouge au champ-d'or, avec la devise : *Dieu aide au premier baron chrétien*.

On conçoit facilement que Toulouse, cette ville foncièrement royaliste, devait sympathiser avec les légitimistes de tous les pays. Aussi existait-il des comités royalistes avec leur président, leurs sections, et leurs affidés dans toutes les classes de la société ;

et malgré les rudes échecs portés à leurs espérances par l'essai malheureux fait en Vendée, et par la ruine de la cause royale en Espagne, ces comités continuaient d'exister. Je m'adressai à un membre influent qui avait exercé plusieurs de ces dignités occultes et qui était proche parent du comte d'Espagne. Sur ses avis, je fis l'acquisition de trois chevaux, ce qui, outre beaucoup de temps perdu, était d'une grande imprudence et devait nécessairement attirer sur moi l'attention des autorités. Mes préparatifs achevés, je confiai à la diligence de Perpignan quatre caisses contenant mes selles, mes armes, mes bagages; un homme de confiance fut chargé de conduire mes chevaux à une maison de campagne peu distante de la ville. Nous dîmes adieu aux belles languedociennes, aux ondes bleues de la Garonne, et nous arrivâmes bientôt à Perpignan. L'aspect de cette ville, le langage et le costume de ses habitants, les noms des lieux, des montagnes, des rivières, tout rap-

pelle que ce pays n'est français que par un lien politique. Le grand système de nivellement et de centralisation qui embrasse toute la France, n'a pas encore pu se naturaliser parmi le peuple. Perpignan, malgré sa préfecture, malgré ses employés, malgré sa garnison, ressemble bien plus à une bourgade de la Catalogne qu'à une ville française. L'ancien dialecte roman (la langue d'Oc) s'est conservé parmi le peuple avec un mélange de mots arabes, aussi purement que la langue basque à l'autre extrémité des Pyrénées, et il serait inutile de s'adresser en français à un paysan. A quelque distance de Perpignan, près de Salcès, nous passâmes devant un grand marais qui touche à la mer; notre postillon l'appela l'*Estan de Leucate* : plus loin nous traversâmes la Gly, petite rivière dont il est souvent question dans les romances du pays, et près de laquelle je ne sais quel comte de Narbonne remporta une victoire sur les maures : non loin de-là, les côteaux de Rivesaltes nous montrèrent

les vignobles qui produisent un vin généreux et liquoreux.

Pendant notre halte aux portes de Perpignan, où nous eûmes à subir une longue inquisition, nous nous aperçûmes que nous n'étions plus dans le pays des Troubadours et dans les temps des jeux floraux de Toulouse, qui existent encore, mais ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils ont été. Afin d'éviter toute apparence suspecte, nous descendîmes à l'hôtel de l'Europe, dont le maître était dévoué au gouvernement actuel. Le lendemain je me rendis chez le commissaire carliste Ferer dont l'avidité, l'égoïsme et la fausseté contrastaient avec le zèle, le dévouement et le désintéressement de la plupart de ses collègues. Lorsque je lui parlai de chevaux et de bagages qui allaient arriver et dont je le priai de prendre soin, il fit une grimace singulière que, pour mon malheur, je ne compris que plus tard en regrettant de ne pas avoir connu son collègue A.... qui était un honnête homme. Enfin, Ferer me

fit dire que mes chevaux et bagages étaient arrivés : je ne pus voir les derniers, et mes chevaux étaient logés à une demi-lieue de Perpignan, où nous allâmes les visiter. Un beau cheval gris, de race limousine, et que j'avais payé fort cher, était devenu malade : je ne pouvais l'emmener ; les deux autres furent confiés à un guide que me donna Ferer pour être conduits au-delà des frontières. Je fis observer qu'il était imprudent de les confier à un seul homme qui, s'il était poursuivi à travers les sentiers étroits des montagnes, ne pourrait prendre la fuite qu'avec un seul ; mais Ferer insista prenant toute la responsabilité sur lui, et je dus céder.

Notre hôte avait vu chez moi quelques livres, entr'autres les mémoires du diable de F. Soulié, sortant des presses du libraire Dupont de Paris, lequel était son beau fils ; ceci l'avait favorablement disposé pour nous, et il se chargea de faire viser nos passeports pour tout le département, quand je lui eus annoncé mon intention de visiter les gorges

où étaient situés les bains des Pyrénées, et d'aller à la chasse des isards. Ce point important une fois réglé, nous quittâmes Perpignan dans le coupé de la diligence à quatre heures du matin. La grande chaîne des Pyrénées s'étendait devant nous à l'horizon; le sommet du Canigou entouré de nuages, dominait fièrement les montagnes; une fraîche brise de mer soufflait de l'Ouest; le peu de paysans que nous rencontrâmes étaient enveloppés dans leurs larges manteaux bruns, dont le capuchon relevé cachait le bonnet rouge catalan, assez semblable au bonnet phrygien : ils en laissent ordinairement pendre le bout sur le cou, si ce n'est les coqs de villages qui le ramènent sur le front. A sept heures nous changeâmes de chevaux à Ceret, chef-lieu de l'arrondissement, triste et sale bicoque, comme on en voit en Silésie sur la rive droite de l'Oder. Jusqu'à Arles, où nous arrivâmes à dix heures, on vérifia cinq fois nos passeports qu'on ne nous rendait qu'après avoir minutieu-

sement comparé les signalements. Depuis Arles, le chemin est coupé et fort escarpé : il faut quitter la voiture à Prats-de-Mollo, petite ville frontière et fortifiée. Nous louâmes des mulets pour nous et pour nos bagages, et après avoir pris un détestable déjeuner, nous continuâmes notre route au travers des sentiers presque impraticables : aussi eûmes-nous besoin de sept heures pour faire quatre lieues. Prats-de-Mollo est placé d'une manière pittoresque à l'entrée d'une gorge étroite ; nous voyions se dérouler à nos pieds les plaines fertiles du Roussillon et de la Cerdagne ; derrière nous, dans le lointain, brillaient les cîmes déjà couvertes de neige des montagnes les plus élevées de la Catalogne, et du sommet de la tour de la forteresse, nous découvrons la verte vallée où naquit Godefroy de Bouillon, le marquisat de Conflans, berceau d'une des plus illustres races de la France. La manie des innovations qui règne de nos jours, a trouvé peu de partisans dans le midi où les



noms, les souvenirs historiques qui s'y rattachent, sont religieusement conservés. Le soir nous fûmes rejoints par un guide envoyé par Ferer : il devait nous conduire le lendemain à travers les gorges du Canigou ; là, un contrebandier se chargeait de nous. Toutes ces mesures me semblaient assez mauvaises, en comparaison de celles qu'on prenait en pareille occasion dans les provinces basques. Assez mal disposés nous sortîmes de la ville le lendemain aussitôt que les portes furent ouvertes ; mais à peine avions-nous fait une demi-lieue, qu'une patrouille de douaniers nous rejoignit, en nous criant de nous arrêter : notre guide, à leur vue, s'enfuit à toutes jambes sans s'inquiéter de nous. Nous montrâmes nos passeports au brigadier qui les trouva en règle, et qui nous aurait laissé continuer notre chemin si la fuite du guide et le sentier écarté que nous suivions, ne lui avaient inspiré des soupçons. C'est ce qu'il nous expliqua en exigeant que nous retournassions à Prats-de-Mollo, où

nous fûmes mis en surveillance ; nos bagages furent visités à la douane, nos uniformes, boinas, deux paires de pistolets, objets peu en usage chez un touriste, en furent extraits et mis de côté ; après quoi, il nous fut permis d'aller déjeuner. Je regrette vivement que la crainte de compromettre une personne obligeante m'empêche de raconter la singulière manière dont nous parvinmes à nous échapper. Je me rappelle encore l'extrême surprise de monsieur de Meding, lorsque nous nous trouvâmes le soir quittes et libres sur la route qui mène à la maison de bains La Preste. Pour compléter notre bonne fortune, nous reçûmes cette nuit même nos effets auxquels rien ne manquait ; quand à nos papiers, on n'avait pu les saisir, car, nous les portions cachés dans la doublure de nos pantalons. A la vérité nous n'avions pas de guide, mais un seul sentier creusé dans le roc conduisant au lieu de notre destination, nous ne pouvions nous tromper de route. La Preste est située au centre des

montagnes ; une source sulfureuse chaude s'échappe à gros bouillons au-dessous de la maison ; des fenêtres de celle-ci on n'aperçoit aucune trace de la main de l'homme , si ce n'est l'étroit sentier qui y conduit. L'hôte qui cumule les fonctions de maire et de médecin du lieu, se montra un zélé partisan du gouvernement actuel : nous n'avions donc rien à espérer de lui , et nous nous hâtâmes de nous retirer dans nos cellules pour éviter toute observation curieuse de sa part. J'ouvris ma fenêtre : le bruit du Gave qui roulait ses flots impétueux dans un ravin profond , le parfum qu'exhalaient les plantes alpines , l'air si pur des montagnes , donnaient à ce coin reculé un charme tout particulier. Le lendemain je fus réveillé par une conversation animée qui se tenait devant la porte de la maison. Un paysan racontait à notre hôte, que l'on avait arrêté sur la route, entre Ceret et Arles, un homme de Perpignan avec deux chevaux , et qu'on les avait conduit devant le sous-préfet : à peine ar-

rivé l'homme s'était enfui, et les chevaux destinés sans doute aux carlistes espagnols, ayant été saisis dans la ligne des douanes, allaient être vendus publiquement sur la place du marché à Ceret. Il n'y avait pas à douter, c'étaient les nôtres : l'on peut se figurer la colère que nous ressentîmes de la mal-adresse ou de la friponnerie de Ferer, et pourtant il fallut faire bonne mine à mauvais jeu, d'autant plus que le maire de Prats-de-Mollo, jugeant fort judicieusement que ces chevaux devaient avoir quelque rapport avec notre présence, avait engagé notre hôte à avoir l'œil sur nous jusqu'à ce qu'il eût eu des ordres de Perpignan, nos passeports en règle l'empêchant d'agir de suite.

Nous sortîmes de la maison avec l'intention de nous promener ; l'hôte nous aborda et, en me regardant fixement, raconta de nouveau l'histoire de l'arrestation de nos chevaux : je l'écoutai en riant comme si la chose ne nous regardait nullement ; je détournai la conversation et lui fis part du but de mon

voyage, qui était de visiter cette partie des Pyrénées et d'y chasser l'isard. Le brave homme était un passionné chasseur ; je lui proposai d'arranger une grande chasse et de fournir les chevaux ainsi que des vivres pour plusieurs jours. Cette proposition qui lui offrait tout à la fois plaisir et gain, lui sourit infiniment. Il se mit en devoir d'envoyer une circulaire à tous les chasseurs des environs pour les inviter. Les réponses ne pouvaient arriver que le lendemain ; mais le jour même, un officier de la garnison de Prats-de-Mollo arriva s'installer à la maison de bains. La vérité me force d'avouer que c'était un très habile espion, qui ne nous quittait pas d'un instant : pour lui rendre la besogne plus facile, je l'invitai à dîner, et j'allai ensuite me promener avec lui dans les environs. L'objet le plus digne de remarque est une grande caverne située à une petite distance de notre demeure : une centaine de marches creusées dans le roc, une mauvaise échelle glissante d'humidité, ensuite un passage si

bas qu'il faut le franchir sur les genoux et les mains, conduisent à une haute et vaste grotte : des stalactites vont se voûter au plafond et forment un dôme gothique en dessinant des colonnes et des ogives. Les parois sont ici, comme partout où la curiosité attire les voyageurs, recouvertes de noms obscurs.

Enfin, le second jour, arrivèrent nos chasseurs d'isards. Ils étaient dix-sept, presque tous des paysans et des métayers des environs. Ils s'empressèrent de faire honneur à un copieux souper qui leur fut servi à mes frais ; ils étaient fort entraînés de rire et de s'amuser et demandèrent à la fille de l'hôte, une belle enfant brune des montagnes, de se mettre à chanter. Elle prit sa guitare et leur dit des romances catalanes au rythme doux et cadencé : les paroles étaient de ce singulier idiôme, mélange de mots arabes et de la langue d'Oc ; qui se parle des deux côtés des Pyrénées de l'Est, et que l'on retrouve avec quelques modifications dans les

Baléares. Voici quelques strophes d'une de ces chansons ; dialogue entre une fille et sa mère :

LA FILLE. — Sas atlotes, tots es diumenges  
Quan no tenen res mes que fer,  
Van a regar es claveller,  
Dihent-li : Veu ! jaque no menjes.

LA MÈRE. — Atlotes, filau ! filau !  
Que sa camya se riu ;  
Y sino l'apadasau,  
No v's arribar'a sestiu ! (1)

Un jeune chasseur d'isards prit à son tour la guitare : c'était un beau garçon aux formes sveltes et hardies, évidemment contrebandier de profession. Il chanta d'une voix expressive un air sauvage dont le refrain « *las armas dos Catalans* » ne semblait pas plaire à notre hôte. Celui-ci me regardait

(1) *La fille.* — Le dimanche les jeunes filles quand elles ont terminé leur ouvrage, s'en vont arroser les œillets et leur disent : Buvez, puisque vous ne mangez pas.

*La mère.* — Filez, filez, jeunes filles, car votre chemise est trouée : si vous n'y mettez des pièces, elle ne pourra vous durer jusqu'à l'été.

pour voir si je prenais intérêt à ces accents guerriers ; j'eus l'air de n'y faire aucune attention , et je lui demandai d'un air indifférent le nom et la demeure de nos nombreux convives. Après m'avoir donné des détails sur chacun , arrivé aux deux derniers, « celui-ci, me dit-il, est le plus adroit chasseur des Pyrénées et s'appelle Picutus , c'est bien dommage qu'il soit sourd et muet ; il y a auprès de lui son frère le vieux Picutus, homme suspect qui habite une cabane isolée sur le Canigou, mais que j'ai dû inviter, parce qu'à l'occasion il n'aurait pas manqué de se venger de mon oubli. « J'en savais assez et mon parti fut bientôt pris.

Lorsqu'après le souper tous les chasseurs vinrent l'un après l'autre me secouer la main et me remercier, je fixai mon homme d'une manière significative. Personne n'aurait soupçonné sous cette enveloppe grossière et cette apparence de simplicité presque stupide , le plus habile des contrebandiers ; mais le vieux Picutus m'était connu depuis



longtemps et les légitimistes de Toulouse m'en avaient maintes fois parlé. Seul, il avait osé entreprendre des transports considérables d'armes et de munitions pour la Catalogne. Je n'ai jamais pu savoir pourquoi Ferer ne s'était pas adressé à lui pour me faire passer la frontière. Il est certain que sous sa direction j'aurais évité la perte de mes chevaux et de mes caisses qui ne me furent jamais rendues. Avant de nous retirer je fis un signe imperceptible à Picutus. Lorsque tout le monde fut endormi j'entendis frapper doucement à ma fenêtre et je l'ouvris : je vis alors , à ma grande surprise, le vieux contrebandier tranquillement assis sur l'appui. Il s'était couché sur l'herbe avec ses compagnons pour y passer la nuit , et l'hôte soupçonneux ayant fermé à clef sa maison, il avait été obligé, pour parvenir jusqu'à moi, de grimper sur un peuplier d'où il pût gagner ma fenêtre. Nos arrangements furent bientôt terminés : moyennant cinq cents francs il se chargea de faire parvenir en Catalogne M. de

Meding, moi, mon domestique et mes effets, ainsi que le cheval que j'avais dû laisser à Perpignan. Je voulais prendre de suite le chemin par lequel Picutus était arrivé ; mais ceci était impraticable parce que M. de Meding était logé assez loin de moi, près de l'officier et de mon domestique, au rez-de-chaussée, à côté des gens de la maison que le plus léger bruit aurait réveillé. En outre, Picutus avait remarqué que les trois seuls sentiers praticables de la montagne étaient gardés par des douaniers ; deux de ces messieurs s'étaient même couchés sur le toit d'une écurie voisine, sans doute pour empêcher toute évasion nocturne. Picutus me demanda, pour Ferer, une lettre au moyen de laquelle il pût se faire remettre mon cheval : j'écrivis à la hâte quelques lignes au crayon ; il les prit et s'éloigna aussi adroitement et aussi silencieusement qu'il était venu.

A cinq heures, mon hôte vint me réveiller. Tous les apprêts étaient terminés ; nous bû-

mes le coup de l'étrier et nous montâmes sur nos mules ; quatre autres suivaient chargées de vivres que l'on me fit payer chèrement. Il va sans dire que l'hôte et l'officier étaient tous deux de la partie. Tous les chasseurs avaient des fusils à un coup, dont quelques-uns, très anciens portaient des incrustations d'argent et de nacre. Vers neuf heures, nous arrivâmes à un large plateau sur les côtés duquel commencent les deux versants d'Espagne et de France. L'air était très froid sur ces hauteurs, où il n'existe pour toute végétation que quelques lichenes et rhododendrons croissant dans les fentes d'énormes blocs de basalte. Nous fîmes une halte et nous allumâmes du feu au pied d'un pic, sur lequel nichait un couple d'aigles qui s'envolèrent majestueusement au dessus de nos têtes.

Des chasseurs qui avaient pris les devants, vinrent nous dire qu'ils avaient aperçu, sur un plateau voisin une troupe de neuf isards. Nous nous remîmes en marche et bientôt nous pûmes les voir à l'aide d'une lunette

d'approche. Nous nous disséminâmes alors en formant un cercle autour des animaux ; mais nous n'étions pas encore arrivés à portée de fusil, que ceux-ci nous aperçurent et se mirent à fuir en changeant plusieurs fois de direction. Tout à coup ils franchirent la ligne des chasseurs ; deux coups partirent et deux superbes isards tombèrent dans un précipice : le premier avait été tiré par M. de Méding, le second par un vieux contrebandier de la Cerdagne. Il ne fut pas question de poursuivre les autres qui avaient déjà franchi une grande distance : mais on tira une douzaine de perdrix blanches et quelques lièvres.

Entretiens de gros nuages noirs s'étaient arrêtés sur les cimes environnantes : nos chasseurs prédirent une forte ondée qui tombe ordinairement tous les après-midi sur ces hauteurs. On se hâta de charger notre gibier sur le dos des mulets, et nous nous mîmes à descendre pour gagner un plateau inférieur nommé *El plan de Campomagre*.

Là, une quinzaine de baraques (*hurdas*), construites de terre glaise et de pierres par les bergers nomades, s'appuyaient contre des rochers: au milieu s'en trouvait une plus grande servant de cuisine. Un vieux berger qui semblait être là pour garder les ustensiles de ménage, était le seul habitant de ce petit village. Les bergers passent plusieurs mois avec leurs troupeaux de moutons sur la terre d'Espagne, et viennent ensuite les faire paître en France où ils paient une faible rétribution.

Le vieux berger consentit à nous céder quelques baraques; on alluma un grand feu dans celle qui sert de cuisine et l'on fit rôtir un quartier d'isard, pendant que dans un chaudron suspendu cuisaient les perdrix et les lièvres. Nous mangeâmes dans de grands plats de bois que les bergers fabriquent eux-mêmes et nous bûmes à la ronde à une de ces outres catalanes appelées *bota*. Le repas terminé, nous nous retirâmes dans nos baraques pour nous reposer, après avoir con-

templé le spectacle curieux de l'arrivée d'un troupeau de quinze mille moutons avec quelques centaines de vaches et de chèvres. Les bergers couverts jusqu'au dessus de la tête de grands manteaux blancs, qui encadraient leurs figures brunes et barbues, armés de longs bâtons, ressemblaient parfaitement à des bédouins. Bientôt tout s'anima autour de nous et malgré notre extrême lassitude, les cris des bergers, les bêlements des troupeaux qui se parquaient autour des baraques, les aboiements des chiens, nous empêchèrent longtemps de nous endormir.

Il était une heure de la nuit, la pluie avait cessé et la lune éclairait ce pittoresque paysage, lorsque le vieux Picutus, après avoir attentivement écouté, se leva et vint nous prendre. Nous traversâmes en silence, l'un après l'autre, le fusil à la main, les groupes de bergers endormis. Quatre contrebandiers suivaient portant nos effets. Dans le lointain, on apercevait un feu de garde, devant lequel se remuaient des ombres : nous l'évitâ-

mes et après deux heures d'une marche pénible, nous arrivâmes à un chalet caché dans un vallon profond. Ici il nous fallut passer la journée. J'envoyai un contrebandier dans la vallée de Rivas, située à quatre lieues de distance, où se trouvait le premier poste catalan, afin de prévenir le commandant de ma prochaine arrivée. Picutus déranger une pierre et tira d'une cachette un gros pain de douze livres, un fromage, un jambon et quelques bouteilles de vin, excellentes provisions auxquelles nous fîmes honneur. Dans l'après-midi, arriva un contrebandier que Picutus avait laissé chez les bergers : il nous fit un plaisant récit de la colère de nos gardiens, lorsqu'à leur réveil ils s'étaient aperçus de notre fuite ; après avoir beaucoup juré et tempêté, ils avaient pris le parti de s'en retourner à la Preste, en butte aux moqueries et aux sarcasmes du reste des chasseurs : ceux-ci, quoique fort innocents de notre escapade, ne s'en amusèrent pas moins du meilleur de leur cœur. Dans la soirée, mon che-

val et le guide arrivèrent de Perpignan : Ferrer dans une longue lettre émettait encore entre autres prétentions déhontées, la demande de deux cents francs pour le transport des chevaux qui avaient été saisis par la faute de l'homme auquel il les avait confiés.

Après avoir laissé quelques heures de repos à mes chevaux harassés, nous nous remîmes en route. Au bout de deux heures de marche, nous arrivâmes à un groupe de rochers roulés l'un sur l'autre ; il fallut escalader, puis descendre une pente rapide et remonter ensuite un sentier escarpé qui longeait un précipice et enfin traverser une longue et étroite vallée. Lorsque nous arrivâmes au bout, le jour commençait à paraître : un petit buisson était devant nous et nous allions le passer, lorsque des fusils se firent voir à travers le feuillage et un *quien viva!* nous arrêta. Nous étions sur la terre d'Espagne. Une douzaine de carabiniers de notre garde frontière (*Resguardo*) se montrèrent : leur chef Don Juan Trilla, commandant d'ar-



mes dans la vallée de Rivas, qui avait reçu ma lettre, était parmi eux et m'attendait. Il m'assura qu'il avait presque renoncé à l'espoir de me voir, parce que du côté de la France la vigilance avait redoublé, et que de l'autre le commandant christinos du fort de Campredon, avait envoyé une centaine d'hommes, lesquels dispersés le long de la frontière, ne pouvaient manquer de nous saisir si nous échappions aux douaniers français. Agréable alternative à laquelle nous avons eu le bonheur de nous soustraire.

(Du 15 au dernier septembre 1853.)

Quoiqu'il nous eussions atteint l'Espagne, notre position était loin d'être assurée; avant d'arriver à Cérat, le premier village carliste, il nous restait une journée de marche à faire par les sentiers presque impraticables des montagnes et par des vallées profondes. Nous étions forcés d'éviter toute route frayée,



## II.

Les carabiniers des douanes espagnoles — Traversée des montagnes jusqu'à Rivas. — Souvenir des Catalans pour la maison d'Autriche. — Escarmouche dans la Rectoria de Fustina. — Dîner de l'Ayuntamiento de Gumbren. — Trois générations de femmes à Puch Vó. — Aspect du Monserrat. — Établissement militaire à Borrada. — Berga. — Arrivée à Caserras quartier-général du comte d'Espagne. — Le comte d'Espagne. — Son entourage. — Mon habitation aux avant-postes. — Une journée passée au quartier-général.

( Du 15 au dernier septembre 1838. )

Quoique nous eussions atteint l'Espagne , notre position était loin d'être assurée ; avant d'arriver à Cérat, le premier village carliste , il nous restait une journée de marche à faire par les sentiers presque impraticables des montagnes et par des vallées profondes. Nous étions forcés d'éviter toute route frayée ,

tout village habité. Les deux vallées de Rivas et de Llanas, celles des cols de Finestrelles et de Arria, qui s'étendent en ligne parallèle jusqu'aux rives du Ter, route la plus communément choisie par les personnes du parti carliste, qui se rendaient de France en Espagne, étaient surveillées par l'ennemi. Il était impossible aux carabiniers de séjourner deux jours de suite dans un village de la vallée de Rivas, qui, située dans le triangle formé par les trois forteresses de Puigcerda, Campredon et Ripoll, était continuellement exposée aux attaques des christinos. Toujours sur le qui-vive, leur commandant don Juan Trilla était obligé de faire usage d'une tactique toute particulière. Aussitôt qu'il entra dans un village avec sa troupe, forte environ de vingt-cinq hommes, l'ayuntamiento était obligé de répondre de sa sûreté. L'alcade et les Regidors apostaient une garde sur le point le plus élevé, ou dans le clocher de l'église ; dans les petits villages ils remplissaient eux-mêmes cet office, et avertis-

saient les carabiniers de l'approche de l'ennemi. Ceux-ci partaient alors du côté opposé. Trilla passait ordinairement la nuit dans quelque maison de campagne isolée, (*cazerio*) ou dans une cure fortifiée (*rectoria*) dont les habitants étaient obligés de l'héberger. Aussitôt qu'il était entré on fermait les portes et fenêtres et il n'était permis à personne de sortir de la maison, jusqu'à ce qu'il fût reparti avec sa troupe.

Ces carabiniers étaient les successeurs des anciens douaniers, qui, sous le nom de *Resguardos*, étaient chargés de la garde des frontières du côté de Portugal et des Pyrénées, ainsi que des côtes de la mer, pour empêcher la fraude, qui, dans aucun pays du monde ne se faisait aussi hardiment qu'en Espagne. Depuis la guerre, les *Resguardos* avaient été réformés en grande partie, excepté en Catalogne. Avant l'arrivée du comte d'Espagne, leur principale ou plutôt leur seule occupation, consistait à guetter les nombreuses caravanes de mulets, qui se ren-

daient en France ou qui en revenaient par Gerona et par Lampourdan, chargées de marchandises. Aussitôt qu'ils étaient avertis qu'un pareil convoi allait passer sans être accompagné d'une forte escorte, ils faisaient souvent cinquante lieues espagnoles, marchant la nuit, se cachant le jour dans quelque maison isolée ou dans des ravins profonds, pour l'atteindre et le rançonner en forme. Les ballots étaient comptés et leur valeur appréciée d'après l'ancien tarif des douanes; s'ils contenaient des munitions de guerre, elles étaient confisquées; le reste était rendu après que les conducteurs (arrieros) en avaient acquitté les droits, dont on leur donnait une quittance en bonne forme. Le comte d'Espagne qui avait reconnu l'utilité de ce corps, l'avait porté à dix mille hommes, qui, divisés en huit compagnies, furent chargés de la rentrée des contributions dans les pays occupés par l'ennemi. Ceci était d'autant plus difficile en Catalogne, qu'outre huit grandes forteresses, chaque ville ou

village possédant quelques richesses , avait été fortifié.

La Catalogne et l'Arragon ne touchaient rien des subsides que la cour recevait de l'étranger, de sorte que si le comte d'Espagne n'avait pas eu recours à ce moyen, pour tirer des contributions des villes fortifiées par l'ennemi, il aurait été réduit à la triste nécessité, pour subvenir aux frais de la guerre, de pressurer les pauvres habitants des montagnes, dévoués à la cause royale, ou à se borner au produit d'expéditions semblables aux razzias de l'Algérie.

Cet ordre de choses aurait rendu toute discipline impossible, et pourtant cette province en avait plus besoin que toute autre. Tandis que maintenant, il suffisait d'envoyer un détachement dans le voisinage d'un endroit pour faire rentrer les contributions : les habitants les remettaient exactement, sachant bien qu'à défaut de paiement, leurs récoltes ou autres propriétés, quand même elles se trouveraient sous la protection des

canons christinos, ne seraient pas épargnés. On n'exigeait d'eux que des contributions fixes et toute vexation était sévèrement punie par le comte d'Espagne, qui était parvenu à établir une discipline sévère.

Ces expéditions de Resguardos s'étendaient sur toute la Catalogne, depuis les Pyrénées jusqu'à l'Ebre, depuis les vallées de la frontière, jusqu'à l'Arragon ainsi qu'aux riches cités de la côte.

A diverses reprises, de petites divisions de cette troupe, séjournèrent plusieurs jours à un quart de lieue de Barcelone, cachées dans quelque villa des environs. Ils connaissaient parfaitement tous les sentiers, tous les ravins, et cette parfaite connaissance du pays leur donnait souvent un grand avantage sur la troupe de ligne qui les poursuivait, et à laquelle les paysans des montagnes n'osaient servir de guides. Leur service difficile et dangereux exigeait une grande activité et un certain degré d'intelligence, et malgré cela ils furent constamment mal vus de l'ar-



mée. Ils étaient sous les ordres de l'intendant de la province et n'avaient rien à démêler avec les autorités militaires.

Après une courte halte, dans une caverne qui servait de refuge aux carabiniers, nous continuâmes notre marche, après avoir apaisé une petite sédition des contrebandiers qui voulaient nous quitter avec leurs mulets à la frontière. Envain Picutus leur représenta-t-il, qu'ils étaient convenus d'aller jusqu'à Cérat, où nous pourrions nous procurer d'autres mulets; ils ne voulurent pas entendre raison, déchargèrent leurs bêtes et jetèrent nos bagages sur le chemin. Couché près du feu avec M. de Meding et Trilla, nous ne nous étions pas mêlés de leur querelle; lorsqu'elle devint plus vive, j'allai vers les contrebandiers en demander la cause; l'un d'eux déclara qu'il exigeait cinq cents francs au dessus du prix convenu, pour nous accompagner jusqu'à Cérat. Pour toute réponse, Trilla ordonna à ses carabiniers de prendre les armes et de mettre les rebelles en joue: les murmures

cessèrent à l'instant et l'ordre se rétablit à ma grande satisfaction ; car la perspective de faire à pied le reste de la route m'avait été fort désagréable et mon cheval limousin était encore trop fatigué, pour que je pusse le monter.

La nuit était fort avancée lorsque nous arrivâmes à Cérat. La route avait été des plus pénibles à travers des sentiers qui tantôt montaient en zig-zag sur le flanc des montagnes, tantôt longeaient des précipices. Nous n'avions aperçu qu'à de grandes distances quelques fermes et quelques chapelles isolées. Je montais une grande mule sur laquelle j'avais fait placer ma selle anglaise. Trilla, trottait à côté de moi sur un petit poney qui ne suivait que difficilement l'amble de ma mule. Arrivé à Cérat, je payai mes contrebandiers, fort content d'en être débarrassé. Le lendemain nous nous remîmes en marche de bonne heure ; les carabiniers nous avaient procuré des bêtes de somme. Nous descendîmes la longue et vaste vallée

de Rivas où je commençais à reconnaître la Catalogne telle qu'elle m'était restée dans la mémoire depuis la dernière campagne. Les pentes des montagnes étaient cultivées avec soin ; des irrigations parcouraient le sol ; partout on apercevait des traces de l'industrie humaine, en lutte avec une terre ingrate et les ravages des éléments.

Au milieu du silence de ces vallées on entendait le bruit des bêches se heurtant contre les pierres du sol qu'elles remuaient : en levant la tête on apercevait des paysans, cultivant d'étroites bandes de terre, d'un brun rouge, qui serpentaient comme des rubans sur le flanc des montagnes. Souvent ces braves gens sont obligés de s'attacher à des cordes, lorsqu'ils travaillent sur les points les plus élevés. Le bonnet rouge (gorra) dont ils sont coiffés, leurs outils reluisant au soleil, les faisaient apercevoir de loin : nous rencontrions aussi leurs femmes, qui viennent à de grandes distances, apporter sur leur tête le dîner des ouvriers ; elles gravis-

sent en chantant des sentiers si étroits qu'à peine un pied trouve place devant l'autre; lorsqu'elles nous voyaient elles interrompaient leur chant, pour nous dire : « *va con Deu !!* » et offrir à boire aux soldats. Après six ans de guerre, la vue de la gaité de ce peuple laborieux avait quelque chose de pénible; ils semailent et labourent sans savoir s'il leur serait permis de récolter; et même lorsqu'ils parvenaient à rentrer les fruits de leur rude et dangereux labour, c'était pour se les voir enlever, tantôt par les troupes d'un parti, tantôt par celles de l'autre : en butte à toutes les misères de la guerre, ils étaient encore exposés aux mauvais traitements des guérillas, et aux effets de la cruauté qui caractérise les guerres civiles de l'Espagne. Dans chaque vallée, dans chaque village, apparaissaient les traces du meurtre, de l'incendie, de la dévastation. Déjà à l'entrée de la vallée de Rivas, nous avons vu les ruines du couvent de Santa-Maria et de la Nuna : quelques pans de murailles, noircis

par le feu, portaient encore les empreintes des balles. Nous passâmes devant le presbytère fortifié, qui domine comme un fort le village de Queralps, et après quelques heures de marche, nous arrivâmes à Rivas, bourg assez considérable. Ce bon peuple, après de longues souffrances, se nourrissait encore d'espérance et voyait dans chaque officier supérieur arrivant du camp royal, un messenger de paix qui apportait de l'argent ou du moins de bonnes nouvelles. Il en fut de même avec moi ; je fus reçu à la porte par le clergé et l'ayuntamiento, avec tout le cérémonial possible ; l'alcade et les régidors portaient en écharpe de larges rubans rouges, signes de leur dignité ; sur la poitrine étaient brodées en or les armes de la ville. Ces rubans (bandas) sont en usage dans toute la Catalogne et passent d'un magistrat à l'autre : plusieurs sont fort anciens et datent du règne de Philippe V ou de celui de Charles VI d'Autriche ; ces derniers portent le double aigle contre lequel, ainsi que beau-

coup de maisons nobles de Catalogne auxquelles ce roi a accordé des titres, ils ap-  
puient leurs armes.

Si j'interromps ici l'ordre chronologique de mon récit, on me pardonnera la sympathie que j'éprouve, en ma qualité d'allemand pour les souverains de la maison d'Autriche. Leur mémoire s'est si bien conservé en Catalogne, ce pays qui fut si longtemps et si fidèlement attaché à la maison de Habsbourg, qu'il semble que c'était hier que le dernier prince de cette famille régnait sur eux. Aucun souvenir de ce temps ne s'est effacé du cœur des Catalans; ils obéissaient aux capitaines généraux envoyés de Madrid par les rois de la race des Bourbons, sans cesser de regretter la dynastie sous laquelle l'Espagne était parvenue à son apogée de gloire et de prospérité; aujourd'hui encore ils espèrent le retour de la *Casa de Austria*. La nouvelle répandue quelques années auparavant, que l'infante Isabelle épouserait un archiduc d'Autriche, fit une grande sensation en Espagne et sur-

tout en Catalogne. J'ignore si don Carlos et Christine songent à fonder une paix solide et à fondre tous les partis, en unissant la reine de fait à l'héritier de droit ; mais je suis persuadé qu'un archiduc , s'il entrait dans la lice, serait le concurrent le plus dangereux du prince des Asturies.

J'eus souvent occasion de me convaincre de ce grand attachement pour la maison d'Autriche et de l'espoir qu'on conserve de son retour. Dans une petite ville près de Barcelone appelée Cardedeu, demeurait un riche bourgeois dont le grand père vivait encore en 1818 : on m'a raconté que chaque premier de l'an, il avait l'habitude de parier un coq d'Inde, qu'avant la fin de l'année la maison d'Autriche régnerait en Catalogne. On m'assura qu'il avait hérité cette gageure de ses pères , aïeul et bis-aïeul et que plusieurs fois il n'avait trouvé personne qui voulût le tenir. Une grande partie de la noblesse catalane, conserve le même attachement aux traditions autrichiennes. Plusieurs

anciennes familles , telles que celles des comtes de Fonnolar et des marquis de Centmanat (1), qui ont obtenu leurs titres de la maison d'Autriche, ont refusé de recevoir la grandesse de celle des Bourbons.

Mais revenons à Rivas, à l'ayuntamiento et à l'alcade qui me reçurent si gracieusement. Ce dernier portait, outre son ruban , une petite baguette (*la vara*) à la main, signe exclusif de sa charge. Il est d'usage lorsque le roi ou le capitaine-général sont reçus dans une ville, que l'alcade commence sa haran-

(1) Les prétentions et l'imagination de la noblesse d'Espagne , lorsqu'il s'agit de l'origine de leur maison et de leurs titres, sont devenues proverbiales. Ainsi, je me rappelle que le chef de la famille de Centmanat qui était un homme distingué et qui avait voyagé, me raconta un jour que son nom lui venait de ce qu'un de ses ancêtres avait amené à Charlemagne aux Pyrénées cent hommes armés , et que le grand empereur s'était écrié *cent mann hat!* surquoi l'érudit et malin recteur de l'Université de Cervera, le chanoine Torrebadella qui était présent, ratifia cette assertion en disant que certainement le marquis descendait de ces cent hommes qui étaient chargés par Charlemagne de garder les passes des Pyrénées.



gue en remettant sa baguette, en signe d'obéissance, entre les mains du roi ou de son excellence qui la lui rendent en disant qu'elle est en dignes mains.

Après être descendu à la maison-de-ville, où l'on me présenta selon l'usage, du vin, du raisin sec et des amandes, je me rendis à mon logement où je fis préparer un dîner aussi somptueux que possible. J'y invitai l'ayuntamiento, le clergé et Trilla, qui tous semblèrent charmés de cette politesse (*finenza*).

Nous ne pûmes cependant nous livrer longtemps au plaisir de la table : à l'approche du soir, une grande inquiétude se peignit sur la figure de mes hôtes, et ils me déclarèrent qu'ils verraient mon départ avec plaisir, parce que ma présence trop prolongée ne manquerait pas de leur attirer une visite des christinos de l'une des trois forteresses voisines. Trilla, avec son impassibilité accoutumée, me dit la même chose, en ajoutant que depuis des années, il n'avait

pas passé la nuit à Rivas, mais que lorsqu'il y venait le jour, il allait coucher dans quelque campagne ou borda des environs. Pour me consoler, il ajouta que nous serions très bien, et que nous trouverions un lit pour la nuit et du chocolat pour le déjeuner. Au bout d'un quart d'heure, tout fut prêt pour notre départ. Nous reprîmes le chemin de la vallée pendant un quart de lieue, puis nous montâmes une côte et nous arrivâmes devant une lourde masse de pierre, dont l'obscurité ne me laissa pas distinguer la forme. Un des carabiniers se mit à siffler d'une manière particulière, mais pas de réponse. Alors Trilla perdant patience et oubliant le profond silence qu'il nous avait imposé pendant la route, se mit à crier de toutes ses forces : « *senor rector*, (c'est le titre des curés qui habitent une rectoria), voulez-vous donc que je passe la nuit à la porte comme un chien, ou ne reconnaissez-vous pas Don Juan Trilla ? » Aussitôt une petite fenêtre fermée par un volet en fer, s'ouvrit pour

donner passage à une voix enrouée qui répondit : « *Calla hombre* (1) taisez-vous, on pourrait vous entendre. » Malgré cette recommandation, Trilla et le recteur se mirent à se complimenter d'après toutes les règles de l'antique politesse espagnole : trouvant le temps un peu long, je proposai d'achever devant le feu de la cuisine, l'interminable chapitre des formules sacramentelles. On fit droit à ma proposition et nous entendîmes ouvrir une porte. Je mis pied à terre et m'avancai pour entrer, lorsque Trilla me fit remarquer un fossé large de six pieds, qui entourait la maison. Des planches jetées formèrent bientôt un pont improvisé sur lequel nous passâmes avec nos mulets, et qu'on eût soin d'enlever aussitôt après : la grande porte fut de nouveau barricadée avec de grosses pièces de bois ; une seconde porte en fer fut verrouillée, après quoi, tout le monde s'ap-

(1) *Hombre* est une exclamation familière dont se servent fréquemment les Espagnols et qui n'a pas de synonyme en français ; il veut dire *homme*.

prêta à souper et à dormir aussi tranquillement que si les remparts de Gibraltar nous eussent séparés des christinos.

Le lendemain, la pluie tombait par torrents, et nous résolûmes de passer la journée à la rectoria de Fustinna. Je profitai de ces heures de repos pour mettre mon journal en ordre. J'étais justement occupé à en lire les dernières pages à M. de Meding lorsque je fus interrompu par de grands cris. En même temps, le recteur se précipite tout effaré dans notre chambre, et ferme vivement les volets de fer des fenêtres qui étaient déjà défendues par de grandes barres de fer. « *Los negros!* » c'est tout ce que nous pouvions tirer de ce pauvre homme effrayé. En effet, nous vîmes par une petite lucarne du corridor, la seule que l'on eût laissée ouverte, une troupe de *peseteros*. (1) Ils arri-

(1) *Peseteros*, nom d'un corps franc appelé ainsi parceque leur solde était ou devait être d'un *peseta* (quatre réaux), par jour; il se composait des bandes les plus indisciplinées et les plus indomptables; ils étaient aussi méprisés des Christinos que des Carlistes. Pas un officier recommandable ne servait dans ce corps.

vaient de Ripoll et demandaient qu'on leur ouvrît la porte. Trilla, monté sur une chaise, le visage appuyé contre la lucarne, parlementait avec eux et les engageait à se retirer. Ils le prirent pour le curé, et lui adressèrent les plus grossières plaisanteries sur sa tonsure et sa calotte. Pendant ce temps, les carabiniers s'étaient postés aux fenêtres ; ils les ouvrirent doucement, et, sur un mot du commandant, déchargèrent tous à la fois leur carabine sur les peseteros. Deux hommes tombèrent, et les autres, blessés, prirent la fuite, leur officier en tête.

Après cette petite escarmouche, il eût été imprudent de rester plus longtemps à la rectoria. Probablement les fugitifs allaient revenir avec un renfort considérable, et, bien que les solides murailles de la maison fussent de nature à nous offrir une longue résistance, nous pouvions être cernés et forcés par la famine. La nuit venue, nous reprîmes notre route et nous marchâmes plusieurs heures pour arriver à une

maison de campagne isolée appelée Bayell, dans l'intention d'y passer le reste de la nuit. Mais à peine couchés, nous fûmes assaillis par des ennemis d'une autre espèce : une innombrable armée d'insectes affamés se rua sur nous; nos carabiniers eux-mêmes, bien accoutumés pourtant à de pareils hôtes, et habitués à en supporter les piqûres avec un flegme stoïque, trouvèrent leur nombre par trop indiscret et jugèrent que la place n'était pas tenable. Force nous fut donc de nous remettre en marche avec la figure et les mains enflées. Au lever du soleil, nous atteignîmes Gombreni, lieu tristement célèbre par la défaite de Maroto en 1836, défaite qui déterminait sa fuite en France. Ce village bâti sur un terrain sablonneux d'une couleur bronze-rouge, est entouré de rochers nus : pas un seul champ cultivé, pas un arbre près de ces misérables cabanes construites de cailloux et de terre glaise, recouvertes en ardoises, et dont le misérable aspect s'harmonise bien avec les tristes et arides alentours. Ce lieu

me rappelait les Pinares de la vieille Castille; mais là, on voit encore par-ci par-là quelques arbres rabougris tandis qu'ici l'œil ne rencontre que du sable et des pierres.

Lorsque je voulus m'orienter sur la carte, je m'aperçus à mon grand chagrin que la pénible marche que nous venions de faire nous avait éloignés de deux lieues de Rivas. Trilla, pour s'excuser, alléguait la nécessité de tromper l'ennemi par des détours; pour moi, je trouvais inutile de prolonger par-là notre séjour dans son voisinage. Je me logeai dans une des maisons les moins délabrées, dans l'espoir d'y trouver quelque repos: mais les autorités de Gombreni ne m'en laissèrent pas le temps; j'eus à supporter l'ennui de leur indiscrete curiosité et de leurs questions ridicules; ils allèrent jusqu'à me demander s'il était vrai que l'empereur de Russie fût caché en France avec une armée pour venir détruire les christinos en Espagne. Je répondis que cela était très possible, l'empereur étant fort puissant et ami des carlistes; qu'au

reste le comte d'Espagne était à ce sujet le mieux instruit. « Oui, dirent-ils, celui-là sait tout, mais il ne dit rien, et on n'ose lui répondre que lorsqu'il interroge ». La profonde impression que faisait le nom seul du vieux général, même dans les lieux les plus écartés de la Catalogne, était vraiment remarquable. Au milieu d'une conversation animée, quelqu'un venait-il à prononcer *don Carlos de Espanna*, toutes les langues devenaient muettes comme si une force magique les paralysait : quelquefois un vieux montagnard inspiré par sa haine contre les villes riches de la côte, reprenait : « *este acábara con Barcelona.* » (1).

Enfin je parvins à me débarrasser de mes importuns visiteurs, et je pus me jeter sur un grand lit de maïs, que je convoitais depuis longtemps. Après quelques heures de sommeil je me rendis dans la galerie qui occupe un assez grand espace sur le devant des mai-

(1) Celui-là viendra bien à bout de Barcelone.



sons catalanes , même des plus chétives : j'y trouvai une longue table garnie de nombreux couverts et entourée par mes visiteurs qui m'attendaient impatiemment pour me donner à dîner. Il fallut bien accepter cette politesse de M. le curé et de l'ayuntamiento qu'un refus aurait blessé, tout en regrettant infiniment qu'un endroit aussi pauvre se fût mis en frais pour moi. Je fus placé entre le curé et l'alcaide ; M. de Meding, Trilla, le lieutenant, les régidors occupèrent les autres places : mon domestique même fut obligé de s'asseoir à table à côté d'un consejo (conseiller de village) qui ne cessait de remplir son verre en lui donnant le titre de *Senor ayuda de camara*. On servit devant moi un mouton rôti tout entier, qui décelait d'avance le parfum de l'ail et des oignons dont il était farci. Le meilleur plat du repas consistait en de superbes truites pêchées dans le torrent voisin, malheureusement on les avait fait bouillir à l'huile. En notre qualité d'étrangers (de ce nombre sont comptés aussi les Espagnols qui ne sont pas

Catalans) on avait placé des verres devant nous : mais je préférâi me servir du porron, et lorsqu'ils me virent selon l'usage du pays faire couler leur vin rouge foncé dans ma bouche sans toucher de mes lèvres le goulot, je gagnai infiniment dans leur esprit. Après un essai malheureux pour boire de la même manière, M. de Meding dut recourir à son verre; l'alcade me dit ensouriant : « *Este cavallero no save beber.* » Néanmoins pour être juste envers mon compagnon de voyage et de souffrance, je dois dire qu'il acquit bientôt le talent qui lui manquait, et arrivé au quartier général du comte d'Espagne, où l'on ne se servait que du porron, il se montra tout aussi adroit qu'un autre. Il est vrai qu'il avait pris des leçons en route. Ces porrons dont les véritables Catalans font grand cas ont souvent été la cause de sérieuses querelles. L'usage était de l'offrir non seulement à ceux qui entraient dans la maison, mais encore aux troupes qui défilaient devant les habitations, et c'était une offense que de toucher

des lèvres le goulot. Je me rappelle avoir vu une paysanne catalane arracher le porron des mains du général Villaréal qui ignorait cette particularité, et le jeter par terre où il se brisa en mille pièces.

A la nuit tombante nous prîmes un chemin assez praticable qui s'élevait en longeant les montagnes : après avoir traversé plusieurs pauvres villages, nous arrivâmes à un plateau planté de châtaigniers au milieu duquel s'élevait une maison de campagne où nous passâmes la nuit. La villa de Puch-vo, c'est ainsi que s'appelait notre logement, ressemblait à une ferme de la Sologne. La plus grande aisance semblait y régner ; elle n'avait aucun habitant mâle ; trois générations de femmes y étaient établies : l'aïeul de cette famille, vieillard de quatre-vingts ans avait été emmené prisonnier par les Christinos à Barcelone et ensuite à Majorque, depuis plusieurs années on n'avait pas reçu de ses nouvelles : son fils faisait partie de la junte corrégimentale et l'avait suivie dans les

montagnes : le petit fils était officier dans un bataillon carliste qui parcourait la vallée d'Urgel. Les trois épouses, dont l'aînée avait plus de soixante-dix ans et la cadette à peine vingt, plongées dans le deuil attendaient avec anxiété le retour de leurs époux ; elles nous reçurent cependant avec bienveillance et pourvurent à tous nos besoins. Avant mon départ , la plus jeune de mes hôtessees eut la bonté de me conduire aux ruines d'un château mauresque , et de me raconter la légende qui s'y rattachait ; malheureusement je ne m'en souviens plus. A mon retour à la villa , je trouvai mes carabiniers occupés à écorcher des écureuils qu'ils avaient tués pendant mon absence avec l'intention de les faire rôtir pour mon dîner : ils furent fort surpris quand je leur déclarai n'avoir aucun goût pour cette espèce de gibier.

En vain ils me représentèrent qu'il était très délicat , que c'était un petit animal très propre, ne se nourrissant que de fruits, qu'il était bien plus naturel de manger des écu-

reuil que des cochons habitués à se rassasier d'immondices ; ils ne purent me persuader, et pour mettre fin à la discussion, qui chez les Espagnols est ordinairement inépuisable, j'ordonnai le départ. Je pris congé de mes aimables hôtes. Si les comparaisons mythologiques étaient encore permises de nos jours, je comparerais volontiers l'aînée à une des trois parques, et la cadette (mon charmant guide aux ruines mauresques), à l'une des trois grâces.

Après quelques heures de marche, nous traversâmes un portique de rochers qui donne passage à la rivière de Rivas et à une étroite chaussée taillée dans le roc. Des deux côtés, étaient de petites cavernes et des lucarnes creusées par la main de l'homme dans les blocs de rochers les plus saillants : on assure qu'elles servaient aux chrétiens pour défendre la passe contre les Maures. Ce lieu est très pittoresque et il me rappela la cachette si bien décrite dans l'espion de Cooper. Près de cet endroit s'épanchent des sources salines

qui se mêlent aux eaux de la rivière, et lui communiquent des qualités qu'elle ne perd qu'à une certaine distance. Elles servent depuis des siècles aux baigneurs qui y viennent chaque année; c'est ce qui a fait donner au portique le nom de *puerto de los bannos*.

La passe traversée, nous aperçûmes le château de Saint-Antonio et la forteresse de Ripoll, située à l'extrémité de la vallée. Nous nous pressâmes le long du flanc du roc et nous marchâmes l'un après l'autre pour rester inaperçus. Bientôt nous quittâmes les bords du Rivas pour gravir une montagne escarpée qui borde la vallée du côté de l'Est. Après plusieurs heures d'une marche extrêmement pénible, nous atteignîmes un plateau très élevé qui n'était dominé que par un pic isolé. A nos pieds s'étendait comme une carte géographique la plus grande partie de la Catalogne; nous voyions distinctement le Ter serpenter, comme un fil d'argent au travers des terres et l'œil pouvait suivre son

cours presque jusqu'à la mer. Nous apercevions également le Lobregat qui traverse des milliers de champs fertiles et de nombreux villages. A l'extrémité de l'horizon, se dessinait le Monserrat qui, semblable à un roi, dominait le pays dans son éternelle majesté : je le saluai comme une vieille connaissance. Notre-Dame de Monserrat, la patronne du pays, visitée par tous les rois de l'Espagne et richement dotée par eux, est encore l'objet d'une constante vénération. Nos carabiniers se mirent à genoux et lui adressèrent tout haut de loin leur fervente prière pour son pays de Catalogne, *vuestra tierra de Cataluna*.

Après avoir jeté un dernier regard sur cet admirable tableau qui nous avait retenu longtemps et avoir pris congé de la chaîne des Pyrénées que nous laissions derrière nous, nous descendîmes dans la petite vallée qu'arrose le Merdanyol ; nous laissâmes à notre gauche le joli village de Lorenzo de Corubi ; quelques heures de marche encore et nous arrivâmes à une villa élégante, située

près du village de Saint-Jayme de Frontinna : on l'appelait villa Tubau, et c'est là que nous passâmes la nuit. Le lendemain, nous atteignîmes de bonne heure la petite ville de Borrada dans laquelle le comte d'Espagne avait établi un tribunal militaire. Le chef de ce tribunal, le colonel Lacy, une de nos anciennes connaissances, vint me voir et me fit le plus grand éloge de l'activité et de l'ordre que le comte établissait partout. Les effets n'étaient visibles. Dès son entrée il avait établi une maison d'éducation militaire : elle était destinée à remédier à un grand abus qui s'était introduit dans l'armée et particulièrement dans les bataillons catalans. Un grand nombre de garçons de dix à quinze ans les suivaient : c'étaient des fils de soldats ou des orphelins échappés de leur demeure. Ils n'appartenaient à personne, dormant avec les soldats dont ils partageaient les rations et ne manquant jamais l'occasion de dérober aux paysans des vivres et des habillements. Ces malheureux enfants appelés *granujas*,



abrutis au dernier point par une pareille existence, étaient déjà adonnés à tous les vices. Le comte d'Espagne les fit rassembler au nombre de trois à quatre cents et leur fit donner une bonne éducation militaire. Ces petites compagnies étaient bien vêtues et bien nourries; des sous-officiers et des officiers subalternes étaient chargés de les instruire pendant l'hiver et de les initier au printemps à la vie active du camp. Un officier supérieur avait la direction de cette école qui en peu de temps donna d'excellents résultats. En 1839, Cabrera donna l'ordre d'établir une semblable institution, mais la crise qui survint quelques mois après en empêcha l'exécution.

— Le lendemain j'arrivai à Berga qui était le chef-lieu des carlistes et le point central de leurs opérations. Cette ville est située au pied d'une sierra qui domine toute la plaine qui s'étend au sud jusqu'au Lobregat. Conquise par Urbiztondo en juillet 1837, nous la conservâmes jusqu'à notre agonie en 1840, lorsque Cabrera abandonna sans le défendre ce

dernier retranchement du royalisme espagnol. La ville en elle-même était médiocrement fortifiée, mais bien défendue par une double enceinte de murailles, des fossés et quelques ouvrages avancés. La position du château était fort importante : il y avait en outre trois tours qui dominaient les principales hauteurs et défendaient toutes les issues ; elles étaient construites de manière à pouvoir agir séparément, et en supposant même qu'une ou deux fussent tombées au pouvoir de l'ennemi, la troisième pouvait se défendre isolément. Les deux premières, *la torre de la Petita* et *la torre de Fermana* avaient été élevées en 1837 ; *la torre el General*, beaucoup plus grande et plus forte n'était pas encore entièrement achevée lors de mon arrivée à Berga ; elle avait été commencée par le comte d'Espagne et dominait la ville, qu'elle pouvait réduire en cendres si elle tombait au pouvoir de l'ennemi. Au-dessus de Berga s'élève une de ces roches découpées représentant une tour gothique avec ses

créneaux, type des montagnes de la Catalogne, dont la cime du Monserrat donne l'idée la plus complète. Sur le pic le plus élevé, dont les parois descendent perpendiculairement sur Berga, s'élève un ancien couvent. J'ai déjà dit que les couvents, les cures, les ermitages de la Catalogne, ressemblent à des châteaux forts; on eut donc peu de chose à faire pour transformer ce couvent en une forteresse presque imprenable qui servait alors à renfermer des prisonniers. Tous les matins les six cents habitants de ce château descendaient l'unique et presque impraticable sentier, pour venir travailler à la construction de la tour *el general*. Les bâtisses nouvelles, les nombreuses fabriques d'objets nécessaires à la guerre établies par le comte d'Espagne, donnaient à Berga un aspect fort animé. Le colonel don Jose Pons, connu autrefois sous le nom de Bep del Oli, était gouverneur de la forteresse : quelque temps après, il fut subitement démis de ses fonctions par le capitaine général qui cependant lui

confia une brigade. Pons qui préférait la place importante et commode de gouverneur de Berga se vengea plus tard d'une manière infâme en prenant une part active au meurtre de son vieux général. Il s'est soustrait au juste châtiment de Cabrera en se réfugiant en France.

Arrivé à Berga, je descendis à une mauvaise auberge décorée de l'enseigne pompeuse de *Fonda de Carlos V*; elle l'a sans doute changée depuis. Je savais que le comte d'Espagne avait fait défense que personne, pas même des officiers supérieurs, ne séjournassent plus de quelques heures à Berga sans une permission expresse de sa part : je me hâtai donc de lui envoyer, par un carabinier, une lettre qui marquait exactement l'heure de mon arrivée et fixait celle de mon départ; en même temps je lui fis parvenir les lettres dont j'étais chargé pour lui, et, après avoir fait rafraîchir mes gens et mes mules, je quittai la ville.

Le quartier-général du comte d'Espagne

se trouvait alors à deux lieues de Berga au village de Caserras : j'y arrivai le soir et je descendis devant une assez grande maison de paysan, que deux factionnaires me désignaient suffisamment comme la demeure du capitaine-général de la Catalogne. Les factionnaires appartenaient au corps des Minones (*mozos de escuadra*), espèce de gendarmerie à pied, composée de soixante hommes d'élite parfaitement équipés et armés. A eux seuls étaient confiée la garde du général : ils connaissaient parfaitement le pays, servaient au besoin d'ordonnances, et étaient aussi employés à porter les dépêches. Leurs trois sous-officiers avaient le rang de lieutenant, et leur commandant celui de capitaine. C'étaient les hommes les plus infatigables que j'aie rencontrés : j'ai souvent vu le comte d'Espagne faire dix à douze lieues à cheval, trottant même une partie du chemin, sans cesser d'être suivi par les minones qui l'escortaient à pied et auxquels il n'arrivait jamais de ralentir le pas, soit qu'il

fallût monter, soit qu'il fallût descendre. Ils étaient exactement payés et recevaient quatre réaux par jour et des rations. Leur uniforme, bien approprié à leur genre de service, consistait en un spencer bleu garni de brande bourgs blancs avec un gilet rouge laissant le cou à découvert, et de larges pantalons de toile serrés au genou : des guêtres de cuir et des sandales complétaient ce costume classique pour la marche dans les montagnes ; leurs chapeaux très bas, bordés d'un étroit galon d'argent, ressemblaient à ceux des chasseurs autrichiens ; leur seule arme était une carabine très courte ; la giberne était attachée par devant comme chez toutes les troupes carlistes et la baïonnette à droite. Ils portaient encore une poche en cuir en bandoulière. Un manteau de drap bleu à larges manches, doublé d'écarlate et bordé de galons d'argent, ressemblant assez à notre moderne paletot, pendait sur leurs épaules et donnait à leur costume un air pittoresque. Les minones attachaient un

grand prix à cette partie de leur costume qui les distinguait de toutes les autres troupes, et ils se seraient crus déshonorés si on les avait forcés à porter des manteaux militaires ordinaires. Les capitaines généraux et la junte gouvernante avaient seuls le droit de tenir des minones.

Le rez-de-chaussée de la maison du comte d'Espagne à Caserras était rempli d'ordonnances, de soldats, de paysans et de chevaux. Dans une grande salle de l'étage supérieur, se trouvaient beaucoup d'officiers qui se pressaient autour d'une longue table sur laquelle quelques-uns plus jeunes étaient occupés à écrire ; d'autres se promenaient en long et en large, en s'entretenant à voix basse. Les murailles étaient couvertes d'armes de toute espèce, d'uniformes, de grandes marmites en fer blanc servant à faire la cuisine : tous ces objets sortaient des fabriques établies par le comte, et étaient apportés là pour être examinés par lui.

Après avoir passé en revue tous les per-

sonnages présents parmi lesquels je ne trouvai aucune figure de connaissance, ce qui était fâcheux pour moi, j'ôtai mon manteau qu'il est d'usage, en Espagne, de porter constamment avec soi, et je m'approchai de la table. Un jeune officier vint à moi et me dit que le général était occupé avec le chef de l'état-major, et qu'il me priait de l'attendre ; les autres reprirent leur conversation un instant interrompue par mon arrivée : pour moi, je cherchai des yeux une chaise où je pusse m'asseoir, et n'en ayant pas trouvé, je pris le parti de débarrasser un vieux fauteuil de cuir d'un tas de liasses de papiers qui l'encombraient ; après quoi je m'y établis tout à mon aise. Je vis mes voisins sourire et se dire à l'oreille quelques mots catalans équivalents à ceux de *sans gêne*. Bientôt je vis entrer un grand homme maigre, sans barbe, au nez camus, pouvant avoir cinquante ans ; son visage pâle était dépourvu de toute expression ; il portait un long surtout de castor de couleur olive, des culottes de



peau, une cravate de couleur sur un col de chemise relevé en pointe : je l'aurais pris pour un chirurgien ou un apothicaire si les assistants ne s'étaient levés à sa venue en lui faisant de profonds saluts et en lui donnant le titre de général ; mais comme ce titre ne fut pas suivi de celui d'*Excellence* et tout simplement de celui d'*Usia* (1), je fus débarrassé de la crainte de voir dans cet ignoble personnage, la figure de mon futur chef. Les officiers avaient beau me dire que c'était le brigadier *segundo cabo* (sous-commandant général), je restai tranquillement assis dans mon fauteuil. C'est ainsi que j'ai fait la connaissance de Jose Segarra, misanthrope maladif, passé fort tard dans les rangs carlistes qu'il déserta bientôt honteusement ; il eut la lâcheté de cacher le complot tramé contre

(1) Abréviation de *Vuestra Senoria*, titre que l'on donne aux colonels, aux brigadiers et aux maréchaux-de-camp, tant que la grande croix d'un ordre ne leur a pas donné celui d'excellence.

la vie du comte d'Espagne, complot dont il avait connaissance.

Pendant que j'étais occupé à examiner cette figure si peu militaire, qui entretenait ses auditeurs de ses maux de poitrine avec un ton nasillard, une petite porte s'ouvrit, et une voix mâle et sonore, m'appelant par mon nom, m'engagea à entrer par quelques mots de politesse en français. Quoique je ne visse personne, je compris de suite que j'allais me trouver en face du vieux héros qui gouvernait d'une main de fer ces bandes indisciplinées dont je venais de voir quelques curieux échantillons. Le comte d'Espagne, alors âgé de plus de soixante ans, était un homme de moyenne stature, fort et agile quand ses accès de rhumatisme ne le paralysaient pas momentanément ; son visage noble et caractérisé avait une coupe bourbonnienne ; ses yeux étaient spirituels et son regard était doux quand la sévérité et le mécontentement ne l'animaient pas : des cheveux blancs très courts garnissaient son

front et ses tempes : sa tenue était toute militaire et sa contenance imposante. Lorsque je l'approchai pour la première fois, il portait un habit bleu sans aucune décoration ; sur une table étaient posés son chapeau de général orné de plumes blanches, un sabre recourbé et une canne à pomme d'or sur laquelle étaient gravées les armes de sa famille. Il m'adressa la parole en français, langue qu'il parlait très couramment, bien qu'il s'excusât de l'avoir presque oubliée parce qu'il n'aimait pas à s'en servir : je lui répondis en espagnol. Après cela commença un long examen qui me prouva que le comte était parfaitement au courant de ma carrière militaire depuis mon entrée en Espagne. Il me dit qu'il avait renvoyé tous les officiers français, beaucoup de navarrais et de castillans et il finit par me demander quelles étaient mes prétentions. Je répondis que si j'avais le choix entre la lance et le fusil je saisiserais la première comme une arme habituelle, mais qu'à son défaut je porterais

avec plaisir le second. A partir de ce moment, il devint très aimable et très communicatif, et je crus m'apercevoir que mes prédécesseurs m'avaient aplani le terrain par leurs prétentions exagérées. Nous causâmes assez longtemps : le comte d'Espagne aimait à raconter et le faisait avec infiniment d'esprit. Plusieurs heures s'écoulèrent ainsi ; enfin il regarda sa montre, se leva, m'invita à souper avec lui et entra au salon en s'appuyant sur mon bras. Autant les personnes qui s'y trouvaient avaient montré de manque d'égards lorsque j'y étais entré, autant elles devinrent polies et obséquieuses à mon retour ; toutes prétendaient maintenant m'avoir connu pendant la campagne de 1837 ; M. de Meding me conta qu'à mesure que mon audience s'était prolongée, leurs façons raides et froides envers lui s'étaient successivement transformées jusqu'en une véritable rage de compliments.

Vers la fin du souper, qui avait été excellent, le général fit apporter des cigares et du

vin doux (*vino del priorato*) et prenant le porron, il me dit en allemand « à la santé de votre roi » (le roi de Prusse). Le comte avait la prétention de passer pour polyglotte : il parlait effectivement assez couramment l'anglais, l'allemand, l'italien, le portugais, l'espagnol, le français et, d'une manière remarquable, le latin auquel il entremêlait souvent pour s'amuser quelque barbarisme monacal. Après quelques instants, il me fixa de ce regard malin qui lui était propre et qui avait parfois une expression satanique, et me dit du ton le plus naturel : « Je n'ai pas de logement à vous donner dans le village qui est encombré de monde, mais au-delà de mes avant-postes, il y a une maison de campagne qui vous conviendra parfaitement. On trouvera la proposition assez étrange lorsqu'on saura qu'à une demi-lieue de Caserras l'ennemi occupait la tour de Valsaren. Un muet salut fut toute ma réponse. Une partie de Trésillo, espèce de whist dont le point ne se payait qu'un sol, termina la soirée. Il était tard

lorsque je montai à cheval pour me rendre à ma demeure qui était une grande et belle maison appartenant à une famille de paysans nobles : ceux qui possèdent l'esprit de l'histoire comprendront cette expression.

Le lendemain je congédiai mes carabiniers après leur avoir donné une gratification, et leur avoir acheté un bon gros poney noir pour M. de Meding dont le cheval avait été saisi avec le mien, ce qui nous avait réduits, lui, mon domestique et moi à une seule monture. Ensuite nous prîmes quelques arrangements pour nous établir confortablement dans notre nouvelle demeure, et nous allâmes déjeuner sur la terrasse de notre jolie villa : elle s'appelait *la casa Llado* et faisait partie du village de *Puig-Reig* ; elle était située au milieu d'un petit bois d'oliviers. Devant nous s'étendait une de ces plaines de la Catalogne, couvertes de champs fertiles, parsemées d'arbres fruitiers et de blanches maisons de campagne ; elle était traversée par le Lobre-

gat dont les eaux rapides vont se jeter dans la mer.

Au premier plan, nous avons l'aspect peu rassurant de la tour mauresque de Valsaren, dont la garnison faisait de fréquentes sorties dans les environs. Sur l'horizon bleu se dessinaient les découpures de ce vieux castle situé sur une haute montagne au pied de laquelle s'étendait la ville de Valsaren avec ses cloches et ses couvents nombreux. A une lieue de distance de notre villa se voyaient les bâtiments considérables du prieuré de Malte de Puig-reig. Plus loin, on distinguait Notre-Dame de la Guardia, lieu de pèlerinage, Caldès, Sellen, Segaz et beaucoup d'autres endroits ; à l'aide d'une lunette, d'approche on pouvait aussi reconnaître les murailles de Gironella. Derrière le petit bois d'oliviers qui entouraient notre maison à un quart de lieue, se trouvait le quartier-général du comte d'Espagne. Derrière Caserras le terrain s'élève graduellement jusqu'à Berga

dont la chaîne de montagnes bornait à l'horizon ce magnifique panorama.

Ce jour était un dimanche : nous montâmes à cheval pour nous rendre à Caserras et assister à l'office divin que le général faisait célébrer en plein air. On avait transformé en autel le balcon d'une maison isolée ; les troupes s'étaient rangées devant dans une plaine et la musique du huitième bataillon accompagnait les chants religieux. Le vieux général à genoux pendant toute la messe et appuyé sur une chaise rapprochée de l'autel, priait avec un profond recueillement ; le vent se jouait dans ses cheveux blancs, et ses traits étaient empreints d'une profonde mélancolie qui trahissait les soucis de son âme. Les nombreux et implacables ennemis du comte d'Espagne ont été jusqu'à accuser sa piété d'hypocrisie ; mais il suffit d'avoir une seule fois vu prier ce vénérable vieillard pour ranger cette assertion parmi toutes celles que la calomnie ne lui a pas épargnées.



L'office terminée, le roulement du tambour annonça que les troupes allaient défiler devant leur chef. Je me rappelai la division de Porredon sur les bords du Cinca, il y avait un an, laquelle semblable à une troupe de bohémiens, courait sans ordre çà et là : aujourd'hui ces mêmes hommes, commandés par de jeunes officiers, défilaient avec autant d'ordre que les bataillons basques, portant le même uniforme et représentant une troupe bien disciplinée.

Le comte d'Espagne examinait d'un œil scrutateur, tout en battant avec sa canne la mesure d'une marche accélérée qu'il aimait beaucoup ; il portait la main à son chapeau chaque fois que passait un officier ou un soldat décoré du ruban de saint Ferdinand, il louait ou blâmait à haute voix et interrogeait chaque compagnie sur le paiement de sa solde et la distribution de ses rations. Ensuite on prépara en plein air le dîner des soldats ; il goûta la soupe et jeta dans la marmite plusieurs pièces d'or. Enfin il prit congé de la

troupe en lui souhaitant un bon appétit, rassembla autour de lui les officiers supérieurs, leur donna des ordres pour les jours suivants et les invita à dîner. A une heure nous étions tous réunis à sa table où toute conversation sur le service était bannie : si quelquefois un jeune officier s'oubliait et voulait entamer quelque discussion de ce genre sur les opérations de la guerre, un mouvement de tête du général le rappelait de suite à l'ordre.

Sans vouloir m'arrêter longtemps à des détails culinaires, je dois cependant mentionner ici que le comte d'Espagne avait pris goût aux grosses pièces de la cuisine anglaise depuis son séjour au quartier-général de Wellington. La chair succulente des moutons des montagnes, des isards, des veaux nourris dans les plaines de Barcelone, était servie rôtie à la broche et parfaitement à point. Un jeune adjudant était chargé de découper, et s'il commettait une maladresse, le général, qui était un savant gastronome, le reprenait très sérieusement. Une demi-dou-

zaine de porrons étaient placés sur la table ; le comte en avait devant lui un plus petit, rempli d'un vin exquis et qu'il me passa plusieurs fois. Le dîner terminé, il alla s'asseoir devant la cheminée de la cuisine où personne n'osait le suivre sans être appelé. J'étais resté dans la salle comme les autres ; mais peu de temps après il m'appela et je dus m'asseoir avec lui près du feu. Alors commença une longue et intéressante conversation, qui me mit à même de connaître intimement cet homme remarquable si cruellement méconnu, d'apprécier la bonté et la noblesse de son âme, et de le mieux juger que ceux qui ont vécu des années près de lui, et qui n'ont pu le connaître que d'après les formes sévères et brusques qu'il avait été obligé d'adopter. Il m'a traité comme son fils, et si mes paroles dictées par la plus complète franchise, pouvaient contribuer à faire rendre justice à la mémoire d'un homme qui fut nonseulement un grand capitaine et un ha-

depuis longtemps, pris pour son héros pour lui

bile administrateur, mais encore un gentil-  
homme dans toute la force du terme, mon  
vœu le plus cher serait accompli, mon but  
serait atteint.

### III.

#### Esquisse sur le comte d'Espagne et sur la dernière campagne en Catalogne.

Je sais que les particularités que je vais tracer ici sur la vie du comte d'Espagne seront accusées de partialité et trouveront de nombreux contradicteurs parmi les soit-disant libéraux d'Espagne, qui, de même que tous les généraux républicains de l'Europe, ont depuis longtemps, pris mon héros pour but

de leurs invectives. Je m'en console par l'espoir que tous les hommes à principes monarchiques, même ceux qui ne sont pas les partisans décidés de la légitimité, porteront un jugement moins partial et sauront apprécier la fidélité et la fermeté à toute épreuve d'un homme qui, entre tous ceux des temps modernes, a été le plus mal jugé, le plus indignement calomnié.

Cette malheureuse persistance des publicistes modernes à répéter continuellement les mêmes mensonges, est parvenue à égayer dans nos propres rangs beaucoup de personnes bien pensantes. Je me souviens entre autres choses d'avoir maintes fois lu que le comte d'Espagne affaibli par l'âge, privé de toutes ses facultés, n'avait conservé que la soif du sang, qu'il était complètement fou, que, réduit à l'état de squelette, il ne quittait plus son lit que pour se faire porter en litière. Moi-même, ajoutant foi à ces allégations, je regrettais que le chagrin, la prison, plus que les années, eussent privé la cause

royale d'un de ses plus vaillants défenseurs. Peu d'heures passées au quartier-général du comte me prouvèrent la fausseté de ces assertions, et chaque jour passé près de lui me le faisait aimer et estimer davantage. Loin de lui, j'ai pleuré amèrement sa mort, et il m'est doux de consacrer ces lignes à sa glorieuse mémoire.

Charles d'Espagne naquit en 1773, dans le comté de Foix, dont autrefois ses ancêtres avaient été les princes souverains ; ils avaient aussi possédé Comminges et le pays de Couserans. Son père, le marquis d'Espagne, lieutenant-général, le destina jeune au service, suivant l'usage de ces temps où les cadets de famille n'avaient à choisir qu'entre la crosse et l'épée. Le chevalier d'Espagne entra dans une compagnie de la maison rouge de Louis XVI que son père commandait. Fort jeune encore, il fut témoin de toutes les horreurs de la première révolution : son père et plusieurs de ses parents furent guillotines. Il se rendit avec son frère aîné à

l'armée de Condé et ils firent tous deux cette malheureuse campagne. Après la dissolution du corps de Condé, il se rendit en Espagne au moment où le prince de la Paix rassemblait une armée aux Pyrénées pour l'opposer à Napoléon. Il entra en qualité de capitaine dans un régiment d'infanterie et passa lentement par tous les grades subalternes. Il fut promu au grade de général de brigade sur le champ de bataille de Baylen. La prise de Pampelune lui valut la grande croix de saint Ferdinand. Il entra à Madrid à côté de Wellington qui le nomma gouverneur de la capitale; il se distingua à Albufera, à Salamanque, à Vittoria, et prit part à toutes ces glorieuses journées si grandes et si sanglantes que pour les vaincus eux-mêmes elles ne furent pas sans gloire et sans honneur.

Après la paix de Paris, Louis XVIII lui fit offrir d'entrer au service de France. D'Espagne refusa en disant qu'il ne voulait pas faire partie d'une armée qu'il avait si longtemps combattue et que ce qu'il avait eu de sang



français dans les veines avait été depuis longtemps répandu par les Français eux-mêmes sur la terre d'Espagne. Son antipathie pour sa patrie primitive alla si loin qu'il n'en parlait la langue qu'avec répugnance et qu'il changea son nom d'Espagne en Espana. En 1815, il fut nommé lieutenant-général, ensuite commandant de l'infanterie de la garde royale. Ceux qui ont visité l'Espagne à cette époque se rappelleront l'excellente discipline qu'il établit dans ce superbe corps. Plus tard il devint capitaine-général de l'Aragon et résida pendant quatre années à Saragosse. Le parti qu'il devait embrasser pendant la guerre de la constitution ne pouvait être douteux ; aussi s'attira-t-il la haine des libéraux qui ne voyaient en lui qu'un tyran et un aveugle exécuteur des décrets de Ferdinand VII. Pourtant rien n'était si facile à expliquer et à comprendre que la conduite du comte d'Espagne, toujours basée sur un principe unique. L'ordre du souverain est la suprême loi du soldat, qu'il soit sergent ou

maréchal. On comprendra qu'il est question ici de l'exécution du général Bessières, triste évènement sur lequel je ne veux pas m'étendre, parce qu'il ne me convient pas de juger les actions des rois même après leur mort.

Lorsqu'en 1827 des troubles éclatèrent en Catalogne, le roi se rendit en personne à Barcelone, et plaça d'Espagne à la tête de cette province mécontente. Les Catalans n'obéissent qu'à ceux qu'ils craignent ; c'était ce que savait le comte. Il saisit les rênes d'une main ferme, fit couper la tête aux chefs de partis, envoya aux galères les plus mutins : alors tous obéirent, et l'ordre fut rétabli.

En Espagne chaque province offre un aspect différent : son histoire politique, les mœurs de ses habitants, le type de leur caractère forment des éléments d'une nature toute opposée, et ce n'est que lorsqu'on la connaît parfaitement et que l'on ne juge pas par analogie que l'on peut l'apprécier exactement. La Catalogne ne ressemble en rien aux autres provinces de l'Espagne ; elle est

d'autant plus difficile à gouverner qu'elle renferme deux partis opposés d'intérêts, les montagnes et la côte. Les nombreuses et riches villes maritimes, avec leur commerce, leurs fabriques, contiennent une population corrompue par le luxe et par le contact répété de l'étranger ; elles se distinguent par leurs tendances républicaines. Reus, Tortose, Lérida, Tarragone ont leurs clubs de jacobins, leurs loges maçonniques. Quant à Barcelone, on pourrait la comparer à un vaste marais dont les exhalaisons malfaisantes s'étendent au loin ; elle ne peut oublier les temps où indépendante du reste de l'Espagne, elle était gouvernée par son propre comte, ce belliqueux Raimond qui parlait en maître aux rois voisins, traitait d'égal à égal avec les empereurs de la race Carlovingienne et disputait aux Normands l'empire des mers. Les souvenirs historiques sont plus solides en Espagne que partout ailleurs.

Le pays des montagnes est en grand contraste avec celui des côtes, il n'a que peu de

communications avec celui-ci : peu de routes, pas un seul fleuve navigable, des besoins tout différents, voilà quelles en sont les causes. L'habitant des villes maritimes fait le commerce avec les côtes voisines de Valence, de Murcie, d'Andalousie, avec la Provence, l'Italie et même l'Afrique ; il s'engage comme matelot ou porte-faix, et il est rare qu'il pénètre dans l'intérieur de son pays au-delà des crêtes du Monserrat, dont il visite une fois dans sa vie la madone miraculeuse. Combien peu d'Espagnols ont visité les vallées de la Catalogne le long du Segré, des Nogueras, du Cinca, les sources du Lobregat, les ravins profonds du comté de Paillasse, dont le silence n'est interrompu que par le bruissement des gaves et le marteau des forges : ces profonds cratères de forme antédiluvienne où la nuit remplace vite un jour de quelques heures, semblent faits exprès pour cette guerre de guérillas dont ils furent le berceau et qui s'y est perpétué jusqu'à nos jours dans sa nature primitive. Ce pays et

ses habitants n'ont pas changé depuis la lutte qu'ils ont soutenue pendant des siècles contre l'empire romain, lorsqu'Annibal leur fit voir une armée et construisit les premiers ponts sur leurs rivières, que Pompée défit les légions de Sertorius dans leurs vallées, que Charlemagne et Roland y remportèrent leurs victoires et que les maures tentèrent en vain de franchir leurs passes. Ils se tiennent renfermés dans leurs déserts et le seul genre de communication qu'ils ont avec l'étranger, contribue encore à soutenir leurs dispositions sauvages et guerrières. Je veux parler de la contrebande qui se fait ici sur une grande échelle, par des bandes armées en lutte perpétuelle avec les douaniers français et espagnols. La petite république d'Andorre, placée sous la protection de la France et de l'Espagne, la souveraineté de l'évêque de Seu d'Urgel, et la vallée privilégiée d'Aran leur servent d'entrepôt et de lieu de rassemblement.

On comprendra facilement que les moyens

de douceur et de modération ont peu d'empire sur ces populations composées d'une part, de républicains fanatiques, de l'autre de montagnards à demi sauvages, et l'on conviendra avec moi que la tâche de celui qui est appelé à les gouverner est des plus difficiles. Aussi beaucoup d'hommes éminents mais manquant de fermeté, ont échoué, tandis que d'autres, en faisant usage d'une sévérité nécessaire, ont réussi. J'en donnerai pour preuve le général Blake, excellent militaire, qui cependant ne put parvenir pendant la guerre de l'indépendance, à établir la moindre discipline parmi ces bandes qui se rassemblaient promptement et se dispersaient de même selon leur caprice. Au son de la cloche d'alarme des villes et des villages, tous les habitants accouraient armés, les femmes elles-mêmes venaient ; mais après vingt-quatre heures, à peine éloignés de leurs foyers, ils se dispersaient pour retourner chacun chez soi. Pour des attaques soudaines, pour des surprises de nuit, pour ces

petites guerres d'un jour, le Catalan est le premier soldat du monde; mais pour en obtenir davantage, pour organiser et discipliner ces bandes, il faut une volonté de fer qui les dompte et les maîtrise. Après les inutiles tentatives des généraux Vives, Blake et Campoverde pendant les campagnes de 1808 et 1809, arriva Henri O'Donnell comte de La Bisbal, qui prit le commandement. Le son des cloches retentit dans tous les villages qui n'étaient pas occupés par les Français; les habitants en masse prirent les armes et quittèrent leurs foyers; mais lorsqu'ils y retournèrent selon leurs habitudes, ils trouvèrent au milieu des places des gibets érigés et des affiches placardées annonçant une conscription de quarante mille hommes, chose inouïe dans la Catalogne où les lois de la conscription n'avaient jamais pu pénétrer et où l'armée du roi ne se recrutait que de volontaires. O'Donnell parvint pourtant à l'établir; les quarante mille hommes furent levés, organisés, disciplinés, et défendirent victorieuse-

ment le sol natal contre les armées de Duchesne, Augereau, Macdonald, Saint Cyr, Decaen, Suchet. A la vérité, l'ennemi se mit en possession de toutes les places fortes à l'exception de Cordoue ; mais il y fut bloqué et obligé enfin de les abandonner. De tous les généraux qui commandèrent les Catalans pendant cette guerre, le comte de la Bisbal fut le seul qu'ils craignirent, qu'ils aimèrent et auquel ils obéirent.

Le seul général constitutionnel sous Ferdinand VII qui exerçât quelque influence sur ces gens, fut Mina dont on connaît assez le caractère pour qu'il soit inutile d'en parler ici. Comme je l'ai dit plus haut, ce fut en 1827 que le comte d'Espagne fut placé à la tête du gouvernement de la Catalogne : en peu de temps il rétablit l'ordre dans la province et, lorsqu'en 1830, quelques bandes de montagnards levèrent l'étendard de la révolte au nom de don Carlos alors infant, il comprima avec fermeté cette tentative criminelle. C'est de là que date la haine que lui portèrent



quelques royalistes mal informés. C'est un fait remarquable que le chef de ces bandes soi-disant carlistes de 1830, don Manuel Ybanez, qui fut alors envoyé aux galères de Ceuta par le comte d'Espagne, est le même chef hardi qui pendant les dernières guerres, sous le nom de *El Llary de Copons*, remplit de terreur les plaines de Tarragone. Jusqu'au dernier instant, il se montra l'ami constant du comte d'Espagne, et il est du petit nombre de ceux qui n'eurent aucune part à son assassinat. Cet attachement d'Ybanez pour son vieux général lui fait d'autant plus d'honneur qu'il avait eu à s'en plaindre autrefois. On lui avait donné le surnom de Llary (long en Catalan), à cause de sa taille de sept pieds ; on y ajouta le nom du lieu de sa naissance Copons, ce qui compose le nom de guerre *el Llary de Copons* sous lequel il est connu dans toute la péninsule. C'était un homme aussi désintéressé que brave, et respectant les lois de la subordination. Lorsqu'en 1838 d'Espagne arriva à Berga, l'on craignit

un conflit dangereux entre lui et Ybanez ; ce qui aurait été d'autant plus grave que celui-ci se trouvait alors à la tête de six bataillons dont un, les guides du campo de Tarragone, comptait treize cents hommes et que dans le commencement, la nomination de son ancien juge ne semblait pas lui avoir été agréable. Le comte d'Espagne avait ordonné à toutes les forces royalistes en Catalogne de se réunir à lui ; toutes obéirent ; il n'y eut qu'Ybanez qui ne laissa voir ni lui ni sa troupe. Lorsque cette fâcheuse nouvelle fut apportée au général, on ne put apercevoir aucun signe de mécontentement sur sa figure ; mais le soir venu, il fit seller son cheval et partit accompagné de quelques officiers de son état-major, et de quelques minones qui servaient de guides. Nous le suivîmes pendant neuf heures sans désemparer à travers les ravins déserts ; les crêtes les plus élevées furent franchies. Le général et les minones qui couraient en avant, connaissaient seuls le but de notre course, et personne n'aurait osé l'in-

terroger. Au lever du soleil nous arrivâmes à une maison isolée, on en barricada la porte et nous y passâmes la journée. Le général se coucha et ne se réveilla qu'à midi pour prendre un peu de nourriture; après quoi, il se rendormit de nouveau. D'après ses ordres, on le réveilla au coucher du soleil, et il remonta à cheval. Vers minuit, nous traversâmes une vallée qui avait la forme d'une coquille et qui paraissait très fertile : mon voisin me dit à l'oreille qu'il croyait la reconnaître et que c'était la vallée de Conca, que sans doute nous nous rendions sur l'Ebre pour avoir une entrevue avec Cabrera. Enfin à l'approche du jour, nous nous arrêtâmes sur un plateau et nous descendîmes de cheval. A la lueur du crépuscule, nous aperçûmes une grande plaine; à nos pieds se trouvait un village dont s'élevait une fumée épaisse : à l'entour, des feux placés de distance en distance annonçaient un bivouac. Un officier de l'escorte se mit à parler assez haut, le général se retourna et dit de l'air le

plus calme : « Je ferai fusiller le premier qui prononcera une parole. » Ensuite il continua ses recherches auxquelles nous ne comprenions rien. Enfin l'aurore éclaira le paysage de ses teintes rosées et nous distinguâmes un grand rassemblement de troupes à un quart de lieue de distance. Les sons de la diane se firent entendre et tout s'anima ; on distinguait les commandements donnés à haute voix, les troupes se formèrent en carré et je manquai laisser échapper un cri de surprise lorsque je reconnus au bonnet catalan (*Gorra*) que c'était des carlistes. Mais nous n'eûmes pas le temps de réfléchir ; le général s'élança à cheval et nous le suivîmes au grand galop à la descente de la montagne pour ne nous arrêter qu'après être arrivés au milieu du carré. Là, d'Espagne descendit de cheval, s'approcha d'un grand homme maigre, appuyé sur son sabre et entouré d'une soixantaine d'officiers, l'entoura de ses bras en l'embrassant, et se retournant ensuite vers la troupe il dit d'une voix émue : « Voici l'orgueil de la Catalogne,

le meilleur serviteur du roi, et mon meilleur ami ; honneur et gloire à don Manuel Ybanez et à la division de Tarragone ! Et toi, mon fils, en s'adressant au colonel Ybanez, je te nomme brigadier au nom du roi, et à vous soldats, j'accorde la gratification d'une semaine de paie, car vous servez Charles V et non Charles avec les cinq doigts. (*Carlos quint y no Carlos cinq*). » Ce jeu de mots qui se rapportait à la maraude et au vol, acheva ce que le général avait si bien commencé. De bruyants cris de joie retentirent : Ybanez, qui sans doute quelques instants auparavant était d'un tout autre avis, criait plus fort que les autres et pleurait d'attendrissement.

Le comte d'Espagné dont l'émotion était sans doute la moins sérieuse, se remit le premier ; il se fit amener un cheval et passa la revue de la division. Ybanez était à ses côtés monté sur un grand étalon andaloux qui faisait encore mieux ressortir la singulière structure de cet homme athlétique : nos têtes atteignaient à peine la hauteur de son

coude. Il portait le bonnet rouge catalan dont le long bout flottait par derrière, la zamarra et un pantalon garni de cuir ; une carabine était attachée à sa selle, et un large sabre à ses côtés ; son grand cheval se cabrait et gémissait sous la pression de ses genoux. Ses troupes n'avaient pas encore d'uniforme ; elles portaient en guise de manteaux des couvertures de laine rayées comme j'en avais vues dans les dernières campagnes aux gens de Porredon. Le général parcourut lentement les rangs, fit des saluts nombreux et loua hautement la beauté et la force vraiment remarquables de cette race d'hommes ; il prit des arrangements pour le paiement de la solde et pour les habillements, ajoutant que l'uniforme irait à merveille à d'aussi beaux garçons ; ensuite se plaçant au milieu d'eux, il leur adressa ces mots : « Bien, mes enfants ; mais je vois que vous n'avez pas de baïonnettes et la baïonnette est l'arme du brave ; les cartouches s'épuisent et se gâtent par l'humidité, tandis qu'elle reste

fidèle (*sempre fiel*) : je n'en ai pas à vous donner, mais l'ennemi en a beaucoup ; nous irons les chercher ». De nouvelles acclamations interrompirent le vieux général. Ybanez le suivit sans retard avec ses six bataillons : dès ce jour, d'Espagne put compter sur eux et sur leur commandant, et il est certain que s'il avait eu Ybanez près de lui, l'horrible crime dont il fut victime n'aurait pu être exécuté.

Il est nécessaire que j'interrompe ici l'ordre chronologique de mon récit pour rétrograder vers les événements qui eurent lieu cinq ans plus tôt en Catalogne.

Lorsqu'en 1833 Ferdinand VII renversa la loi fondamentale de l'empire en faisant prêter serment à sa fille comme princesse des Asturies, des émissaires carlistes arrivèrent à Barcelone et s'adressèrent au comte d'Espagne, par l'entremise du gouverneur de la ville le comte de Villemur, pour l'engager à ne pas adhérer à cette ordonnance arrachée au roi mourant. On lui conseillait de faire

fusiller Llauder qui venait d'être nommé capitaine général, aussitôt qu'il mettrait le pied en Catalogne; d'appeler aux armes les Catalans et de les réunir aux troupes de ligne qu'il avait à sa disposition pour marcher sur Madrid et délivrer Ferdinand VII de la camarilla qui l'entourait et le circonvenait. La province entière se serait soulevée à l'appel du comte: les munitions et les armes qui remplissaient la forteresse de Barcelone auraient suffi à l'armement d'une armée nombreuse. Rien n'eût été plus facile à d'Espagne que l'exécution de ce plan : tous les gouverneurs civils et militaires de la province étaient ses créatures ; les deux régiments des gardes en garnison à Barcelone lui étaient entièrement dévoués. Les officiers étaient tous royalistes et le peu de libéraux qui se trouvaient parmi les régiments de cavalerie et d'infanterie, disséminés dans la province, auraient suivi l'impulsion donnée par un chef d'une influence assez puissante, pour que personne n'eût songé à lui résister. Une armée nom-



breuse avec un chef comme d'Espagne aurait seule été capable d'anéantir les intrigues que les libéraux tramaient pendant les dernières années autour de Ferdinand VII. Les principaux moteurs de ces intrigues, réduits à l'inaction, se seraient expatriés ou bien se seraient contentés de travailler sourdement dans leurs loges au bouleversement de leur patrie. L'énergie bien connue du comte d'Espagne, sa parfaite connaissance des projets des novateurs, auraient, d'un seul coup, empêché la révolution : sept ans d'une guerre civile, désastreuse et qui a fait couler des flots de sang, auraient été épargnés ! Le respect profond du comte pour l'autorité du roi auquel il ne restait qu'un souffle de vie, la délicatesse extrême de sa conscience, ne lui permirent pas d'écouter ces propositions. Une occasion unique, un temps des plus précieux furent perdus.

Le général Llauder arriva ; de nouvelles instances furent faites à d'Espagne : il se tut, remit le commandement à son successeur,

et se retira à Majorque. Llauder avait, en 1830, poursuivi Mina et sa troupe dans les montagnes de la Navarre, et quelques royalistes le jugeant d'après ce fait, conçurent des espérances que son début détruisit bientôt. Il commença par flatter les exaltés et tâcha par tous les moyens, de gagner leur confiance; ensuite il adressa à la reine douairière un mémoire qui la força de prolonger l'*estatuto real* et d'assembler les cortès. Il désarma sans ordre les bataillons de volontaires royaux et forma avec la lie du peuple, avec les galériens libérés et les vauriens enfermés dans les prisons, un corps franc appelé les volontaires d'Isabelle II. Tous les royalistes furent dépouillés de leurs emplois et dignités; les personnes les plus influentes jetées en prison et les sommités légitimistes du pays envoyées en exil à Palma, à Mahon et à Carthagène. En peu de temps la Catalogne, écrasée sous le joug tyrannique, ne posséda plus un seul homme capable de lever la bannière royaliste et de

rassembler autour de lui les cœurs restés fidèles à ce principe.

Mais si désespéré que fût cet état de choses, les Catalans ne tentèrent pas moins de mesurer leurs forces contre celles de la révolution. Des moines, des paysans se soulevèrent dans les districts : sans armes, sans discipline, sans aucune notion militaire, ils recommencèrent cette guerre de guerillas dont il leur restait de glorieux souvenirs du temps de la grande lutte contre Napoléon. Ils se cachaient dans les ravins profonds de leurs montagnes, sur les rochers inaccessibles des Sierras, et tombaient à l'improviste sur l'ennemi, s'emparaient de ses convois, arrêtaient les trainards et coupaient les communications. Peu à peu ils se pourvurent d'armes arrachées à l'ennemi; les bandes s'accrurent, et elles étaient aussi promptement rassemblées que dispersées selon l'exigence du moment. L'ancien esprit de loyauté des Catalans se réveilla partout; ils comprirent la nécessité de ne reculer devant aucun sacrifice pour défendre l'antique

foi de leurs pères et les droits chèrement acquis depuis des siècles. L'arrivée du général Romagosa fut saluée avec enthousiasme par tous les royalistes ; mais bientôt on apprit qu'il avait été fait prisonnier et mis à mort. La nouvelle de la présence du roi en Navarre consola de cette perte, et toutes les espérances se rattachèrent à cet événement. Le bruit ne tarda pas à se répandre qu'un général se trouvait aux frontières de France avec l'ordre d'organiser une armée et de diriger les opérations, et c'est avec une joie enthousiaste que les Catalans apprirent que ce général était le comte d'Espagne. « Celui-là seul peut nous sauver », disaient-ils ; il connaît le pays et les hommes, nos droits, nos usages, nos besoins, et il sait distinguer les bons des méchants ; aussi longtemps qu'il nous gouverna, la révolution n'osa pas lever la tête, et troubler le repos et la prospérité de notre province ; il protégeait l'industrie et le commerce, sa présence suffira pour anéantir la révolution. »

avait aucun sacrifice pour défendre l'ancien

Le comte d'Espagne se trouvait effectivement à la frontière de la Catalogne et attendait qu'un corps navarrais, commandé par le général Guergué, eût traversé le Cinca, pour protéger son entrée et appuyer ses premières opérations. Quoique souffrant et d'un âge avancé, il avait cédé aux pressantes sollicitations du roi et avait promis de se mettre à la tête des Catalans. Il n'avait fait qu'un court séjour à Majorque où il possédait des biens considérables qui lui venaient de son épouse, héritière d'une des premières familles des Baléares. On l'inquiéta et il dut craindre d'être emprisonné : il se réfugia en France et le ministre Thiers, à la sollicitation du gouvernement espagnol, qui redoutait le voisinage d'un ennemi aussi dangereux, lui assigna Tours pour prison. C'est dans cette ville que lui parvinrent les premières instances du roi : le repos était devenu nécessaire à son âge avancé, et il refusa longtemps de paraître de nouveau sur le grand théâtre du monde au milieu de circonstances aussi dif-

ficiles. Un jeune espagnol, Gil de Barnabé, (tué plus tard à Chiva) lui apporta une lettre autographe du roi, qui le suppliait de ne pas se refuser plus longtemps à ses prières ; il obéit et se rendit à la frontière. Guergué qui avait reçu ordre de se rapprocher de la France pour faciliter l'entrée du général, perdit son temps à errer dans le midi de la Catalogne, entrava son entrée par les nouvelles inexactes qu'il donnait sur ses marches et par l'éloignement où il se tenait des endroits par où le général pouvait passer. Plusieurs personnes m'ont assuré plus tard que Guergué avait reçu de fortes sommes de quelques chefs royalistes pour empêcher l'entrée du comte d'Espagne qu'ils se doutaient bien être disposé à mettre un terme à leurs brigandages. Je ne sais si cette accusation est fondée, toujours est-il certain que Guergué ne marqua son passage en Catalogne que par une série de malheurs et de maladresses ; que battu complètement, il dut repasser en hâte le Cinca, et retourner en Navarre par l'Arragon

supérieur. D'Espagne arrivé depuis quelques jours en Catalogne dut rebrousser chemin ; il tomba dans les mains d'un poste français qui l'escorta jusqu'à Perpignan d'où il fut conduit à la citadelle de Lille. Là il manquait des choses les plus nécessaires ; une petite chambre lui servait de prison ; des gendarmes le surveillaient nuit et jour. Son esprit actif n'était occupé que d'une pensée , celle d'échapper à un si indigne traitement et d'effacer la honte qui, suivant lui, était attachée à l'insuccès de son dernier voyage en Catalogne. Il fallait tromper ses gardiens et leur ôter toute idée de la possibilité d'une fuite. Dans ce but il feignit d'être malade, faible et comme tombé en enfance ; il eut le courage de garder le lit pendant dix-huit mois, laissant croître sa barbe et ses ongles, ne parlant jamais, et passant le temps à lire et à prier. Il n'écrivait pas, ne recevait pas de lettres, et trouvait cependant moyen d'être en correspondance avec le camp royal et avec ses amis en Ca-

talogue. Pendant ce temps les guérillas de ce pays continuèrent à agir isolément sans chef, pour leur propre compte et sans obtenir de résultats décisifs. Bientôt la dissension se mit entr'eux parceque chacun prétendait être le premier. Guergué, en vertu de ses pouvoirs, avait, avant sa retraite, placé le brigadier Brujo à la tête de la province : le brigadier Torres se croyait autorisé par ses victoires à lui disputer le commandement. Ces discordes augmentèrent encore après la prise du château-fort de N. S. del Ort dans le Sanctuario, lequel, jusque-là, avait été regardé comme imprenable. La défaite de Torres, la dispersion de sa division, la seule qui fût en quelque sorte organisée, furent la conséquence de ces mésintelligences.

Les partisans de la révolution ne laissèrent pas échapper un moment aussi favorable ; ils avaient mieux compris que les royalistes l'importance de la Catalogne. Leurs intrigues pénétrèrent jusqu'au quartier-général de Charles V, et ils surent empêcher



que la brillante expédition, préparée en 1836, ne pénétrât en Catalogne, et faire en sorte qu'elle restât en Navarre.

Alors une députation arriva près du roi, chargée de lui représenter combien il était important qu'un chef fût nommé et vît son autorité appuyée par un corps de troupes considérable. Cette députation se présenta au nom du général commandant par intérim au nom de la Junte, de la noblesse et des districts. Elle était composée de jeunes gens, avides de places et de distinctions, qui, par cela même, se rangèrent facilement de l'avis des hommes auxquels ils s'adressèrent au camp royal. Ceux-ci, par ignorance ou dans un but coupable, leur représentèrent l'impossibilité de disposer d'un corps de troupes et leur persuadèrent qu'il suffirait de leur envoyer un officier capable avec quelques fonds, en lui adjoignant un intendant et une junte composée des personnages les plus marquants de la province, pour que le pays se soulevât en masse et ouvrît les riches

sources qui devaient suffire à tous les besoins, en un mot pour faire triompher la cause royale. Cette proposition fut reçue sans contestation par le plus grand nombre des membres de la députation ; quelques-uns plus âgés tentèrent en vain d'en démontrer l'insuffisance : il en résulta entr'eux une mésintelligence qui attira de nouveaux malheurs sur la Catalogne. Le ministère d'alors répugnait à prendre de grandes mesures, et le commandant-général Moréno insista plus que jamais pour que l'on n'envoyât pas d'expédition. L'affaire fut présentée sous ce point de vue au roi qui la résolut dans ce sens et il s'en suivit bientôt les conséquences les plus désastreuses. De ce moment il ne fut plus question de troupes ; on ne songea plus qu'à choisir des généraux et des officiers pour être envoyés en Catalogne. Maroto reçut le commandement, on lui adjoignit le maréchal de camp Ortafa et on désigna le brigadier Royo comme chef de son état-major : Labandéro fut nommé intendant. Tous ces personnages

quittèrent le camp royal après avoir reçu des promesses de secours de tous genres et arrivèrent sans argent, sans munitions, dans un pays occupé par l'ennemi. Des villages, des châteaux fortifiés se montraient de toutes parts, des colonnes mobiles parcouraient le pays, et c'est à grande peine qu'ils purent aller joindre une petite troupe de guérillas royistes. Les membres de la junte nommée par le roi ne se montraient nulle part. Les paysans qui se seraient réunis par milliers dans d'autres circonstances, restèrent chez eux : Maroto n'avait pas une cartouche, pas une baïonnette à leur donner. Enfin après des peines inouïes, Ortafa parvint à réunir dans les montagnes quelques guérillas isolés. L'ennemi et les feuilles publiques donnèrent à cette bande indisciplinée le nom pompeux d'une division. Les christinos rassemblèrent des forces sur les points des montagnes occupés par Maroto : celui-ci, au lieu de forcer le passage pour porter la guerre dans les contrées fécondes et pour la généraliser,

perdit courage et ne songea plus qu'à sa sûreté personnelle. Dans ce but il divisa ses forces : surpris à Alpens par l'ennemi, il envoya Ortafa avec quatre cent cinquante hommes, contre un corps dix fois plus fort que le sien : Ortafa fut tué et sa troupe dispersée. Toujours plus étroitement cerné, Maroto sacrifia à Gumbren les derniers hommes qui lui étaient restés fidèles afin d'assurer sa fuite. Il passa la frontière suivi de quelques officiers et retourna en France. Royo le chef de son état-major prit le commandement.

La fuite de Maroto, les tristes résultats de son entreprise, firent une vive sensation au camp royal où on ne sut plus quel parti prendre. On eut recours au plus mauvais, ce qui arrive souvent en pareil cas. La nomination de Royo ne fut pas sanctionnée et l'on donna le commandement à un des plus puissants chefs de bande de la Catalogne supérieure, don Clemente Sobrevias, connu sous le nom de guerre de *El Muchacho*. Quelques jours après les personnes qui entouraient le

roi réfléchirent qu'elles avaient placé à la tête de la province le chef le plus insubordonné, celui qui s'était rendu le plus coupable de brigandages, ce qui pouvait être extrêmement nuisible à la cause royale. On envoya à la hâte un message qui révoqua cette nomination. El Muchacho ne fut donc revêtu de la charge de commandant-général que pendant quarante-huit heures.

Les évènements importants qui se passaient en Navarre, les succès de Cabrera à Valence, Gomès, don Basilio et Bata-nero, qui l'un après l'autre étaient venus à la tête de leur expédition menacer Madrid, détournèrent l'attention des Christinos de la Catalogne. La fuite de Maroto fut regardée par eux comme une grande victoire et Royo n'était pas à redouter. Enhardies par le repos momentané que leur laissait l'ennemi, de nombreuses bandes de guérillas se levèrent en Catalogne ; chaque chef de bande agissait d'une manière indépendante et pour son propre compte. Ils se partageaient les districts des montagnes et s'abstenaient de

mettre le pied dans celui du voisin. Chaque chef forçait son district à fournir aux besoins des guérillas et à satisfaire amplement sa propre avidité. Les bandes s'accrurent de jour en jour ; elles se hasardèrent à parcourir quelques fois les belles vallées du Lampurdan et s'avancèrent même jusqu'aux jardins et aux villes qui entourent Barcelone. Royo toujours en mésintelligence avec la junte et ne jouissant presque d'aucune autorité, parvint cependant à réunir quelques-unes de ces bandes avec lesquelles il battit en février 1837 Oliver près de Cervera, en mai Osorio près d'Olban ; le même mois, après un combat heureux contre Van- Meer il s'empara de Solsona.

Mais cet état de choses ne pouvait durer. Quelques chefs devenus trop puissants, tels que Tristany, refusèrent toute obéissance, se déclarant tantôt pour la junte, tantôt pour le commandant. Les intrigues de la junte qui paralysait l'autorité du commandant-général, avaient produit en Catalogne une

anarchie épouvantable. Des plaintes arrivèrent de toutes parts au camp royal ; on demandait à grands cris un chef capable. Urbiztondo fut nommé, mais il ne put se rendre maître d'un pays que déchiraient tant d'éléments divers, et il dut quitter la Catalogne en 1838. Tristany lui succéda, mais bientôt appelé au camp royal, il céda la place au brigadier Ségarra.

L'état des choses paraissait désespéré en Catalogne, et tout faisait craindre la perte irréparable de la plus riche province de l'Espagne, lorsque l'on songea de nouveau au vieux général qui l'avait si longtemps et si glorieusement gouvernée. Là, où depuis la mort de Ferdinand VII cinq de ses prédécesseurs avaient échoué, au moment où à la tête de l'armée ennemie se trouvait placé un homme qui avait appris à ses côtés l'art de la guerre et celui plus difficile de dominer les masses, d'Espagne devait être appelé et chargé de faire des prodiges. D'Espagne opposé à Van-Meer, l'étranger à l'étranger : il

était à prévoir que le sang espagnol ne serait pas épargné, mais tout le monde était d'avis que l'arrivée du premier produirait une importante réaction et détruirait les plans d'opération de l'ennemi.

L'armée christinos divisée en deux grands corps, commandés par les deux meilleurs généraux, avait mission de détruire les deux foyers principaux de la cause carliste, sans s'arrêter à combattre les petites factions qui succomberaient d'elles-mêmes. Les gardes et les forces principales des constitutionnels sur les bords de l'Ebre étaient commandées par Espartéro. L'armée d'opération, renforcée de toutes les troupes disponibles par Oraa, devait agir dans le bas Arragon contre Cabrera.

Telle était la situation périlleuse lorsque l'on songea sérieusement à travailler à la délivrance du comte d'Espagne. Le comte de Fonollar muni d'un plein pouvoir royal, arriva à Lille en juin 1838. Tout fut préparé pour assurer la fuite de l'illustre prisonnier. Quelques-uns



de nos amis, que je ne puis nommer ici, aidèrent avec autant d'adresse que de courage à cette entreprise difficile, qui réussit au-delà de toute espérance. Le 26 juin, le comte d'Espagne accompagné du commissaire de guerre Peralta, arriva à Toulouse où Fonollar l'avait précédé. Le lendemain, après cinquante ans d'absence, le comte revoyait pour la première et la dernière fois de sa vie, Foix, le lieu de sa naissance. Il traversa, porté sur le dos d'un célèbre contrebandier, les précipices de la Maledetta. Le 1<sup>or</sup> juillet il arriva sur la terre neutre de la république d'Andorra, le 2, il fut reçu par El Ros de Eroles dans la vallée d'Urgel, et le 4 le vieux général fit son entrée à Berga, au milieu des cris de joie des royalistes de la Catalogne.

Les premiers soins du comte furent de rétablir l'ordre et la discipline dans ces vraies écuries d'Augias. La junte, qui jusque-là avait agi à sa guise avec les commandants-généraux, fut placée, par un ordre du roi, sous la dépendance immédiate du comte.

Celui-ci l'envoya résider dans un petit village placé entre les canons de Berga et son quartier-général de Caserras. Il était défendu aux membres de s'éloigner de ce lieu sans une permission expresse du comte. Un ordre sévère fut établi dans l'administration et dans les finances, et l'on mit un terme aux brigandages des chefs de bandes, dont plusieurs furent punis d'une manière exemplaire et d'autres remplacés par des officiers capables. Les troupes reçurent des habits et des vivres; un système réglé de contributions s'établit et les villages furent délivrés des vexations d'une soldatesque effrénée. Malgré les difficultés sans nombre que rencontra d'Espagne et qu'il sut vaincre pour établir un ordre et des changements si grands, son génie suffit à tout et il trouva encore le temps de s'occuper des plus petits détails. Il n'y avait que trois mois que cet étonnant vieillard gouvernait quand j'arrivai à Caserras, et déjà se montraient les fruits de sa merveilleuse activité. J'ai parlé plus haut de l'institution des

établissements militaires qu'il avait formés à Borrada. Des courriers qui passaient l'Ebre à Boberas, entretenaient une communication réglée entre Berga et Morella et permettaient au comte d'avoir une correspondance suivie avec Cabrera. Nos opérations prirent une marche réglée et militaire ; la province semblait renaître sous cette impulsion nouvelle et son nom faisait de nouveau trembler Barcelone.

Malgré la position imposante qu'avait su prendre le comte d'Espagne, ses forces étaient loin pourtant d'égaliser celles de l'ennemi. Il ne possédait outre Berga que deux points fortifiés, Lorenzo de Moruns sur la hauteur qui borde le Rio Salado et le fort de N. S. del Ort dans le Sanctuario. L'ennemi occupait huit places fortes de la plus grande importance, Barcelone, Monjuich que l'on compare à Gibraltar, Figuières, Girone, Tarragone, Lérida, Tortose, Cardona, Seu d'Urgel ; il possédait encore des centaines de canons : de plus Van-Meer avait fortifié, dans

une étendue de trente lieues, presque toutes les places maritimes et les villages bordant la grande route qui conduit de l'Arragon à Barcelone. Le général christinos pouvait rassembler promptement sur les points menacés quatre colonnes mobiles, chacune forte de deux mille cinq cents à trois mille hommes d'infanterie et de deux cents chevaux. Des forces aussi considérables avaient permis à Van-Meer de s'emparer en août 1858 avec une armée de douze mille hommes, de Solsona dont ni Urbiztondo, ni Ségarra n'avaient songé à mettre le château en état de défense : d'Espagne n'avait pas eu le temps de le faire puisque l'évènement eut lieu quatre semaines après son arrivée. Affligé de ce revers, il résolut de prendre une revanche prochaine pendant la campagne d'automne. Lorsque j'arrivai à Caserras, le comte avait formé trois corps d'opération et une division de réserve. Le premier corps commandé par Porrédon se composait de quatre bataillons dont un occupait le

quartier-général; les trois autres avec leur chef parcouraient les frontières de l'Arragon supérieur. Le second, commandé par le colonel Castells, comptait cinq bataillons dont un au quartier-général, deux à Berga, et les autres dans les montagnes. Le troisième corps, sous les ordres du brigadier Ybanez (*El Llarj de Copons*), était fort de six bataillons qui tous occupaient la partie la plus fertile de la Catalogne, les plaines de Tarragone. La réserve composée de six bataillons sous les ordres du brigadier Brujo se trouvait en partie à Berga, en partie à Vich et à Girona, ou elle était chargée d'exercer les recrues. Toutes les forces consistaient donc en vingt-un bataillons. L'artillerie était très peu nombreuse : outre les canons qui garnissaient Berga, San Lorenzo et le fort du Sanctuario, il n'y avait que huit batteries mobiles, deux mortiers de sept pouces, quatre obusiers de quatre et deux de douze livres en bronze. On transportait à dos de mulets à travers les montagnes,

cette artillerie démontée par pièces. Deux compagnies étaient chargées d'en faire le service sous le commandement d'un vieux lieutenant-colonel. On établit dans un endroit caché des montagnes une fonderie de canons que l'on forait ensuite à Berga : plus tard, on constitua aussi une compagnie de sapeurs. La cavalerie consistait en deux cents chevaux commandés par le colonel Camps : les soldats comme leur chef étaient tout ce que j'ai vu de plus ridicule au monde : le colonel surtout, était un composé de la rodomontade espagnole et de ce que les Anglais appellent du mot *Hombug*. Son sabre se composait de deux lames soudées ensemble, parce qu'il prétendait qu'une seule serait trop légère pour sa main ; une autre fois il nous conta avec un sang-froid imperturbable que se trouvant dans une mêlée, il avait pendant plusieurs heures distribué tant de coups de sabre autour de lui, que son poignet s'était attaché à la garde et qu'il fallut le tremper dans de l'eau chaude pour l'en déta-

cher. Outre ces deux cents cavaliers d'une apparence si étrange nous eûmes pendant quelque temps deux beaux escadrons du régiment de Tortosa commandés par Beltran et qui avaient été envoyés au comte par Cabrera. On comprendra aisément combien il était difficile de lutter avec des moyens aussi insuffisants contre les forces si supérieures de l'ennemi, contre les déceptions sans cesse renouvelées qui venaient faire échouer les plans les mieux combinés. Qui osera refuser une admiration méritée au noble vieillard qui entreprit dans des circonstances aussi défavorables, une tâche aussi difficile ? Il n'y a pas de doute qu'il l'aurait glorieusement remplie sans ces deux ignominieux attentats, l'infâme trahison de Maroto et l'assassinat dont il fut victime. Car malgré les défaites de Guergué pendant les derniers mois de 1837, lesquelles avaient entièrement démoralisé la Navarre et les provinces basques, avec deux généraux tels que Cabrera en Arragon et le comte d'Espagne en Catalogne, un chef mé-

diocre mais qui n'eût pas été un traître, aurait suffi sur l'ancien théâtre de la guerre pour tenir Espartéro en échec, pendant que ces deux héros rendaient aux armes carlistes leur ancien prestige et réussissaient à reprendre l'avantage.



— 138 —

IV.

**Exécutions du comte d'Espagne. — Madame de Mondedeu. — Lettre à Cabrera. — Ouverture de la campagne. — Réquisitions. — Le curé de Valsaren. — Lit de justice à Caserras. — Expédition près de Cardona. — Marco del Pont. — Quartier-général au prieuré de Puig-Reig. — Destruction des maisons autour de Berga. — Expédition sur les rives du Segré et la vallée d'Aran. — La république d'Andorre. — Prise de Viella. — Combat du port d'Escalo. — Retraite jusqu'à Oliana. — Mon départ de l'armée de Catalogne et voyage jusqu'à Perpignan. — Notice sur le meurtre du comte d'Espagne.**

*(Fin septembre 1838 jusqu'à 1839.)*

La vie au quartier-général du comte d'Espagne était assez monotone quoique l'activité de son esprit ne laissât pas plus de repos aux autres qu'à lui-même. Lorsque l'on s'était fait à ses idées quelquefois baroques, il était facile de vivre avec ce digne vieillard, car,

sous un extérieur sévère, il cachait un noble cœur. Il s'était fait une habitude de réprimer tous les sentiments tendres qu'il considérait comme autant de faiblesses. De ce combat perpétuel entre sa bonté innée et ce qu'il regardait comme un devoir, naissaient des contradictions qui furent plus d'une fois mal interprétées par les étrangers. Ainsi il arrivait souvent qu'après avoir consenti à des moyens de douceur, il les faisait suivre par des arrêts d'autant plus sévères qu'il se reprochait les premiers.

Il a été fréquemment question de la cruauté du comte d'Espagne, et il m'est arrivé souvent de lui faire la lecture de journaux où on le traitait de monstre, de bête féroce, (fiera); de tigre; cette dernière épithète surtout lui était tellement prodiguée, que la feuille, *l'Eco del Comercio*, ayant un jour traité de tigre le chef de bande Palillos, le comte d'Espagne dit en souriant : « Voilà une usurpation, car c'est moi qui suis le tigre légitime. » Il serait facile de découvrir la

source de ces diatribes que toutes les feuilles libérales de l'Europe ont répétées à satiété contre toutes les personnes haut placées, surtout lorsqu'elles étaient les instruments d'une justice sévère. Je sais que ma qualité de carliste devra me faire accuser, à tort pourtant, de partialité : en tout cas, on ne pourra nier que mon jugement soit indépendant. J'ai vu maintes fois le comte d'Espagne inexorable, principalement s'il s'agissait de punir le brigandage, l'insubordination, la lâcheté, la désertion ; mais je ne l'ai jamais trouvé injuste, jamais arbitraire. Inébranlable dans ses convictions, aucune considération, aucune prière n'influaient sur lui quand il était question d'une chose qu'il regardait comme un devoir. Ainsi il punissait plus sévèrement les officiers que les soldats, et sa rigueur augmentait selon le rang du coupable. Il donnait à ses jugements la plus grande publicité, pour impressionner les masses par l'exemple et leur imposer. Il n'y avait pas d'appel de ses arrêts portés en pu-

blic, mais il ne les rendait qu'après avoir longtemps et mûrement réfléchi; alors il prononçait d'une voix haute et ferme et l'exécution suivait de près.

Peu de jours après mon arrivée à Caserras, je dus assister à deux exécutions. Des paysans étaient venus porter plainte au sujet d'hommes masqués, présumés être des officiers carlistes, qui étaient venus la nuit surprendre quelques fermes isolées, en avaient attaché les habitants à des arbres et les avaient forcés par les plus cruelles menaces de faire abandon de tout ce qu'ils possédaient en argent. La colère du général fut extrême; il jura par Notre-Dame de Monserrat de tirer du crime une vengeance exemplaire. A l'instant il donna des ordres secrets au chef des minionès et vingt d'entr'eux furent chargés d'amener les coupables. Lorsqu'ils furent partis, il devint plus tranquille, mais toujours dans un tel état d'irritation que personne n'osait l'approcher. Deux jours après, les minionès revinrent ramenant trois officiers :

l'un était un adjudant de Tristany, les deux autres des lieutenants de sa bande. Peu de temps auparavant, le général les avait envoyés sous surveillance dans un dépôt. Une commission militaire se rassembla à l'instant : ils furent interrogés, convaincus et condamnés sur place. Le comte leur envoya un confesseur et le lendemain on les fusilla en présence de toutes les troupes rassemblées : lui-même assista à l'exécution avec son état-major et tous les employés. Lorsque le moment fut venu, il adressa aux troupes une courte allocution, leur raconta l'histoire du crime et ordonna le feu. Lorsque les victimes furent tombées, il se découvrit et se tournant vers sa suite, il leur dit : « Messieurs, prions pour les âmes des trépassés. » Pendant tout le reste de la journée il garda un morne silence ; je le vis assis au coin du feu de la cuisinerie, des larmes roulaient dans ses yeux, et je l'entendis murmurer : « encore trois ! »

Peu de temps après on amena au camp

des marodeurs qui étaient restés en arrière et qui avaient commis des vols de peu d'importance. Parmi leurs armes se trouvaient des cuchillos (1) dont l'un était dentelé. A la vue de cette arme défendue, le comte eut un véritable accès de fureur ; il fit battre sur-le-champ la générale ; la garnison forma le carré : au milieu fut placé le malheureux possesseur du couteau que l'on mit comme un mors dans sa bouche, et il fut condamné à passer dix fois par les verges. Après les deux premiers tours, il tomba à demi mort : le comte d'Espagne ordonna qu'il fût soigné par le chirurgien, et lorsqu'il fut rétabli, on le fusilla.

Mais voilà assez de ces scènes cruelles que je ne retrace ici qu'avec répugnance : revenons à des souvenirs d'une nature plus douce et plus touchante. Lors de la reddition hâtive de la garnison de Solsona, son commandant, le colonel Mondedeu avait été fait prisonnier et enfermé dans le château de Barcelonne. Nous

(1) Couteau prohibé dont j'ai déjà parlé.

étions au moment de faire échange de prisonniers, lorsque l'épouse de Mondedeu arriva se jeter aux pieds du comte d'Espagne et le supplier de comprendre son mari dans l'échange : c'était une petite portugaise à peine âgée de seize ans, aux traits mauresques, aux grands yeux noirs étincelants : ses formes délicates, sa jeunesse, les larmes qu'elle versait aux pieds du vieux général, lui prêtaient un charme irrésistible. D'Espagne semblait aussi ému qu'embarrassé ; il la consolait de la manière la plus affable, mais elle refusait de se relever avant d'avoir reçu sa parole de gentilhomme (*palabra de caballero*). Mais le comte refusait toujours, quoique avec beaucoup de douceur. Enfin, vivement touché, je crus pouvoir dire un mot en faveur de la pauvre suppliante et je dis le nom d'un colonel christinos, retenu à Caralle, que l'on aurait pu donner en échange de Mondedeu ; mais un regard sévère du comte me ferma la bouche. Il combla la jeune femme de politesses, l'invita à dîner, lui donna le bras pour

la conduire à table, lui servit lui-même les meilleurs morceaux avec toute l'ancienne galanterie française ; mais il resta inexorable. Aussitôt qu'elle voulait recommencer à parler de son mari, il s'écriait : De grâce, senora, évitez-moi la douleur de vous renouveler un refus. ». Lorsqu'elle fut partie, le général me dit avoir cruellement souffert. Je ne pouvais pas lui accorder sa demande, ajoutait-il, Mondedeu rendu à la liberté, j'aurais été obligé de le faire passer devant un conseil de guerre et de le faire fusiller pour sa misérable conduite à Solsona ; ce qu'il y avait donc de plus heureux pour lui, c'était de rester prisonnier ; mais je ne pouvais pas dire cela à sa femme (1).

La levée du siège de Morella, la victoire de Maëlla et la prise de Caspe, avaient donné à Cabrera une si grande prépondérance que le comte d'Espagne nourrissait le désir d'entreprendre une grande opération conjointe-

(1) Mondedeu fut échangé par Cabrera, et d'Espagne ne le réclama pas.



ment avec lui. Bien loin de ressentir cette jalousie si commune parmi les généraux espagnols, c'était toujours avec une vive satisfaction qu'il apprenait les victoires du jeune chef. A la fin d'octobre il lui envoya un officier pour convenir avec lui d'une réunion des deux corps de troupes et lui demander une entrevue. Voici en quels termes il écrivait à Cabrera : « Je compte autant d'années de mon grade de général que votre excellence en compte d'existence ; cela ne m'empêchera pas de mettre avec joie moi et mes troupes sous les ordres d'un général victorieux que la Providence semble avoir choisi pour instrument dans l'exécution de ses vues. Deux plans détaillés étaient joints à cette lettre. Dans le premier, deux divisions de Cabrera devaient passer l'Ebre près de Flix, tourner à gauche vers Lérida et conjointement avec une division catalane qui avait déjà pris position sur les hauteurs entre le Segre et le Nogueras Ribagorzana, entrer dans l'Arragon supérieur et ouvrir une communication

avec la Navarre. Le corps d'armée ennemie commandé par Van Meer, le seul disponible en ce moment, aurait été obligé de s'opposer à cette marche; pendant ce temps d'Espagne avec trois autres divisions se serait jeté sur ses communications. Le second projet était peut-être mieux calculé dans l'intérêt des opérations en Catalogne. Cabrera devait passer l'Ebre à Xerta ou à Mora de Ebro, se jeter sur Reus, une des villes riches de la côte qui n'était pas fortifiée, là se réunir à la division d'Ybanez et agir dans les plaines de Tarragone. Avant que Van Meer eût pu venir au secours, on se serait emparé des plus riches capitalistes comme otages et l'on aurait enlevé toutes les munitions de guerre qui se trouvaient dans le pays. De son côté d'Espagne aurait attaqué Van Meer qui n'aurait pu s'avancer qu'avec une partie de ses forces au secours de Reus.

— L'exécution de ces deux plans a échoué peut-être à cause de la répugnance de Cabrera à quitter avec ses troupes la rive gauche de

l'Ebre : ses vues se portèrent constamment sur le cœur de la monarchie, sur Madrid, et ce n'est qu'à la fin de la lutte, quand tout était désespéré que cédant à la nécessité, il se tourna vers la Catalogne.

L'automne approchait, et avec lui le moment choisi par le comte d'Espagne pour commencer les hostilités. Mais l'argent faisait défaut : le général ne se laissa pas arrêter par une pareille considération ; il demanda à l'intendant des finances le chiffre de la somme nécessaire au paiement des troupes et promit de la lui fournir. Il expédia un officier qui possédait la connaissance parfaite du pays accompagné de quelques cavaliers avec des ordres secrets. Cette petite troupe partit et pendant dix jours on n'en entendit plus parler. Le onzième elle revint à Caserras ramenant avec elle deux gentilshommes fort riches qu'elle avait enlevés de leur château pendant la nuit aux environs de Sarragosse, c'est-à-dire à plus de soixante

lieues de Caserras, au milieu d'un pays occupé par l'ennemi.

Ces deux prisonniers Pitarque et Peralta, étaient deux hommes paisibles qui n'avaient pris parti pour aucune cause ; ils furent reçus très poliment par le général qui mit sa table à leur disposition et leur donna deux minonés pour les servir et les surveiller. Lorsqu'ils lui demandèrent la cause de leur enlèvement, il les adressa à l'intendant en ajoutant quelques mots de regrets sur les privations de l'armée et sur la force des circonstances. Arrivés près de l'intendant, celui-ci leur déclara que moyennant une somme de dix mille piastres (à peu près cinquante mille quatre cents francs) qu'on leur demandait à titre de prêt et pour laquelle on leur donnait une obligation en règle, payable par l'état à la fin de la guerre, ils seraient aussitôt relâchés. Les deux arragonais se soumi-  
rent à leur triste sort, sachant bien qu'il était inévitable, et délivrèrent des lettres de change sur Barcelone payables à des person-

nes sûres en France. Cette affaire exigea plusieurs semaines qu'ils passèrent au quartier-général : ils avaient pris leur parti en braves, dînaient souvent avec le comte, sans jamais se plaindre de la manière un peu étrange dont on s'y était pris pour emprunter leur argent.

Le comte d'Espagne était inépuisable en expédients de ce genre. Il en appréciait bien le mauvais côté et regrettait d'être forcé d'y avoir recours. Il disait pour s'excuser qu'il aimait mieux voler lui-même dans le but de subvenir aux besoins de l'armée, que d'obliger les soldats à le faire, et qu'il valait mieux exiger un prêt forcé (*emprestitos forzosos*) de gens riches, que d'enlever le dernier troupeau d'un pauvre village des montagnes.

Il avait un véritable plaisir à guetter certains ecclésiastiques qui sous la protection des places occupées par l'ennemi, se dérobaient au paiement de la dîme que le pape avait ordonné de verser dans les caisses royales. D'Espagne leur faisait une véritable chasse ;

il n'y a sorte de tours qu'il n'inventât pour s'emparer d'eux, et lorsqu'il en tenait un, il ne le relâchait pas avant de lui avoir fait payer jusqu'au dernier maravédis de sa dette, à laquelle il fallait encore ajouter une petite gratification pour les soldats.

Je me souviens encore du curé de Valsaren, une des victimes de ce genre. Cet ecclésiastique comptant sur la protection de la garnison de l'endroit, s'était refusé depuis plusieurs années à payer la dîme. Un jour il eut l'imprudence d'aller visiter un curé du voisinage qui célébrait la fête du patron de son église. Lorsque tous les convives furent réunis à table, un détachement de cavalerie entourra la maison et s'empara du malheureux prêtre de Valsaren qui fut conduit à Caserras. D'Espagne le traita avec beaucoup d'égards et lui déclara que son délit n'étant pas de sa compétence, il devait être soumis à un tribunal ecclésiastique. Le vicaire général Sort et le chanoine Torrèbadella, les compagnons ecclésiastiques ordinaires du

général, s'emparèrent de leur confrère recalcitrant et le condamnèrent non seulement à payer les contributions arriérées, mais encore pour la peine de sa négligence, à une amende consistant en deux cents chemises et autant de sacs à l'usage des soldats carlistes. Le comte d'Espagne ne borna pas là sa vengeance : lorsque le curé eut soldé son compte et fut retourné chez lui, il fit insérer dans le journal de Berga *el restaurador catalan*, que le curé de Valsaren, bien qu'entouré de rebelles, et dans le but de témoigner son dévouement à la cause royale, s'était rendu volontairement au quartier-général pour payer ses contributions et offrir un don gratuit à l'armée royale. Quelques personnes faisant observer à d'Espagne quelles suites fâcheuses cet article pouvait avoir pour le malheureux curé, quand il viendrait à être lu par les chrétiens, il répondit qu'un prêtre révolutionnaire était un fou ou un monstre qui ne méritait ni égard ni pitié.

Le 4 novembre, anniversaire de la nais-

sance du roi, fut fixé par d'Espagne pour notre départ. Quelques jours auparavant, ayant reçu la nouvelle du mariage de ce prince avec la princesse de Beyra, qui eut lieu à Azcoitia, le 20 octobre 1838, le comte fit célébrer un *Te Deum* et passa une grande revue en l'honneur de cet événement. Il profita de cette occasion pour donner la liberté aux prisonniers qui remplissaient les prisons de Berga et de Caserras. Un beau matin, naturellement ennemi des longues procédures, il fit amener sous bonne escorte tous ces délinquants et les fit ranger sur deux lignes; il y en avait cent cinquante-six. Entouré de son état-major, il passa de l'un à l'autre interrogeant, jugeant et terminant en cinq minutes l'interrogatoire et le jugement. Une grande partie de ces prisonniers étaient des alcades et des paysans qui avaient refusé de payer les contributions : le comte les renvoya après leur avoir donné une bonne semonce. Parmi eux se trouvait un vieillard de quatre-vingt-dix ans, accusé d'espionnage; il lui dit :



« mon père, vous êtes trop près de la tombe pour vous rendre coupable de mauvaises actions; retournez chez vous et priez Dieu, cela vaudra mieux. » Puis il lui donna quelques piastres. Trois muletiers qui avaient déserté avec leurs mules chargés de munitions de guerre, furent condamnés à recevoir chacun cent coups de bâton, qui leur furent appliqués sur place. Parmi les prisonniers se trouvaient aussi quelques femmes de mauvaise vie : il ordonna qu'on leur rasât la tête, punition ordinaire de ces créatures en Espagne, et qu'on les chassât au-delà des avant-postes. Enfin vint le tour de trois paysans parmi lesquels se trouvait un crétin : ils étaient de la vallée de Campredon, et avaient assassiné un officier supérieur et son domestique, auxquels ils servaient de guides pour passer la frontière. Convaincus de ce crime et condamnés à mort, ils avaient vu leur exécution différée. Le comte leur fit attacher sur le dos un grand placard sur lequel était écrit le mot asesino, les fit defiler devant les troupes et

ordonna qu'ils fussent fusillés sur le champ. Ce singulier lit de justice n'avait guère duré plus de deux heures et les prisons étaient vides.

Le 4 novembre, d'Espagne quitta Caserras accompagné seulement de son état-major et des minonés. Je me sentais heureux de quitter le genre de vie monotone bien qu'assez actif du quartier-général. Nous eûmes d'abord pendant trois heures la plaine à traverser, ensuite une gorge étroite et un grand village situé sur la hauteur appelée Monblanch : vers le soir nous arrivâmes dans une longue vallée où nous trouvâmes six bataillons, cinq pièces de campagne et cent vingt chevaux qui bivouaquaient. Le comte établit son quartier-général dans une venta isolée, qui se trouvait au milieu de la vallée. Les troupes allumèrent un grand nombre de feux sur les hauteurs, et firent cuire leur dîner dans des marmites de fer blanc dont le général avait récemment fait faire une distribution, une pour douze hommes. Leurs rations con-

— 175 —  
sistant en pain, lard, riz, pommes de terre et sel, étaient bonnes et suffisantes. Les marmites furent d'une grande utilité : avant de les posséder, les soldats étaient obligés de les voler ou d'emprunter aux paysans des vases pour faire leur cuisine, et cela avait donné lieu à beaucoup de désordres.

Le lendemain, nous ne quittâmes le bivouac qu'à sept heures, le général ne voulant pas parcourir le terrain ennemi et des chemins difficiles pendant l'obscurité. Nous traversâmes une riche plaine coupée par de nombreux canaux d'irrigation, Gargaglia et Sorba et nous marchâmes le long des bords de l'Ayguadora. Nous n'étions plus qu'à une lieue et demie de Cardona, placée sur une hauteur, nous l'apercevions à l'extrémité de la vallée. Après une marche de quatre heures et demie, nous atteignîmes aux bords du Cardenet et nous prîmes position au-delà du pont de Golorons. A notre gauche était le village de Clariana, devant nous la grande route de Cardona à Solsona. Ici on nous ap-

prit qu'il s'agissait d'attaquer une colonne ennemie, chargée d'amener un fort convoi destiné à ravitailler la dernière de ces deux villes. Elle devait nécessairement passer par la grande route où l'attendaient les divisions d'Ybanéz et de Porredon auxquelles le général avait ordonné d'occuper la sierra de Berguz, d'où elles pouvaient dominer les ravins à travers lesquels serpente la chaussée ; ou bien, par un chemin de traverse à droite qui aboutit au pont de Golorons, et dans ce cas pas un seul homme ne pouvait échapper. Au-delà du pont le terrain s'élève en terrasse jusqu'à un château. On trouva sur ces terrasses un grand nombre de baraques qui avaient servi précédemment à des guérillas : elles furent occupées par une partie de nos soldats. Le général établit nos cinq pièces sur une hauteur qui dominait directement le pont ; lui-même et sa suite occupèrent un petit bâtiment qui se trouvait sur le plateau. Vers le soir nous entendîmes du côté de la grande route, à une lieue de distance à peu

près, le bruit d'un feu assez continu, ce qui nous donna la certitude que nos deux divisions étaient arrivées à leurs postes. Cependant d'Espagne espérait que l'ennemi ne voulant pas se hasarder dans les défilés, aurait rétrogradé à la première attaque pour prendre l'autre route, ce qui l'aurait amené la même nuit ou le lendemain de grand matin près de nous. Dans cette supposition, nous ne quittâmes malheureusement pas notre forte position. Si nous nous étions avancés sur la chaussée, cette colonne forte de huit mille hommes, attaquée par tous les côtés, eût été immanquablement détruite; le convoi serait tombé entre nos mains et Solsona eût été obligé de capituler. Je n'entends pas ici blâmer mon digne chef; ces paroles expriment seulement l'opinion qu'il émit lui-même plus tard.

A deux heures du matin on reçut la nouvelle que Porredon et Ybanèz avaient en vain harcelé l'ennemi pendant plusieurs heures, en lui causant de grands dommages; mais

qu'ils n'avaient pu l'empêcher de pénétrer avec le convoi jusqu'à Solsona. Nos divisions avaient suivi la colonne ennemie, commandée par Van Meer en personne, jusque sous les murs de Solsona, et ensuite elles avaient pris position sur un point élevé, près du village de Clara, à une lieue de la ville.

Le but principal de notre expédition était manqué; restait encore l'espoir de battre l'ennemi à son retour, lorsqu'il serait engagé dans les défilés. Il est probable aussi que le comte d'Espagne voulait mettre à l'épreuve l'obéissance des chefs de bandes et se convaincre de l'exactitude avec laquelle ils rempliraient ses ordres, quand il leur commanderait de se rendre à heure fixe du point le plus éloigné de la province au lieu désigné. C'est une chose à laquelle ses prédécesseurs n'avaient jamais pu parvenir. A dix heures, nous quittâmes le bivouac : nous traversâmes le pont de Golorons, nous montâmes une pente escarpée et après avoir passé en vue Solsona, devant la rectoria de Riné, nous al-

lâmes camper sur un plateau entouré d'arbres que la nature semblait avoir expressément approprié pour cela. Le château de Martina, avec ses vastes dépendances, reçut le général et sa suite. En peu de temps la moitié du bois qui l'entourait fut abattu par nos sapeurs et servit à faire du feu pour nos soldats. D'Espagne aimait, quand le temps le permettait, à faire bivouaquer ses troupes : quant à lui, ses rhumatismes et la crainte d'un accès de goutte le forçaient de se mettre à couvert pendant la nuit.

A sept heures du matin, Ybanèz et Porredon arrivèrent au château : le comte les embrassa tendrement et fit le plus grand éloge de leur exactitude. Il était curieux de voir le respect et l'attention avec lesquels Ybanèz écoutait le général : sa haute taille formait un contraste frappant avec la courte et grosse stature de Porredon, dont les petits yeux mobiles exprimaient la défiance. Ybanèz était accompagné de deux adjudants presque aussi grands que lui : Porredon

était suivi de ses trois fils. Les trois petits gaillards aussi lourds que Monsieur leur père, avec les cheveux d'un roux tout aussi ardent que les siens, faisaient un singulier effet au milieu des têtes noires des Espagnols.

Après un court déjeûner pendant lequel il y eut une touchante scène de reconnaissance entre Porredon et moi ( peut-être mes lecteurs se ressouviennent-ils de Barbastro et de la bataille de Guisona ), nous nous remîmes en marche. A une lieue du bivouac, près de Freysinnet, nous trouvâmes la cavalerie campée sur un plateau élevé et à Su, grand bourg situé deux lieues plus loin, nous vîmes les blessés de la veille. Après une heure nous joignîmes les troupes des deux chefs, composées de neuf bataillons et quarante chevaux, en tout cinq mille hommes à peu près.

Les bataillons d'Ybanèz étaient beaucoup plus forts que ceux de Porredon. Le soir nous arrivâmes aux Torres de Berguz (ou Vergos) dans la Sierra de Boxadera, à une demi lieue de Cardona, l'endroit le plus fort de la



Catalogne. Butée sur une cîme isolée, Cardona qui domine tout le pays, est la clef de toute la chaîne de montagnes. Des mines de sel qui, par leur richesse et leur qualité, ne peuvent être comparées qu'à celles de Wielitska en Galicie, se trouvent sous la portée des canons qui défendent la ville. Nous regardions avec envie ce beau château, chef-d'œuvre d'architecture militaire, point le plus important que possédât l'ennemi dans un pays presque entièrement soumis aux armes royalistes. Cardona était imprenable ; les Français n'avaient jamais pu s'en rendre maîtres, et lors de la guerre de succession, ce n'est qu'après la paix d'Utrecht, que le drapeau de Philippe V remplaça celui d'Autriche.

Notre chef d'état-major, le colonel Pérez Davila qui avait été commandant de Cardona sous Ferdinand VII, était justement occupé à faire le plan de cette forteresse, lorsqu'arriva un détachement de cavaliers de Cabrera escortant trois individus montés sur des mules. L'un d'eux, vieillard de près de quatre-vingts

ans, était assis à la manière des arabes, les jambes croisées sous lui, sur une selle très élevée en forme de coussin : il s'appelait Marco del Pont, était conseiller d'état et fut notre ministre des finances pendant les derniers temps ; il venait de la petite île de Plana ou de Tabarca, dans les environs d'Alicante où il s'était tenu caché depuis le commencement de la guerre et se rendait au camp royal. On m'assura que c'était un honnête homme, qui avait fait le sacrifice de la majeure partie de sa fortune au profit du roi et de la famille royale. Je ne l'ai vu que pendant deux jours, mais je me rappelle l'avoir entendu se vanter que dès son arrivée au camp de grands changements auraient lieu. Le temps a prouvé qu'il n'a pas mieux réussi que bien d'autres. La correspondance du roi avec Arias Teijeiro, lorsque cet ex-ministre se trouvait au quartier-général de Cabrera, passa par ses mains ; et l'on sait quelles animosités cette correspondance

produisit lorsque, saisie par Espartéro, elle fut envoyée par lui à Maroto.

Le soir, les sapeurs construisirent des baraques et les troupes bivouaquèrent sur le penchant de la Sierra en face de Cardona. Plusieurs centaines de feux furent allumés pendant la nuit et deux coups de canon tirés par la citadelle annoncèrent notre présence aux garnisons ennemies voisines : nous entendîmes San Pedor et Manrésa les répéter dans le lointain. Bientôt un ciel étoilé couvrit cet admirable paysage ; au fond de l'horizon se dessinaient les crêtes découpées de Montserrat qui, semblable à un géant, domine les montagnes et les sierras d'alentour. Les troupes se rangèrent en ordre devant le bivouac, les tambours battirent, le corps de musique fit entendre ses plus belles harmonies : alors le général s'avancant la tête découverte, dit d'une voix sonore : « Catalans, invoquons la patronne de notre pays, Notre-Dame de Montserrat ! » Rien ne peut rendre la solennité d'un pareil spectacle. Presqu'en

même temps, sur les hauteurs qui bornaient notre horizon, entre Adrall et Suria, parurent de nombreuses lignes de feux : c'étaient les signaux des Somates, qui, armés de fusils de chasse, de lances et de faux, répondaient, au nombre de deux mille hommes, à l'appel d'un vieillard vénérable, le brigadier Samso, et se réunissaient dans une direction opposée à la nôtre pour couper la retraite à l'ennemi et les communications entre Cardona et Manresa.

Des dépêches interceptées de Van Meer avaient appris qu'un corps de troupes considérable devait déboucher des plaines de Barcelone et se rendre par San Pedor et Suria pour amener à Cardona des pièces destinées à servir pendant les opérations prochaines. Le contenu de ces dépêches ne nous laissa aucun doute sur l'intention de l'ennemi d'aller assiéger Berga. Il arrivait journellement des déserteurs à nos avant-postes ; des détachements entiers de dix-huit hommes avec un sous-officier du régiment d'Albufera, se

présentaient avec armes et bagages. Il faut dire à la louange des troupes royales, que pendant les cinq jours que nous demeurâmes devant Cardona en contact incessant avec l'ennemi, pas un seul homme ne déserta, tandis que quatre-vingts hommes vinrent se présenter à nos vedettes. Parmi eux se trouvaient des anglais, des français, des allemands, des italiens, des portugais de la légion *Cazadores do Oporto*, qui du service pédriste avait passé à celui des christinos et qui se composait d'aventuriers de tous les pays : ils furent bientôt disséminés et partagèrent le sort des corps auxiliaires français et anglais. Leur chef Borso di Carminati, piémontais, impliqué dans l'affaire d'O'Donnell, fut fusillé à Sarragosse en 1841.

Le 11 au matin, le capitaine général reçut la nouvelle que la colonne ennemie était retournée à Barcelone par Manresa afin de nous éviter. Notre espoir d'un combat prochain était donc encore une fois déçu, à notre grand mécontentement. L'ordre du dé-

part fut à l'instant donné et après trois heures de marche, nous arrivâmes au village de Gargaglia où l'on fit halte. C'était un dimanche, les troupes formèrent un carré au centre duquel on dressa un autel portatif et le vicaire-général célébra la messe. Ensuite on continua la route jusqu'à Canudas grande ferme située à deux lieues de Berga, où nous passâmes la nuit. Le 12 au matin, nous traversâmes la vallée du Lobregat, nous laissâmes Berga et Caserros à notre gauche, et dans l'après-midi, nous étions arrivés à Puig-reig. Les vastes bâtiments du prieuré de Malte servirent de logement au général, à son état-major et aux minonés : six bataillons construisirent des baraques dans l'étroite vallée qui, de Puig-reig s'étend jusqu'à Valsaren. Elles formaient deux longues rues droites et deux places, et vues du balcon du prieuré, ces longues files de baraques couvertes de branches de sapin étaient vraiment d'une apparence pittoresque.

D'Espagne était fortement persuadé que

l'ennemi tenterait une attaque sur Berga ; c'est pourquoi il prit la position de Puig-reig qui domine la plaine de Lobregat, et commande la grande route qui conduit de Valsaren à Berga. La division sous les ordres de Porredon fut envoyée à Gironella, à trois lieues de Berga : Ybanèz avec ses six bataillons fut cantonné à Caserras. Le manque de chevaux obligeait le général à prendre un soin tout particulier de sa cavalerie qu'il ne laissait jamais bivouaquer ; elle fut logée dans le village même de Puig-reig. La concentration d'un nombre aussi considérable de forces eût été d'un aspect magnifique, si l'œil n'avait été affligé du triste spectacle des ruines dont Berga fut entourée une lieue à la ronde. Le comte avait jugé nécessaire de démolir tous les bâtiments qui entouraient cette forteresse et qui auraient pu offrir un refuge à l'ennemi pendant cette saison avancée. Cette mesure rigoureuse, justifiée par la nécessité, avait plongé dans la misère de nombreuses familles qui voyaient avec désespoir

la destruction de leurs belles et solides maisons, leur propriété depuis des siècles. Je n'oublierai jamais la figure de ces pauvres paysans qui avaient les larmes aux yeux en conjurant le général d'épargner leurs demeures. « Nous sommes d'aussi fidèles carlistes que votre excellence, disait celui qui portait la parole; je suis né dans cette maison qui était celle de mon père et de mes ayeux, ainsi que mes quatre fils dont deux ont été tués au service du roi, et dont les deux autres servent encore dans les rangs carlistes. Si l'ennemi venait s'y loger pour assiéger Berga, j'y mettrais le feu moi-même; mais vous, vous ne pouvez la faire démolir, car c'est une maison carliste, elle doit être sacrée, et si vous y portez la main, c'est un sacrilège dont le ciel vous punira. » Ces paroles qui semblaient prophétiques, prononcées avec assurance et fermeté par un vieillard sans peur et sans reproche, en face d'un homme aussi redouté qu'était le comte d'Espagne nous émurent profondément; mais



elles ne produisirent aucun effet sur lui, et l'arrêt ne fut point révoqué. J'ai assisté à la mort de bien des hommes sur le champ de bataille, j'ai vu beaucoup de scènes cruelles, suites inévitables de la guerre ; mais aucun de ces tristes souvenirs n'est resté aussi présent à ma mémoire que celui que je viens de retracer ici.

Nous étions depuis quelques jours seulement au prieuré, lorsque l'on vint éveiller le général pendant la nuit. Après une longue conversation avec un vieux muletier, notre meilleur espion, il lui fit remettre vingt-cinq onces d'or (cent louis) et envoya chercher par un adjudant, le brigadier Brujo qui se trouvait à Vich avec la réserve. Le lendemain, Brujo étant arrivé, le général lui dit de se rendre à Avia, situé à un quart de lieue de Berga : toute la garnison sans en excepter personne, à commencer par le gouverneur Pons, jusqu'au dernier tambour, reçut l'ordre de sortir de la ville, de façon que pendant une heure, celle-ci resta sans un

seul soldat. Lorsque toutes les troupes furent rangées sur les glacis, le comte d'Espagne entouré de tous ses officiers, ordonna au colonel Pons de remettre les clefs de la forteresse au chef de l'état-major Davila et de se rendre avec ses troupes à Puig-reig. Dix minutes après, le colonel Brujo à la tête de ses trois bataillons entrait à Berga en qualité de gouverneur (1). On lui adjoignit en qualité de commandant en second, un vieux gentilhomme d'une des plus illustres familles de la Catalogne, dont les noms et les titres sont si nombreux qu'ils me rappellent l'hôte de Don Guichotte qui n'avait pas d'emplacement pour loger tant de monde. Don Jose de Aymerich de Cruilles y Monistrol etc. etc. appartenait corps et âme à cette race emphatique qui devient rare mên-

(1) L'on n'a jamais su la cause de cette prompte mesure, mais il est à présumer que le général avait des raisons pour soupçonner des intelligences avec l'ennemi et que ces soupçons, trop vagues pour permettre la punition des coupables, exigeaient cependant leur éloignement d'une place aussi importante.

me en Espagne et dont on retrouve encore quelques individus en Portugal et en Irlande, pays où tout homme un peu distingué compte au moins deux rois parmi ses ancêtres. Malgré ses nombreuses gasconnades et ses illustres aïeux, don Aymerich ne crut pas déroger en se soumettant, après le traité de Bergara, au gouvernement de Madrid qui le nomma en 1841 président d'un tribunal militaire à Valence. De mon temps, ce vieux gentilhomme était uni à une très-jeune et très-jolie femme qui avait le malheur d'être borgne. Elle s'en consolait en disant que cela la faisait ressembler à la célèbre princesse d'Eboli, maîtresse de Philippe II, qui figure sur tous les théâtres de l'Allemagne avec deux yeux, et dont j'ai vu un portrait magnifique dans la galerie du duc d'Infantado à Guadalajara. Elle y est peinte avec un bandeau d'or et de pierreries couvrant la place de l'œil gauche qui lui manque, et passant sur son front pour aller se perdre dans les boucles de sa belle chevelure noire. Dona

Incarnacion (1) de Aymerich ne portait pas un semblable bandeau, mais faisait un usage merveilleux du seul œil qui lui restait et qui parvint à séduire un jeune et bel officier de l'état-major avec lequel elle s'absenta de Berga pendant huit jours. Son époux empêché, par ses fonctions, de poursuivre la belle fugitive, porta ses plaintes amères au capitaine-général. D'Espagne qui à son arrivée avait trouvé des mœurs fort relâchées au quartier-général, était inexorable en pareil cas : aussi envoya-t-il le Céladon passer six mois dans le fort de San-Lorenzo.

Pour exercer les compagnies de sapeurs et de voltigeurs nouvellement formées, le général avait fait construire entre Puig-Reig et Caserras plusieurs blockhaus qui s'élevaient à la hâte, se démolissaient de même

(1) La moitié des espagnols portent le nom de Marie auquel on ajoute celui d'un jour de fête ou bien de l'une ou de l'autre image miraculeuse de la Vierge sous la protection de laquelle elles se placent : de-là, les noms de *Incarnacion*, *Concepcion*, *Carmen*, *Pilar*; j'en ai connu qui s'appelaient *Guadalupa* et *Montserrat*.

et se transféraient d'une place à l'autre. Un jour nous allâmes à cheval voir ces maisons qui étaient là isolées. Le comte d'Espagne mit pied à terre devant l'une d'elles, y entra, plaça un minonès devant la porte et défendit à qui que ce fut d'y entrer. Il y resta plusieurs heures pendant lesquelles nous autres, qui l'attendions à une petite distance, nous formions des conjectures sur ce qui pouvait occuper si longtemps le général. Enfin il sortit, nous reparûmes et il ne fut pas possible d'en savoir davantage. Cependant une personne m'assura avoir vu sortir de la même baraque, à l'entrée de la nuit, un homme couvert d'un manteau, qui prit la direction de Valsaren. J'ai des raisons de penser qu'un confident du comte, resté par ses ordres à Barcelone, aura choisi cet endroit pour avoir une entrevue avec lui. Toujours est-il que dès lors cessèrent tous les préparatifs de défense en cas d'une attaque de l'ennemi sur Berga, et que bientôt après Ybanèz retourna avec ses six bataillons dans

les champs de Tarragone. Nous-mêmes, après quelques jours de repos, nous nous dirigeâmes par Monblanch sur l'Hostal del Visbe. Trois bataillons d'avant-garde commandés par le colonel Pons se tenaient immédiatement près du capitaine-général ainsi que soixante-dix chevaux et cinq batteries. A quelque distance, Porredon s'avancait dans la même direction avec la première division. On bivouaqua pendant la nuit près du village de Naves. La discipline à peine connue de nous quelques mois auparavant, était si bien établie alors, que pas un soldat ne mit le pied dans le village. Le général logea dans une maison de paysans nobles, de Hijos de Algo (hidalgo). Cette famille avait donné un évêque et plusieurs chanoines à Solsona ; le fils du vieil hidalgo qui était prêtre et qui vivait retiré chez son père, nous dit la messe le lendemain dans une jolie chapelle renfermée dans la maison. Après quoi, nous nous remîmes en marche : nous traversâmes le pont d'Olius près duquel se trouve une forge, puis

un pays montagneux et romantique dont les vallées étaient bien cultivées. Ensuite nous franchîmes le Cardenet et nous fîmes halte à midi devant une maison dédiée à Saint-Michel : le propriétaire en porte le nom et un portrait de l'archange de grandeur naturelle orne le dessus de la grande porte. Dans l'après-dîner, nous traversâmes un plateau stérile à trois quarts de lieue de Solsona, dont le fort signala notre présence par quelques coups de canon. De là nous nous dirigeâmes vers le nord et nous descendîmes dans la vallée de Timoneda, nous longeâmes pendant une heure le Rio Salado dont les eaux salées s'épanchent dans le Segre, nous passâmes la nuit sur ses bords. Nous eûmes soin le lendemain avant de partir de faire boire à nos chevaux de l'eau salée de la rivière, ce qui leur est très salutaire. Nous traversâmes le village de Siura dont les maisons sont éparpillées dans une étroite vallée. La rectoria, bâtie sur une montagne, entourée de fossés et de hautes murailles, ressemble bien plus à

un château fort qu'à la paisible habitation d'un curé de village. Au bout de la vallée, nous passâmes sous un portique de rochers et nous nous trouvâmes près de Segre. C'est la partie la plus sauvage de la Catalogne : à l'exception de l'Oasis près d'Oliana, elle est tout à fait inculte et aussi peu connue des habitants de la côte que peuvent l'être la Laponie ou la Sibérie. Après trois heures de marche, nous atteignîmes Oliana, bourg considérable situé dans une vallée d'une apparence beaucoup plus méridionale : de belles plantations d'oliviers, d'orangers et de mûriers, entourent la ville dont les maisons sont presque cachées sous les pampres et par de grosses touffes d'oléandres. Les arbres étaient chargés de fruits, bien que nous fussions en novembre et entourés de montagnes. Le Segre serpentait avec tant de calme, au milieu des vertes prairies, que l'on ne se serait pas douté que quelques lieues plus haut, ces mêmes eaux, si tranquilles maintenant, avaient été un torrent impétueux, se précipitant avec



un bruit effroyable au travers des abîmes, en entraînant avec lui des arbres entiers et des fragments de rochers. Sur l'autre côté du Segre vis-à-vis d'Oliana, est la petite ville de Péramola, chef-lieu d'une ancienne baronnie de ce nom. A une petite distance d'Oliana, la vallée se ferme par un mur de rochers entassés l'un sur l'autre, qui s'élèvent à une grande hauteur en ne laissant qu'une étroite ouverture par laquelle s'échappent les eaux du Segre. Sur le point le plus élevé de ces rochers qui surplombent la passe et semblent placés là pour la protéger, s'élève un ermitage célèbre dans le pays, N.-S. de la Lièvre. Perpendiculairement au dessous, entre le roc et la rivière, un étroit sentier forme le seul chemin qui conduit à la vallée d'Urgel et à la république d'Andorre. Le Segre (Sicuris) est la rivière sur laquelle Annibal construit le premier pont. Ici elle est encaissée entre d'énormes blocs de granit qui forment en plusieurs endroits des arches au-dessus d'elle, ce qui fait que le sen-

tier longe tantôt un côté de la rive, tantôt l'autre ; d'autres fois il passe aussi sur des arcades hardies, de construction romaine que l'on reconnaît aux dimensions colossales des pierres. Trois ponts sont jetés sur le Segre : le premier, connu dans le pays sous le nom de *Puente de Los Espias*, consiste en une seule arche aérienne. Une vieille légende raconte que les comtes de Barcelone en guerre avec ceux de Castille, firent jeter de ce pont dans l'abîme les espions qui tentaient de s'introduire dans le pays. (1) Le second pont est à une lieue du premier : il s'appelle *Puente del Diablo* et se compose de deux ponts superposés : celui de dessous est dangereux à passer et mal construit, celui de dessus massif et solide. On prétend que le diable construisit le premier et que chaque chrétien qui le passait était entraîné dans l'abîme. Un pieux ermite de l'ermitage voisin de N.-S. la Lièvre, avait obtenu de N.-D. de Monserrat qu'elle

(1) C'est de ce pont que le comte d'Espagne fut précipité à la fin d'octobre 1859.

construisit le second, qui est d'une solidité à braver des siècles. Une demi-lieue plus loin, se voient les imposantes ruines du troisième pont et du château qui le défendait : tous deux furent détruits pendant la guerre de la succession. Ces ruines ferment la passe appelée *de los tres puentes*, et ouvrent la Seu d'Urgel à l'entrée de laquelle on lit l'inscription : « *Philippus hispanus Convenarum episcopus* ; » la date est effacée. Çà et là des maisons isolées (hostals) construites de fragments de granit, sont perchées comme des nids d'aigles sur des rochers et servent de refuge pendant la nuit aux chasseurs, aux muletiers et aux contrebandiers, qui reçoivent de leurs confrères de France à Andorre les marchandises prohibées dont ils inondent l'Arragon et la Catalogne. Pendant la dernière guerre, ces hostals acquirent une certaine importance : plusieurs transformés en forts, servirent à défendre les passes, fournirent des points d'appui aux guérillas des deux partis et furent les muets témoins de combats sanglants.

L'un d'eux, appelé le Hostal es Pluvins, servit de logement au général et à sa suite : il était placé au milieu de la passe ; les minons campèrent autour et les troupes allèrent plus loin occuper le village de Coll de Nargo, situé au-delà de la passe. Le lendemain, nous arrivâmes vers midi à Organya. Cette ville était le siège principal des carlistes dans ce pays : quelques ouvrages peu importants la protégeaient contre un coup de main. Ici le comte d'Espagne reçut une députation de la république d'Andorre. Le syndic des Andorrains venait faire ses excuses pour la tendance christinos qu'ils avaient montrée en plusieurs occasions, nonobstant les devoirs de neutralité que ce petit pays était obligé d'observer. Andorre la plus petite république de l'Europe, après celle de Saint-Marin, se vante d'exister depuis plusieurs milliers d'années et d'avoir été reconnue par César, Charlemagne et Napoléon. L'évêque de Seu d'Urgel est seigneur suzerain de cette république, placée sous le patronnage des rois de

France et d'Espagne, auxquelles elle paie un faible tribut. La confirmation de ses privilèges se fait au nom du roi d'Espagne par le capitaine-général de la Catalogne, qui reçoit en même temps le tribut; du côté de la France, c'est le préfet du département de l'Arriège qui en est chargé. Anciennement c'était au gouverneur du Languedoc qu'appartenait cette fonction. La peur de la garnison de Seu d'Urgel avait engagé les Andorrains à informer les christinos, lorsque des officiers carlistes venaient de France pour se rendre en Espagne; de sorte qu'il était devenu nécessaire d'envoyer des troupes sur la frontière et de faire prendre à la correspondance une route plus longue, celle de Perpignan au lieu de celle de Foix. Le général profita de sa présence dans leur voisinage pour les menacer de dévaster leur vallée et d'exiger une forte contribution, s'ils continuaient d'agir contrairement aux conventions de neutralité.

Après avoir donné une bonne semonce au

syndic et aux membres de la députation qui parlèrent beaucoup de leur repentir, le général termina par ces mots : « conduisez-vous mieux à l'avenir ; sans cela , j'irai chez vous et je vous prendrai tous par la tête sans en demander la permission à votre co suzerain, le roi des Français , le bien-aimé cousin et ami du roi mon maître.

Le soir, beaucoup d'alcades des petites communes, cachés dans les montagnes, arrivèrent pour témoigner de leur dévouement à la cause royale, et demandèrent au capitaine-général la confirmation de leurs anciens privilèges. Ils furent reçus de la manière la plus affable par le comte, qui s'entretint longtemps avec eux dans le dialecte catalan, qu'il parlait parfaitement, moyen certain de se rendre populaire, et qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait possédé.

Pendant la ronde que le général avait l'habitude de faire le soir, quelques soldats se plaignirent de la mauvaise qualité de leur pain dont ils lui montrèrent un morceau. Il

fit aussitôt appeler le commissaire et le boulanger du bataillon, et leur imposa pour punition de manger dans l'espace d'une heure chacun quatre livres de ce mauvais pain. Un minonès fut placé à côté d'eux pour que l'arrêt fut ponctuellement exécuté. Les lamentations et les grimaces des coupables, pendant qu'ils avalaient cette pâte indigeste, étaient vraiment comiques. Le commissaire demandait en grâce que l'on changeât sa punition en une amende pécuniaire, et le boulanger qu'on lui donnât de préférence des coups de bâton. Le général leur dit que l'une et l'autre punition pouvaient leur être infligées, mais qu'avant tout il fallait qu'ils avalassent le pain. Ces pauvres diables durent boire le calice jusqu'à la lie, et en firent une maladie assez sérieuse ; mais les soldats de tous les bataillons témoignèrent hautement leur joie de cet acte de justice.

Le premier décembre nous quittâmes Organya et nous passâmes au pied d'un pic de granit sur lequel est bâti l'ermitage de

Santa-Fé. Après deux heures de marche nous déjeûnâmes à la rectoria de Cabo. Ici toute végétation cesse ; des masses de rochers de toutes les grandeurs roulées les unes sur les autres , couvrent une vallée qui a plus d'une lieue de longueur et qui est encaissée entre des murs de rochers coupés perpendiculairement : un étroit sentier serpente autour de ces masses noires ; il fallut mettre pied à terre, mener nos chevaux par la bride et défiler un à un dans cet étroit espace. Les mulets marchaient seuls en avant ; l'adresse de ces animaux est vraiment admirable et bien supérieure à celle des chevaux ; ils ne passent le pied qu'après avoir sondé le terrain et s'être assurés de sa solidité. Lorsque nous eûmes atteint une hauteur de cinq cents pieds, le lévrier du comte sauta en avant dans les jambes d'un mulet chargé d'un canon , la pauvre bête eut peur , fit un faux pas et roula dans l'abîme ; le canon après avoir bondi de roche en roche , arriva le premier au fond du précipice, le mulet le



suivit et tomba les pieds repliés sous lui-même ; il resta couché et nous le crûmes perdu. Cependant son maître, voulant s'assurer de son état se laissa glisser près de lui en se retenant des pieds et des mains aux lianes et aux aspérités des roches. Quelques artilleurs suivirent son exemple : arrivés auprès du malheureux animal, ils parvinrent à le mettre sur pied, et à notre grand étonnement, nous les vîmes recharger le canon sur son dos et le chasser devant eux ; il eut bientôt rejoint ses confrères sans autre accident que quelques écorchures. Le cheval d'un lancier qui peu d'instants après éprouva le même accident, arriva mort au fond du précipice, les os brisés et couvert d'horribles déchirures. Son maître désolé alla détacher les fers de ses pieds, prit sa selle et sa bride dont il chargea un âne qu'il se procura dans un village voisin.

Enfin nous atteignîmes le sommet qui forme un plateau assez étendu ; on accorda une heure de repos aux hommes et aux animaux

fatigués. J'avais l'habitude de porter avec moi un petit livret, sur lequel j'annotais sur place mes observations et mes impressions du moment. Ayant souvent perdu mes bagages, qui furent plus d'une fois saisis par l'ennemi, il ne m'est resté que ce petit journal sans lequel il me serait devenu impossible aujourd'hui de classer mes souvenirs. J'y retrouve notées les lignes suivantes écrites au crayon : après avoir gravi pendant une heure et demie un sentier presque perpendiculaire, nous atteignîmes le sommet le plus élevé du premier plan des Pyrénées ; nous nous reposâmes à une hauteur de deux mille pieds au-dessus d'une vallée dans laquelle nous apercevions des chevaux qui nous paraissaient de la grosseur d'une fourmi ; à notre horizon se dessinaient la grande chaîne des neiges éternelles et le pic du Midi.

Les troupes marchèrent une heure encore et vinrent cantonner à Thaus, grand village dont la population mâle s'était enfuie à notre approche ; nous n'y trouvâmes que

des femmes, des enfants et des crétins qui sont aussi nombreux ici que dans le Valais. Le lendemain nous continuâmes notre route par des sentiers presque impraticables et sans cesser de monter, jusqu'à ce que nous atteignîmes la région des neiges. Nous aperçûmes de loin, à une grande profondeur, deux misérables villages appelés Freuses et Churigera. Après cinq heures d'une marche des plus pénibles, nous fîmes une halte près d'un autre village, Vilamu, situé dans la sierra del Romes. Dans l'après-dîner, nous traversâmes les hauteurs moins élevées de la Sierra de San-Sebastya et nous passâmes devant les ruines du château maure de Peramea situé dans le col de la Baseta, au bord d'un gave qui forme en cet endroit une belle cascade. Le soir nous traversâmes sur un pont le Nogueras Palleresa et nous arrivâmes à Sort, ville assez considérable, où le quartier-général fut établi.

L'ayuntamiento et les principaux habitants vinrent à la rencontre du capitaine-

général qui fut reçu à la lueur de nombreuses torches. C'est en cet endroit que les opérations militaires devaient commencer, l'ennemi ayant échelonné une forte colonne venant de Talarn sur les rives du Nogueras-Palleresa, sous les ordres du général Carbo. Ses avant-postes se trouvaient près de Gerri: le capitaine-général ordonna de placer les nôtres à Uséu près de deux ruisseaux. Quelques jours auparavant on avait appris à Organya que la garnison christinos du fort de la Libertad, dans la vallée d'Aran, avait assassiné son commandant, le colonel don Ramon Gali. Viella, chef-lieu de la vallée d'Aran, ayant refusé de faire cause commune avec la garnison, une anarchie complète régnait dans cette délicieuse petite vallée. La nouvelle de cette rébellion était déjà parvenue à Barcelone, et l'on attendait la colonne mobile du district de Lerida pour la comprimer. Le comte d'Espagne avait envoyé à Porrédon qui avait deux jours de marche sur nous, l'ordre de se rendre sur le champ dans

la vallée d'Aran, de prendre d'assaut Viella et le fort de la Libertad, de faire démolir toutes les fortifications, de s'emparer de toutes les munitions de guerre et de revenir ensuite près de lui. Pendant que Porrédon serait occupé de cette expédition, d'Espagne se chargeait d'occuper le comté de Paillasse pour faciliter son retour par la passe de la Bonaigua. Cette opération exigeait la plus grande célérité, car la jonction des deux colonnes ennemies de Lerida et de Talarn dans les vallées supérieures, aurait coupé toute issue à notre corps.

Le 3 au matin, un espion vint nous informer que le colonel Castells était arrivé avec trois bataillons à la Conca de Orcau, vallée située près de Talarn, qu'il avait attaqué la colonne de Carbo et obtenu par là une diversion du général ennemi qui s'était dirigé vers le sud. Quoique Castells trop faible pour tenir tête plus longtemps à l'ennemi, eût été obligé de se retirer, il nous avait cependant procuré une avance de plusieurs jours. On

était fort content au quartier-général de cette nouvelle qui facilitait notre opération; mais on ne comprenait pas comment Castells avait pu se trouver à point nommé sur les lieux : tout le monde ignorait les instructions données par le capitaine-général qui savait dérober ses plans à tous les yeux, précaution sage qui en assurait le succès. Nous quittâmes Sort le jour même; un bataillon et un canon, sous les ordres du colonel Pons, furent laissés en arrière pour défendre le pont et observer l'ennemi. Le pays entre Sort et Rialp, où nous arrivâmes vers midi, est bien cultivé et peut être regardé comme un des plus fertiles de la Catalogne. Rialp est un endroit assez considérable, qui avant la guerre, faisait un grand commerce de fer, mais qui présentement n'offrait plus que le triste aspect d'une ville à moitié détruite. A son entrée, se trouve une élégante villa, bâtie dans le style italien, et entourée d'un jardin anglais : les portes, les fenêtres et jusqu'aux parquets, tout en avait été arraché. Après

une courte halte, nous traversâmes Hostal del Rey, Santa Roma, et nous bivouaquâmes près du pont et du village Llavorsi, situé à l'entrée du comté de Paillasse encaissé dans les montagnes. Ses profonds ravins, ses villages qui ressemblent à des cavernes, ne sont habités que par des mineurs et des contrebandiers. Le Noguéras traverse avec la rapidité d'une flèche son étroit lit de rochers, de petites barques chargées de barres de fer glissent au péril de la vie de leurs conducteurs à travers les cascades et les tourbillons qui font bouillonner ses eaux, pour aller conduire dans les vallées de la Catalogne, et de là jusqu'à l'Ebre et à la mer, le meilleur fer de l'Espagne. Partout l'on voit des fourneaux de forges, dont les flammes rouges et l'épaisse fumée obscurcissent pendant le jour ces gorges étroites et profondes, et les éclaircissent pendant la nuit. Le bruit monotone des marteaux répété par l'écho, le bruissement des gaves, le manque total de végétation, imprime

à cette contrée un aspect sauvage et terrible.

A deux heures de la nuit , un officier d'ordonnance de Porrédon vint informer le capitaine-général que son chef après quelques vaines tentatives pour s'emparer de Viella , avait dû se borner à bloquer cette ville, qu'il avait établi son quartier-général à Betren et s'était emparé des troupeaux appartenant aux habitants ; qu'il ne croyait pas pouvoir entreprendre quelque autre chose contre la ville qui était bien pourvue de provisions et de munitions. Le comte d'Espagne qui s'attendait à recevoir à Llavorsi la nouvelle que l'opération ordonnée était terminée , devint furieux en apprenant ce malheureux résultat ; il me fit éveiller et m'ordonna de me rendre sur le champ avec un bataillon, une compagnie de sapeurs, deux petits obusiers et deux mortiers dans la vallée d'Aran. Au bout d'une heure j'étais en route ; nous passâmes pendant la nuit le pont de Escalo, et le matin, je fis rationner mes troupes à Esterri.



Cet endroit considérable, situé au pied de la grande chaîne des Pyrénées, tire sa principale ressource de la contrebande. Ses habitants, à l'exception de l'alcade et de quelques hommes riches, me parurent fort bien intentionnés pour nous : je crus devoir en informer le capitaine-général qui ne manqua pas de faire saisir l'alcade et ses adhérents.

A la sortie d'Esterra, le terrain s'élève graduellement jusqu'à Valencia où il devient escarpé. Une lieue plus loin, à Arréa, nous trouvâmes la neige qui ne nous quitta plus pendant quatre heures que nous continuâmes à monter. Bientôt elle devint si épaisse que les mulets chargés s'y enfonçaient jusqu'au poitrail. Des perches placées de distance en distance nous indiquaient le chemin. Heureusement le temps était clair, mais des tourbillons de neige chassés par le vent nous obligeaient de nous arrêter fréquemment. En certains endroits, le chemin était si glissant que nos bêtes de somme, surtout les chevaux, ne pouvaient s'empêcher de tom-

ber : il fallait alors les décharger. On attachait aussi des cordes aux canons et aux caissons qui furent traînés par les soldats. Nous nous trouvions à une hauteur de trois mille cent varas espagnols. Enfin nous atteignîmes le point le plus élevé de la passe ; nous y trouvâmes une maison isolée, l'hôtel de la Bonaiqua, qui ne sert ordinairement de refuge qu'aux contrebandiers égarés ou fatigués ; car les autres voyageurs ne fréquentent pas cette route et les Aranais ne viennent que rarement en Catalogne. Ici commence la descente : jusque là nous nous étions dirigés au nord, maintenant nous passons au sud, près des sources de Nogueras ; à notre droite se trouvait une petite chapelle, N.-S. de Mongarri : nous traversâmes encore une gorge étroite, après quoi nous étions sortis des régions couvertes de neige. Le chemin fit un coude et nous vîmes à nos pieds la délicieuse vallée d'Aran, aussi verte, aussi fraîche, que si nous avions été au cœur de l'été.

La vallée privilégiée d'Aran, située sur le

penchant nord des Pyrénées, est bien connue des baigneuses de Bagnères de Luchon, qui visitent fréquemment ses jolis villages entourés de champs fertiles. Elle ne fait, à proprement parler, plus partie de l'Espagne : aussi les Aranais ne veulent-ils être ni des Arragonais, ni des Catalans, avec lesquels ils n'ont rien de commun, pas même le langage ; ils parlent en effet un patois romain qui n'est en usage que dans cette vallée. Celle-ci, sur une largeur d'une demi-lieue, en a huit en longueur : on compte dans cet étroit espace, sur les deux rives de la Garonne qui prend ici sa source, trente-deux villages bâtis sur le penchant des hauteurs avec un soin qui rappelle la Hollande. Les maisons blanchies à la chaux et couvertes de tuiles ou d'ardoises, les fenêtres pourvues de vitres, contrastent singulièrement avec les habitations des autres paysans des Pyrénées. Chaque village a une place ornée d'une fontaine. Trente-quatre clochers sans compter ceux de Viella, contribuent à l'as-

pect animé de cette vallée. De grands troupeaux de bêtes à cornes en forment la principale richesse, et l'on peut trouver ici, une chose rare en Espagne, du beurre excellent. Le beurre d'Aran, durci par le froid et roulé comme des fromages de Hollande, forme un article d'exportation considérable qui est consommé en Catalogne et en Arragon. La position géographique de cette vallée, située entre l'Espagne et la France, contribue ainsi que les privilèges exceptionnels qui lui ont été accordés par les rois d'Espagne, à sa prospérité et à sa richesse. Anciennement elle formait une petite république semblable à celle d'Andorre. Elle s'est soumise volontairement à l'Espagne qui lui conserva tous ses privilèges, dont les principaux sont d'être exempts de toutes contributions et de ne payer aucun droit pour l'entrée ou la sortie des marchandises. Sa situation en a fait l'entrepôt de tous les objets prohibés et le lieu de rassemblement des contrebandiers qui opèrent en grand : leurs bandes armées

font une guerre continuelle aux douaniers français et espagnols, avec d'autant plus de facilité que les montagnes couvertes de neige éternelles qui forment la frontière de la vallée du côté de l'Espagne, depuis la Maladetta jusqu'auprès de Montvallier sont peu propres à l'établissement stable d'une ligne de douane. Il est probable que le gouvernement actuel privera les Aranais de la plus grande partie de leurs privilèges.

Nous entrâmes par Tredos dans la vallée. Arrivés à Salardu, je fis reposer les soldats. Nous traversâmes ensuite la Garonne qui n'est ici qu'un ruisseau, mais qui huit lieues plus loin, devient une rivière, et à quatre heures de l'après-midi, j'arrivais à Betren, quartier-général de Porrédon. Celui-ci avait fait cantonner ses quatre bataillons dans cet endroit même et à Gausac, sur deux côtés du point menacé. Viella était défendue par une simple muraille entourée d'un fossé : la route qui conduit à Betren était coupée et gardée par quelques ouvrages en terre ; la

tête du pont sur la Garonne était le point le mieux défendu. A une portée de fusil de la ville, sur une hauteur du côté opposé à la Garonne, était le fort de la Libertad, ancien couvent bien fortifié et protégé par huit pièces de gros calibre et par deux cents hommes de garnison. Depuis l'assassinat de Gali, un simple artilleur avait été choisi par les soldats pour commandant. Periquet, chef de partisan bien connu, commandait la garnison de Viella forte de trois cent cinquante hommes. Dès que l'obscurité fut venue, j'établis ma petite batterie en face de la tête du pont. Le 5 au matin, Viella fut sommée de se rendre et douze minutes furent accordées pour réfléchir, suivant l'ordre donné par le capitaine-général. Notre parlementaire fut reçu à coups de fusil. A huit heures, nos batteries commencèrent le feu auquel répondirent celles du fort et la mousqueterie du pont. Nos bombes mirent le feu à plusieurs maisons de la ville. Bientôt la fusillade du pont cessa : à neuf heures, sur un signal

donné, les troupes de Betren et de Gausac s'avancèrent au pas de charge, en même temps que le cinquième bataillon attaqua la tête du pont. Pendant la nuit, on avait rassemblé des échelles : elles furent dressées contre les murailles et après vingt minutes de combat à la baïonnette, nous fûmes maîtres de la ville. Par l'inadvertance de l'officier d'état-major qui commandait du côté de Gausac, on avait négligé d'occuper le seul chemin qui conduisait de la ville au fort : une partie de la garnison avec Périquet parvint à s'échapper et à se réfugier dans le fort. Le reste avec un lieutenant-colonel furent sabrés ; huit hommes que l'on trouva le lendemain cachés dans une grange furent seuls épargnés et faits prisonniers.

Conformément aux instructions du capitaine-général, si la ville était prise d'assaut, la ville devait être livrée pendant deux heures au pillage, et ensuite le feu mis aux quatre coins. Nous crûmes pouvoir nous dispenser d'exécuter la dernière partie de cet or-

dre, et nous jugeâmes le pillage une punition suffisante pour la résistance qu'avait faite la garnison. Tout homme de guerre sait quel triste aspect offre une ville livrée à une soldatesque effrénée : je ne m'arrêterai donc pas devant cet affreux spectacle. Après une heure on fit battre la générale : les troupes furent renvoyées à Betren et à Gausac, on ne laissa qu'un bataillon à Viella. Le fort qui dominait la ville continua d'envoyer des boulets qui tuèrent plusieurs soldats : défense fut faite de rester en place et de se rassembler en groupes dans les rues. Pendant que nous dînions, un de ces boulets entra par la fenêtre dans la maison habitée par Porrédon et vint se loger au-dessus de nos têtes dans la tapisserie. J'avais demandé à Porrédon de placer des échelles la nuit suivante pour escalader le fort ; mais il s'y refusa constamment et j'eus beaucoup de peine à obtenir de lui qu'il gardât le secret sur ma proposition. Pour ne pas entrer en guerre ouverte avec lui il me fallut céder et nous convînmes de



placer nos batteries pendant la nuit sur la hauteur El Aro dell Capellans qui domine le fort, et d'où elles devaient faire brèche de manière à pouvoir pénétrer dans la place avec quelques compagnies d'élite. Mais pendant la soirée le feu éclata avec violence dans la ville ; bientôt une rue entière fut dévorée. Le désordre causé par cet événement, les soins qu'il fallut prendre pour l'arrêter, absorbèrent plusieurs heures de la nuit, et lorsque, pour profiter des derniers moments d'obscurité, je voulus me rendre sur la hauteur avec les sapeurs et les canons, il tomba une telle quantité de neige que l'opération dut être suspendue. Le lendemain il nous fallut rester inactifs : j'envoyai au capitaine-général un rapport détaillé en lui rendant compte de la résistance que m'avait opposée Porrédon. A midi on assista au son des cloches et de la musique des bataillons, à un Te Deum qui fut chanté à la cathédrale en actions de grâces pour la prise de la ville, et, selon l'habitude espagnole, en pareil cas ; il ne fut pas

plus question du fort que s'il n'existait pas. Pendant la matinée du 7, la neige continua à tomber à gros flocons : vers midi on vint me dire que la garnison française de Saint-Beat se trouvait à la frontière et se préparait à la franchir pour renforcer quelques fugitifs christinos, lesquels à notre entrée dans la vallée, avaient quitté leurs garnisons de Begos et Bosost et s'étaient réfugiés sur le territoire de France. Quoique cette nouvelle méritât peu de confiance, elle répandit une terreur générale : pour en prévenir les suites je résolus de me rendre à la frontière et de vérifier le fait par moi-même. Accompagné de quelques officiers de l'état-major, je descendis à cheval la vallée si verte et si belle quelques jours auparavant, et maintenant couverte de neige et ressemblant à une des gorges glacées de la Norwège. Nous traversâmes plusieurs villages et nous passâmes devant les ruines historiques du château de Léon. Quelques pesétéros qui occupaient Bosost s'enfuirent à notre approche : c'étaient

probablement eux qui avaient répandu ces bruits ridicules. Nous les poursuivîmes ; mais ils couraient plus vite que nos chevaux sur ce terrain escarpé et glissant et lorsque nous arrivâmes au pont de la frontière, ils l'avaient déjà franchi. Nous pûmes au moins nous convaincre qu'il n'était question d'aucun mouvement militaire chez nos voisins.

Lorsque je revins le soir à Viella, je trouvai Porrédon encore plus mal disposé que la veille : il avait pris le conseil de Miguel del Oli, chef du cinquième bataillon et frère du colonel Pons, et il se refusait absolument à attaquer le fort, prétendant que cette prise ne serait d'aucune utilité et coûterait la vie à beaucoup d'hommes. Après de longs et vifs débats, il finit par promettre que si le 8 on n'avait pas reçu de réponse du capitaine-général, il attaquerait le 9. Je fis mon rapport au général et j'allai me coucher de fort mauvaise humeur contre l'irrésolution d'un homme, avec lequel j'étais obligé de garder

des ménagements : car le plus grand nombre des soldats étaient placés sous ses ordres et devaient lui obéir puisqu'il était plus ancien que moi.

Enfin, le 8, arriva la dépêche attendue : elle était du 6 et datée du quartier-général d'Esterra. Le comte d'Espagne, dans une lettre qui m'était écrite en Français, disait entre autres choses : « Je suis de fort mauvaise humeur à cause de la lenteur que le brigadier Porrédon a mise dans l'exécution de l'opération que je lui avais confiée.... Je vous prie de le lui dire en particulier. Il doit sentir que la prise de ce petit fort intéresse le service du roi notre maître, et que cette opération doit être menée promptement ; car je ne peux me tenir longtemps dans ces gorges où un mouvement combiné de l'ennemi pourrait me couper. » Plus bas il ajoutait : « qu'il (Porrédon) réunisse toutes les échelles de la vallée, qu'il donne l'assaut et fasse passer tout à la baïonnette : en cela il rendrait le plus grand service au roi et à la

principauté de la Catalogne, car ce sont des assassins et des scélérats chargés de crimes et de sacrilèges. » Lorsque je lus en les traduisant ces deux passages à Porrédon, il regarda longtemps le papier sur lequel ils étaient tracés ; il aurait volontiers douté de l'exactitude de mon interprétation : Il se résolut enfin à donner les ordres nécessaires aux chefs de bataillon ; l'on fit appeler Pons et Borges comme les deux plus capables. Mais qu'on se figure mon désespoir, lorsque ces deux hommes déclarèrent fort sèchement qu'ils n'étaient pas des *saltimbancos* et que grimper sur des échelles n'était pas leur affaire ; qu'au reste les soldats ne voudraient pas les suivre, mais qu'aussitôt une brèche praticable, ils entreraient dans le fort avec leurs hommes ! sinon non, quand même le capitaine-général viendrait en personne.

Il fut impossible d'obtenir rien autre chose de ces gens. On ne pouvait songer à établir des batteries pendant le jour : il fallut donc attendre la nuit, pendant laquelle on parvint

enfin à dresser nos petites pièces sur le point désigné. A sept heures du matin, nous commençâmes un feu bien nourri auquel le fort ne répondit que faiblement. Au bout d'une heure, un grand pan du mur s'était écroulé, le drapeau était tombé d'une tour fortement endommagée, et quand je m'attendais à chaque instant à voir arriver les compagnies d'élite qui devaient entrer par la brèche, j'entendis à mon grand étonnement battre la générale à Viella et j'aperçus à mes pieds dans la cour de la maison de Porrédon, des mulets que l'on chargeait. Je me hâtai de descendre dans la ville pour savoir ce qui s'y passait : tout était en mouvement dans les rues. Arrivé auprès de Porrédon, celui-ci me remit en souriant une dépêche du capitaine-général qui lui ordonnait de partir sur-le-champ. Le comte d'Espagne me disait dans une lettre datée de Llavorsi : « Le général en chef ennemi est près de moi avec des forces considérables ; par conséquent ma position n'est pas du tout riante. J'écris au bri-

gadier Porrédon qu'il opère incessamment son mouvement de retraite qu'il doit faire avec prudence et célérité ; cela lui fera connaître le temps qu'il a perdu. » Il ajoutait le post-scriptum suivant où l'on voit la preuve que dans les moments même les plus critiques, cet aimable vieillard ne perdait pas la sénérité de l'esprit : « Je vous remercie du fromage et de la bouteille de rhum ; nous n'avons rien à manger, pas même des sardines et il fait trop froid pour le gaspacho (1). »

Quelques heures plus tard, le fort aurait été en notre pouvoir ; mais il ne fallait pas songer à arrêter ces gens enchantés de se soustraire à la besogne. On retira l'artillerie à la grande satisfaction de la garnison du fort qui en fut quitte pour la peur. Lorsque dans l'après-midi les troupes traversèrent Betren, on s'aperçut qu'il manquait un bataillon entier : il se trouva que Porrédon l'a-

(1) Gaspacho , espèce de salade fort en usage en Espagne composé de pain grillé , d'oignons , d'huile , de vinaigre et de poivre , le tout d'un goût détestable.

vait envoyé la nuit précédente dans la vallée inférieure pour rassembler des contributions ; il n'avait pas songé à le rappeler et il fallait donc attendre douze heures qu'il fût de retour. Ce temps aurait été plus que suffisant pour s'emparer du fort et lorsque j'en fis l'observation à Porrédon, celui-ci me répondit en souriant : « Homme, j'avais tant de choses à penser et à faire à la fois, que je n'ai pas songé à celle-là. » Le bataillon arriéré n'arriva que le lendemain et il était déjà sept heures du soir lorsque nous arrivâmes à Trédos au pied des montagnes. Il était tombé beaucoup de neige ; un ouragan s'éleva et la nuit qui approchait menaçait d'être affreuse. Je proposai à Porrédon de différer jusqu'au lendemain matin la traversée de la passe ; mais après tant de temps perdu, il était pressé de quitter la vallée et il ordonna de continuer la marche. Nous emmenions quarante-deux mulets dont vingt chargés de métal de cloche destiné à la fonderie de Bergã : nous avions aussi avec nous



deux cents bêtes à cornes et un grand troupeau de moutons ; mais à peine deux heures s'étaient écoulées depuis notre départ de Trédos, que la plus grande partie de notre troupeau était égaré et la moitié de nos mulets tombés dans les précipices. Lorsque nous arrivâmes à minuit à l'hôtel de la Bonaigua, tous les bataillons étaient à la débandade, plus une seule compagnie n'était complète ; l'artillerie, les munitions, les équipages, tout avait disparu. Lorsque j'arrivai avec les derniers à l'hôtel, Porrédon était à la porte, se tordant les mains et se lamentant sur un désastre dont il était l'auteur. Autour de lui étaient couchés pêle-mêle des centaines de soldats qui hurlaient de froid. Je fis abattre la grange, les écuries et le toit de l'hôtel ; avec ces matériaux je fis allumer de grands feux le long de la route pour réchauffer ceux qui étaient arrivés, et guider, ceux qui étaient restés en arrière. Bientôt de nombreux groupes se rassemblèrent autour ; on retrouva quelques provisions et quelques gourdes rem-

plies de vin. Lorsque le jour parut, l'ouragan avait cessé et l'on put faire le dénombrement de nos pertes. On envoya les hommes les plus vigoureux munis de cordes, pour retirer les soldats qui étaient tombés dans les précipices. Un grand nombre furent retrouvés vivants, quelques uns qui, engourdis par le froid s'étaient endormis, furent retrouvés gelés. La perte se monta en tout à quarante hommes; mais la plus grande partie des bêtes de somme, toute l'artillerie, les munitions et le métal de cloche restèrent perdus (1).

On se remit en marche, mais on n'avança

(1) Quelques jours plus tard, on envoya un officier d'artillerie avec quelques soldats à la recherche des canons. On les trouva enterrés dans la neige; mais, comme on n'avait pas de moyen de transport on commit une imprudence de les enterrer en présence de quelques paysans qui avaient aidé à les retirer. La chose s'ébruita et un détachement ennemi vint quelques temps après pour les enlever. On força les paysans en les plaçant sur des fers rougis, de montrer la place où étaient cachés les canons qui furent ensuite transportés en triomphe à Barcelone. Le premier bulletin de Van Meer parla avec emphase de canons pris à l'ennemi.

que très lentement. Les soldats ayant presque tous perdus leurs souliers, devaient passer sur les pierres et sur la neige, les pieds nus et tout en sang. C'est en de pareilles occasions qu'il est facile de se convaincre que l'Espagnol est le premier soldat du monde pour supporter les fatigues et les souffrances. Pas une plainte ne se fit entendre : à la vérité, leurs chants joyeux avaient cessé ; mais le silence et le regard abattu de leurs grands yeux noirs, trahissaient seuls leur mécontentement et leurs douleurs. Pour remédier à cet accident, on eut recours à un expédient qui avait souvent réussi pendant la dernière guerre : on permit aux soldats de s'emparer dans les endroits où nous passions de tous les souliers qu'ils pourraient trouver. Cet ordre fut si ponctuellement exécuté que je ne crois pas qu'il eût été possible de trouver une seule paire de souliers ou de sandales à Arréa et à Valencia après notre passage, sans en excepter même ceux des femmes qui chaussaient à merveille les petits pieds de nos

so Idats. Je ne puis m'empêcher de rire encore au souvenir de l'alcade de Valencia, qui nous attendait sur la place avec des rations que mon minionès (1) avait été commander d'avance. Au moment de notre arrivée, un soldat le saisit par derrière, le coucha doucement sur le dos, pendant qu'un autre se confondant en excuses le débarrassait le plus poliment possible de ses souliers.

Enfin nous arrivâmes à Esterri, où nous trouvâmes un détachement de cavalerie envoyé par le comte d'Espagne, lequel nous apprit qu'ils s'était battu la veille le 10, pendant cinq heures contre Van Meer venu de Trem avec cinq mille hommes pour attaquer notre capitaine-général. Celui-ci n'avait que trois bataillons à sa disposition ; mais il sut si bien

(1) Le comte d'Espagne qui était plein d'attentions pour moi, m'avait donné un de ses minionès pour m'accompagner : cet excellent garçon qui était le plus rapide et le plus infatigable coureur que j'ai rencontré, possédait en outre un talent culinaire précieux auquel j'eus souvent recours.

profiter du terrain étroit sur lequel il était placé, que le général ennemi ne put jamais parvenir à déployer ses forces supérieures. D'Espagne avait attendu notre arrivée avec anxiété pour prendre l'offensive; sans ce malheureux retard de douze heures nous serions arrivés à temps. Ce renfort manquant, il s'était vu obligé de défendre ses positions, ce qu'il fit de la manière la plus brillante. Au coucher du soleil, les deux partis se retirèrent dans leurs anciens campements. Pendant ce temps, Carbo et Sébastien, partis de Gerri, avaient pénétré dans la vallée de Capdella d'où il menaçaient de venir par Bernuy couper la route par laquelle nous devions rejoindre notre général, qui se serait trouvé ainsi entr'eux et Van-Meer. D'Espagne fut donc obligé de laisser un détachement d'observation à Esterri et de se replier vers Tirbia à l'entrée de la vallée de Cardos où il nous attendait : une dépêche qu'il nous expédia nous prescrivait la plus grande hâte,

le moindre retard pouvait nous laisser couper.

A peine étions-nous arrivés à Esterri, que des paysans accoururent nous avertir que l'ennemi occupait Rialp et Santa Roma, que ses avant-postes se trouvaient à Llavorsi, vis à vis de ceux du comte d'Espagne, lequel était encore à Tirbia. D'un moment à l'autre l'ennemi pouvait s'avancer et occuper le pont de Escalo, dont il nous fallait à tout prix rester maîtres, si nous ne voulions pas être coupés. Je partis à l'instant avec les trente cavaliers envoyés par d'Espagne pendant que Porrédon requérait deux mille rations et mille paires de souliers à Esterri; il devait m'expédier immédiatement le premier bataillon en état de marcher et lui-même ne devait pas tarder de suivre avec les autres. Après une demi-heure de galop non interrompu, j'arrivai au pont au moment où quelques compagnies envoyées en avant par l'ennemi s'apprêtaient à l'occuper. Nous chargeâmes aussitôt, l'ennemi fut dispersé et

quelques prisonniers restèrent entre nos mains. Trois quarts-d'heure après, le premier bataillon del Rey qui avait été le premier rationné et qui avait le moins souffert, arriva au pas de charge. On barricada le pont si solidement, qu'il aurait pu résister longtemps à l'attaque de forces considérables. J'y laissai une compagnie de grenadiers et je partis accompagné du reste, après avoir envoyé une ordonnance à Porrédon pour presser sa marche.

A une heure j'arrivais à Tirbia. Le général était placé sur une hauteur à l'entrée du village, examinant les environs avec une lunette d'approche. Il était déjà informé de la prise du pont d'Escalo : lorsque les cavaliers défilèrent devant lui, il plaça sa canne sous le bras et battit des mains. Un instant après il m'appela vers lui, s'informa avec beaucoup de sollicitude de mon état (j'avais été blessé au pont), et m'exprima tout le mécontentement de la conduite de Porrédon, qu'il voulait faire passer devant un conseil de guerre.

Mais il céda à mes prières et à celles du colonel Davila, et il se borna à lui ôter le commandement de sa division qu'il confia à Segarra. Porrédon se vengea cruellement plus tard en participant à l'horrible meurtre du général.

Porrédon fut vainement attendu le reste de la journée. D'Espagne était fort inquiet de ce retard inexplicable, lorsqu'un espion vint nous informer que le brigadier n'avait quitté Esterri que le soir : il avait divisé ses troupes en deux parties ; lui-même avec deux bataillons avait pris le chemin du pont d'Escalo ; aux deux autres il avait fait prendre sous le commandement du lieutenant-colonel Borges la route beaucoup plus longue par Estahon et la vallée de Cardos. Cette manœuvre maladroite eut les suites les plus malheureuses. Porrédon arriva au lever du soleil à Tirbia avec ses deux bataillons ; il avait été attaqué faiblement par l'ennemi entre le pont et Père de Burgel. Aussitôt après son passage, Van Meer occupa ce point et envoya une



forte colonne par le chemin le plus court dans la vallée de Cardos entre Estahon et Tirbia. Cette manœuvre coupa Borges, qui fut obligé de se jeter dans les plus hautes montagnes et de fuir jusqu'au terrain neutre d'Andorre ; plusieurs jours après il passa par la vallée d'Urgel et arriva avec ses troupes débandées à Oliana où nous étions alors depuis une semaine.

L'enfoncement dans lequel se trouve situé Tirbia, termine la vallée de Cardos et ressemble à une conque, forme qu'affectent la plupart des vallées de la Catalogne, d'où le nom de *Concas* qu'on leur donne dans le pays. Une hauteur escarpée s'étend entre Tirbia et le Noguéras : à ses pieds coule un petit ruisseau ; une seule passe, le col de la Bana, taillé entre les crêtes les plus élevées, livre un passage si étroit qu'un mulet peut à peine le franchir. Le capitaine-général fit occuper cette passe par une compagnie de grenadiers. Un petit parapet en pierres prises sur les lieux aurait suffi pour arrêter longtemps

une troupe nombreuse ; la pente était des deux côtés si escarpée qu'un seul homme à la fois avait de la peine à l'escalader. D'Espagne désireux de prendre l'offensive, voulait, en faisant un grand détour, tomber sur les derrières de l'ennemi pendant que celui-ci, nous croyant encore à Tirbia, serait occupé à faire parvenir son artillerie de montagne sur la pente escarpée. Alors un demi bataillon devait s'avancer, occuper la crête et faire pleuvoir sur l'ennemi une grêle de balles et de pierres. Le désordre qui devait être jeté dans les premiers moments parmi les rangs ennemis à la vue d'une attaque double et soudaine nous aurait assuré la victoire. Tous les préparatifs étaient terminés pour cette manœuvre, et le comte allait quitter la vallée avec le gros des troupes, lorsque nous aperçûmes à notre grande surprise la compagnie de grenadiers qui devait occuper la passe, descendre le sentier de la montagne, son chef en tête. Peu d'instants après, nous distinguâmes les bonnets pointus

des Christinos dans la passe qui fut bientôt entièrement occupée par l'ennemi. Le capitaine-général écumait de rage ; il ordonna à l'instant même le déploiement d'un bataillon le long du ruisseau, pour empêcher que l'ennemi ne pénétrât plus avant. Quelques chasseurs christinos qui étaient entrain de descendre furent ajustés et roulèrent dans la vallée ; il fut impossible à l'ennemi de se former au bas de la montagne. Lorsque le malheureux capitaine qui avait si lâchement abandonné son poste , arriva près de nous, le général lui arracha son sabre, lui remit en main un fusil et cria d'une voix de tonnerre : « Au nom du roi, je vous dégrade et vous fais simple soldat. »

Nous commençâmes notre retraite par un étroit sentier en continuant le feu. Pendant que le gros de nos bataillons le franchissait, quelques compagnies arrêtaient l'ennemi sur le bord du ruisseau , et sortirent ensuite de la vallée , en s'échelonnant le long de la hauteur. La poursuite de l'ennemi ne se

faisait que faiblement et cessa à l'entrée de la nuit. Nous avançames dans la direction du midi, par le Col de Ras, jusqu'à Saint-Jean de Lerra : il nous fallut franchir des précipices affreux, des sentiers qui tantôt montaient, tantôt descendaient perpendiculairement. Je n'essaierai pas de dépeindre les dangers, les fatigues inouïes que nous endureâmes pendant cette marche qui dura douze heures. Après une halte de deux heures, nous nous dirigeâmes vers le Col de la Baseta, qui sépare la vallée du Noguerras de celle du Segre. Nous étions encore toujours sous le danger d'être cernés par l'ennemi qui pouvait nous couper la retraite. Entourés par trois colonnes christinos, il ne nous restait d'autre chance que celle de passer sous le canon de Seu, et de nous jeter dans la vallée d'Urgel. Vers le matin, nous arrivâmes à Casteil-Vô, et après avoir accordé aux troupes harassées quelques moments de repos, nous franchîmes le petit Col de Jou, et nous passâmes en vue de Seu, qui

pointait ses canons sur nous, sans nous faire grand mal : nous entrâmes dans la vallée de Segre, et nous marchâmes par Abellanet et Adrall jusqu'à Gramôs, où nous arrivâmes à midi. Ici nous étions à peu près hors de la portée de l'ennemi. Durant ce premier moment de sécurité, couchés autour d'un grand feu, la plupart des chefs se livraient à leurs vanteries accoutumées : d'Espagne les écoutait tranquillement et leur récita ensuite le passage suivant de Cervantes :

« Seigneur, dit Sancho, comme nous avons  
» couru : que ne fait pas la peur ! — Ami,  
» repliqua D. Quichotte, cela ne s'appelle pas  
» de la peur ; cela s'appelle de la prudence. »

Vers le soir nous continuâmes de marcher pendant trois heures pour arriver à Anoves, où nous trouvâmes Ybanez, avec trois bataillons. Le capitaine-général lui avait écrit de Llavorsi : le docile Guérillero avait au premier appel quitté les plaines de Tarragone, et traversé à marches forcées toute la Catalogne. Le but de sa venue était man-

qué par les malheureux événements des derniers jours; mais le comte d'Espagne extrêmement satisfait de son exactitude, l'embrassa en présence de tout le monde, et dit en jetant un regard courroucé sur Porrédon : « Mon fils Manuël, si je pouvais compter sur tous mes officiers comme sur toi, je ne craindrais pas l'ennemi, et avant six mois nous dinerions à Barcelone. »

Le 14 au matin, nous repartîmes : nous déjeûnâmes au château du comte Linati, à Casa Regula; ensuite nous traversâmes le Segre. Le comte fit barricader le pont de la Torre, et occuper un vieux castel mauresque qui le domine, afin de fermer ce passage à l'ennemi. A midi nous nous arrêtâmes près de l'hostal de Mou, puis nous franchîmes la passe des trois ponts et au coucher du soleil nous établîmes le quartier-général à Organia. Nous ne nous arrêtâmes que vingt-quatre heures dans cette ville, pendant lesquelles Segarra vint nous rejoindre avec trois bataillons. Il avait parcouru les rives inférieures

du Segre , et les plaines autour de Cervera , jusque près de l'Elbre ; sans rencontrer l'ennemi dont les forces s'étaient concentrées autour de nous. Le 16, le capitaine-général transféra son quartier-général à Oliana : il fit arranger en casernes quelques grandes maisons vides , et résolut d'y prendre ses quartiers d'hiver.

Pendant les dernières marches , la blessure que j'avais reçue était tellement empirée qu'elle nécessita un traitement sérieux. J'aurais autant aimé me confier au bourreau qu'aux chirurgiens Catalans, lesquels avaient décidé qu'il fallait me couper la jambe. Ce n'était pas mon avis, et j'espérais que l'habileté des excellents chirurgiens Français , parviendrait à me guérir sans amputation. Je priai donc le général de m'accorder ma démission, mes services ne pouvant de toute façon lui être d'aucune utilité pendant l'hiver. C'est avec un profond attendrissement que je pris congé du comte d'Espagne , que je vénérerais , que j'aimais comme un père ,

et qui m'avait constamment traité comme son fils. Lui-même, il parut vivement touché et s'exprima avec amertume sur son entourage, qui, à l'exception de Davila et d'Ybanez, n'était composé que de gens dépourvus de tout mérite : il paraissait avoir un pressentiment de sa fin malheureuse. Dans une lettre que je lui écrivis quelque temps après mon départ, je le priai d'accepter ma maison pour refuge, si l'Espagne venait à lui manquer : « Je vous remercie cordialement de votre hospitalité en Silésie, me répondit-il ; je suis bien vieux, mais qui sait le terme de notre misérable vie ? — Vivent les rois quand même ! » Je possède encore cette lettre, dernier témoignage de son amitié, et je la conserve comme une précieuse relique (1).

(1) Quoique la mort du comte d'Espagne ait eu lieu à une époque où j'avais quitté la Catalogne, je crois devoir rendre compte ici de ce tragique événement, pour compléter les traits que j'ai esquissés de mon vieux général.

La prise de Ripol, quelques combats heureux, l'organisation supérieure de la province, avaient donné au



Après mon départ d'Oliana, je traversai pour la dernière fois les lieux de nos anciens bivouacs, le moulin de Querol, les forges

comte d'Espagne une position imposante, lorsque le Roi en 1859, fut obligé de chercher un refuge en France. Quoique l'ordre introduit par le général ne plût pas aux chefs et à la junte, il était parvenu à neutraliser leur influence : ils étaient réduits à tramer sourdement des intrigues contre lui, à répandre de faux bruits sur son compte pour ruiner la confiance qu'il inspirait au Roi et à l'armée. Il connaissait toutes ces cabales, mais il ne faisait que les mépriser, trop peut-être. Lorsque la nouvelle du départ du Roi parvint en Catalogne, d'Espagne craignait la première impression qu'elle devait produire, et fit son possible pour ranimer l'enthousiasme endormi et pour lui donner une nouvelle impulsion ; il s'efforça de ranimer dans les cœurs espagnols les grands souvenirs qu'ils conservent de la lutte qu'ils ont soutenue pour la délivrance de leur patrie. Il crut qu'une mesure qui avait eu à cette époque l'effet le plus heureux, aurait un égal succès dans les circonstances présentes : c'était d'accorder le pouvoir et l'autorité royale aux juntes provinciales pendant la captivité du Roi. Tant d'événements tristes et malheureux s'étaient reproduits, l'abdication forcée au château de Marrac et la trahison de Bergara, la capti-

près du Cardenet, le pont de Golorons, Casa Montanya, hostel del Visbe et Casa Canudas. Deux jours après j'arrivais à Caserras où je

vit de Ferdinand VII à Valençay et celle de Charles V à Bourges, mais ne restait-il pas l'espoir que des temps plus heureux succéderaient à ceux-ci ! Le capitaine-général comte d'Espagne déclara donc la junta gouvernementale de Catalogne dont il était président, souveraine pendant l'absence et la captivité du Roi. (*Junta superior gubernativa, soberana durante la ausencia y cautividad del Rey N. S.*). Voilà ce qui lui coûta la vie.

Le président des juntas n'a que deux voix, et la junta peut s'assembler légalement pendant son absence sous la présidence d'un vice-président : la majorité absolue à force de loi. Le premier acte qui fut décrété dans une séance secrète, fut l'éloignement et la destitution du comte d'Espagne, leur capitaine-général et leur président. Cependant craignant l'opposition des troupes qui aimaient leur chef avec enthousiasme, ils n'osèrent donner de la publicité à ce décret. Ils firent choix d'un moyen inique et une embûche fut tendue au vieux capitaine. A jour fixe, plusieurs chefs mécontents se réunirent à Avia. Après s'être procuré des aides, les membres de la junta présidés par le vice-président don Jacinto Orteu, firent écrire par leur secrétaire Narciso Ferer, ancien avocat

pris congé de mon aimable hôte de la villa Llado. Je passai par Berga , Borrada , et je revins à Rivas, le bon vieux Trilla. A Doria,

de Barcelone, au comte d'Espagne qui se trouvait à Berga, que des affaires importantes exigeaient sa présence : ils le priaient de présider la séance. Accompagné de quelques cavaliers et de quelques minionès et d'un de ses aides-de-camp, le lieutenant-colonel don Luis de Adell, jeune homme de beaucoup de mérite, le capitaine-général se rendit le jour même à Avia et fut reçu à la porte du palais du gouvernement par quelques membres de la junte, avec les démonstrations de respect accoutumées. Lorsqu'il fut entré dans la salle où se tenait la séance, un des questeurs et l'intendant des finances don Gaspar de Labandero, fils de l'ex-ministre des finances, venaient trouver l'aide-de-camp et l'envoyèrent de suite à Berga de la part du général pour y faire une commission. Ensuite ils enjoignirent au cabo de Mozos (sous-officier des minionès), de se reposer avec ses hommes dans une maison voisine et d'y prendre leur repas, le général comptant dîner avec messieurs de la junte. D'après les privilèges dont jouissaient les cabos de Mozos, ils ne devaient recevoir d'ordres que du général en personne ; aussi celui-ci commença-t-il par refuser d'obtempérer aux ordres de Labandero ; mais sur l'observation que leur fit

situé à l'extrême frontière, je congédiai mon escorte et je continuai ma route accompagné de M. de Meding, de mon domestique et de

l'intendant d'un ton très simple, qu'il n'était pas flatteur pour le premier employé des finances de la province, de leur inspirer si peu de confiance, et que s'ils avaient le moindre doute, ils n'avaient qu'à monter et prendre les ordres du général lui-même, ils furent rassurés et le cabo se retira avec ses gens. Cette partie de l'escorte éloignée, les gendarmes de la junte, qui étaient attribués à celle-ci en qualité de messagers, tombèrent sur les quatre ordonnances à cheval du général, et les garrotèrent.

Pendant que tout ceci se passait rapidement, le général entra tranquillement dans la salle des séances : il portait ce jour-là son surtout militaire bleu, sans autres insignes que la croix de Saint-Jacques brodée sur sa poitrine, son chapeau de général, son sabre et sa canne à pomme-d'or, qui en Espagne est le signe d'un commandement effectif.

Appuyé sur cette canne qui était posée en arrière, le général se tenait devant la cheminée, seul au milieu de quatorze conjurés qui tous cachaient des poignards et des pistolets sous leurs vêtements. Plusieurs minutes se passèrent ainsi, aucun n'osait poser la main sur le héros

mes guides. Jusqu'au col de Magans, qui me séparait de la frontière de France, j'avais voyagé sur une mule ; mais ici, je fus obligé

à cheveux blancs : enfin, don José Pons, ex-gouverneur de Berga, s'avance, pousse du pied la canne du général, le fait chanceler et lui porte par derrière un coup qui le renverse. Alors tous tombent comme des oiseaux de proie sur l'aigle blessé ; ils lui arrachent son sabre et l'entourent de liens. En cet état, Ferer fit lecture du décret qui le privait de toutes ses charges. Le général demanda à voir l'ordre royal auquel seul il voulait se soumettre, et jura que s'ils ne pouvaient le lui montrer, il les ferait tous pendre. On lui imposa silence, et Ferer lui signifia que lui et le colonel Pons, ils allaient le transporter sur les frontières de France. On le jeta garrotté dans une chambre obscure. Lorsque son aide-de-camp revint de Berga, il fut saisi et emprisonné. La nuit suivante on arracha le général de son cachot ; on le plaça sur un âne ; Ferer et Pons avec une escorte de vingt hommes l'emmenèrent par des sentiers presque impraticables vers les déserts de la Sierra. En chemin, plusieurs misérables, faisant partie de la junte, vinrent les rejoindre : je ne puis dire leurs noms avec exactitude, mais monsieur de Gœben qui se trouvait alors en Catalogne, et qui a écrit les souvenirs de quatre années de

de mettre pied à terre , le verglas rendant impossible de gravir à cheval cette hauteur escarpée. Porté par deux contrebandiers ,

guerre civile en Espagne , dit que s'y trouvaient Porrédon et Mariano Orteu , un des aides-de-camp du général ; il assure même que ce dernier tira un coup de pistolet sur le héros mourant, quand celui-ci croyant le voir venir à son secours, l'appela de sa voix expirante. Les personnes desquelles j'ai appris ce fait horrible, m'ont dit qu'après trois jours d'une marche forcée, les meurtriers s'arrêtèrent à la passe des trois ponts (de los tres puentes) : et lorsqu'ils furent sur le pont de los Espias, Bep del Oli (Pons), arracha le général de son âne, lui plongea un long poignard dans le dos, et lui mutilant la figure pour le rendre méconnaissable, ensuite, il le saisit par la tête, Ferer par les pieds , et ils le lancèrent dans l'abîme. Les flots du Sègre portèrent le cadavre jusqu'à la petite ville d'Ager (de Segre) où l'ennemi tenait garnison. La sentinelle voyant un corps noir surnager , en prévint l'officier de garde qui reconnut le capitaine-général de Catalogne , comte d'Espagne. Il fit savoir à Barcelone , que la révolution avait perdu son plus dangereux ennemi : j'ignore si on écrivit à Bourges , à Charles V, qu'il avait perdu son plus fidèle serviteur , son meilleur capitaine.

souffrant d'horribles douleurs, je continuai ma route jusqu'au sommet le plus élevé : là, les guides me couchèrent sur une planche et me traînèrent ainsi sur la neige, jusqu'à Val Savollera, premier village français où nous arrivâmes vers le soir. Nos contrebandiers qui trouvaient cet endroit trop dangereux, voulaient pousser plus loin ; mais il fallut bien m'y arrêter, nos mulets étant restés en arrière, et moi me trouvant hors d'état de continuer la route à pied. Nos guides ne connaissaient aucun habitant de ce village : comptant sur les sentiments de charité que l'on trouve à peu d'exceptions près chez tous les prêtres catholiques, je résolus d'aller frapper à la porte de la maison curiale. Un ecclésiastique jeune encore vint nous ouvrir et nous reçut comme le samaritain de l'évangile : à la vérité, il ne versa pas de l'huile et du vin sur ma plaie, mais il fit mieux, car il la pansa de ses mains, me céda son propre lit et pourvut à tous nos besoins avec bonté et empressement.

Vers minuit, il fut obligé de nous quitter pour aller dire la messe, car nous étions au 25 décembre, jour de la Noël. Lorsqu'il revint, il me trouva dans un violent accès de fièvre. Il fallut pourtant nous remettre en route le lendemain : ma présence ne pouvait pas rester cachée dans un si petit village et aurait pu compromettre ce digne prêtre qui tenta vainement de s'opposer à notre départ. Pénétré de reconnaissance, je quittai ce bon père qui nous avait prodigué tous les trésors de la charité, sans nous adresser une seule question indiscrete ; car il ne m'avait pas même demandé mon nom.

Nous louâmes des mulets et nous nous rendîmes à Ossega, où un poste de douaniers fondit sur nous et nous entraîna au bureau, quoique nous n'eussions témoigné aucune intention de fuir ou de nous cacher. Nos effets furent comptés, enregistrés, plombés, et après de longs débats, on nous permit de continuer notre route sous l'escorte de deux gendarmes que j'étais obligé de nourrir et



de payer. Lorsque nous quittâmes le bureau de douanes, une troupe de gens du peuple s'était amassée nous insultant et nous poursuivant jusqu'à la sortie de l'endroit avec des balles de neige et de la boue : sur ma remarque qu'il était bien peu français d'insulter un blessé, nos gendarmes les chassèrent à coups de plat de sabre. Nous passâmes en vue de la forteresse christinos de Puicerda, nous traversâmes le bourg Madame et un village appelé Léocadia, et nous passâmes la nuit à Saillagouse. Le lendemain, deux autres gendarmes remplacèrent les premiers et nous conduisirent jusqu'à Prades, chef-lieu de l'arrondissement. Je n'ai que du bien à dire de ces militaires avec lesquels j'ai souvent été en contact dans mes fréquentes arrestations le long des frontières de l'Espagne. Les gendarmes, presque tous anciens soldats de l'empereur, se distinguent par une conduite et des manières pleines d'honnêteté et de convenance : il n'en est pas ainsi des douaniers qui sont ce qu'il y a de plus grossier et

de plus vil au monde. J'eus surtout à me louer des deux vieux gendarmes qui me conduisirent de Saillagouse à Prades; ils semblaient plus occupés de pourvoir à mes besoins que de me surveiller. Ils m'aidaient avec sollicitude à monter à cheval comme à en descendre; ils m'apportaient à boire et prenaient les devants pour me faire préparer un logement et du feu. Lorsque je les remerciai de leurs bons soins, l'un n'hésita pas à me répondre : « honneur au courage malheureux. » Et l'autre : « chacun fait son devoir selon sa conviction. »

Nous passâmes par le Port des Perches, ainsi nommé à cause des perches qui servent en hiver à marquer le chemin dans ce passage assez dangereux. Nous traversâmes Cabanasse, Fonpadrose, et nous arrivâmes le soir à Villefranche où après de cruelles souffrances, je dormis quelques heures. Le lendemain, mon état était tellement empiré, qu'il me fut impossible de me placer sur ma mule. Mes honnêtes gendarmes me trouvè-

rent une espèce de charrette à deux roues appelée tartane ; on me coucha sur nos sacs de nuit et nos manteaux, et c'est ainsi que je fis mon entrée à Prades. Le sous-préfet m'envoya à Perpignan d'où on m'expédia à Toulouse : là, il me fut permis de me rendre à Bordeaux. Je fis dans cette dernière ville un séjour agréable de plusieurs semaines et j'y fus guéri par les soins du docteur Causade, médecin en chef de l'Hôtel-Dieu. Je partis ensuite pour Paris dans le milieu du mois de février.



Fusillades d'Estella. — Marche progressive de la trahison de Maroto jusqu'au traité de Bergara. — Mon arrestation. — Traversée de la France jusqu'à la frontière. — Saint-Pé et Bourges.

(1839)

Peu de jours après mon arrivée, le télégraphe apporta à Paris la nouvelle des fusillades d'Estella. L'émotion causée par cet événement n'était pas encore épuisée lorsque l'on apprit que le Roi avait mis Maroto hors la loi; mais que l'on juge de la surprise dou-

loureuse des royalistes, lorsqu'ils reçurent peu de temps après la proclamation royale qui non-seulement réhabilitait Maroto, mais qui lui rendait encore toutes ses charges et dignités, avec la déclaration qu'il n'avait jamais cessé de mériter la confiance entière du Roi. Bientôt après Arias Teijeiro, ses partisans et la plupart des intrigants de la Camarilla furent exilés au-delà de la frontière; plusieurs chefs emprisonnés furent rendus à la liberté et réintégrés dans leurs grades.

Lors même que des raisons particulières ne m'empêcheraient pas d'entrer dans les détails de ce triste épisode, je m'abstiendrais encore d'en parler et de le juger, puisque heureusement pour moi, je me trouvais à cette époque éloigné du théâtre des évènements. Je me bornerai donc à donner ici une légère esquisse des faits et quelques détails peu connus.

Maroto placé à la tête de l'armée et du ministère contre la volonté de la Camarilla, eut dès les premiers instants beaucoup à souffrir des ennemis qu'il avait dans le camp

royal, et une lutte acharnée à soutenir contre les pièges qu'ils ne cessaient de lui tendre. Sans vouloir excuser aucune des actions de Maroto, on peut cependant admettre qu'aigrie par ces hostilités sourdes et continuelles, son âme lâche et vénale était par là plus disposée encore à recevoir des impressions contraires à l'honneur et au devoir, au lieu des sentiments d'un homme honnête, incapable de transiger avec sa conscience.

D'un autre côté, Espartero accoutumé à remporter plus de victoires par l'intrigue que sur le champ de bataille, avait de trop bons espions pour ignorer ce qui se passait au sein du foyer carliste. Ce qui eut été impossible du temps qu'un prince au cœur chevaleresque se trouvait à la tête de l'armée (1), et pendant que se tenait à ses côtés un homme tel que Moréno, l'ennemi le plus acharné de toutes transactions, appelé par les libéraux espagnols le *bourreau* (El verdugo), devait

(1) L'infant don Sébastien.

devenir une chose possible avec un homme du caractère de Maroto. Espartero et Maroto s'étaient connus en Amérique ; il existait d'anciens liens de confraternité entre ces deux *Ayacuchos* ; il ne s'agissait que de faire le premier pas.

Pendant l'automne de 1838 , un chef de bataillon français à la demi-solde, appelé Duffeau, se présente au quartier général de Maroto. Il arrivait à pied, en apparence sans argent et sans recommandation. Maroto qui n'était pas très aimable avec les étrangers, refusa de le voir. Il parvint pourtant à pénétrer dans le cabinet du général ; la porte se referma et au grand étonnement des officiers qui attendaient dans le salon , Duffeau resta quatre heures seul avec Maroto. Lorsqu'il sortit de l'audience, il parut très satisfait et il déclara aux assistants que le général venait de le nommer son secrétaire particulier, faveur qu'il devait, disait-il, à sa connaissance parfaite des langues françaises et espagnoles.



Bientôt après il se lia intimement avec l'auditeur général de l'armée don Juan Jose d'Arizaga, qui avait été longtemps auditeur aux Philippines, et qui unissait à beaucoup de talent un cynisme de corruption assez commun chez les Espagnols qui ont fait un long séjour aux colonies. A cette époque, Pita Pizarro était au ministère à Madrid. (C'est lui qui lorsqu'il faisait partie du cabinet Calatrava, se vanta à la tribune d'avoir toute sa vie conspiré contre Ferdinand VII). Pita ne renonçait pas à ses anciennes habitudes et se sentait heureux quand il trouvait l'occasion d'agir au moyen de la police secrète. Il existe de ces hommes qui emploient dans une sphère élevée les moyens vils qui leur ont servi dans un rang obscur, et qui en font volontiers les leviers de leur gouvernement. Il se mit en rapport direct, au moyen du ministre de la guerre Alaix, avec Espartero qui avait déjà aplani les voies. A la fin de décembre 1838, un confident de Pita nommé Avinareta, arriva sur le théâtre de la guerre.

L'habileté de cet homme qui avait vieilli au milieu d'intrigues de tout genre , parvint à lui donner accès auprès des chefs de la Camarilla et des généraux navarraïis qui haïssaient Maroto. Il attisa le feu pendant que Duffeau et Arizaga ne négligeaient aucune occasion d'aigrir Maroto contre les Navarraïis : ils dépeignaient ceux-ci comme les soutiens fanatiques du parti ultra-absolutiste, à la tête duquel se trouvait le chapelain Echeverria, le confesseur Larraga et le prédicateur de la cour Fray-Domingo. Les hostilités flagrantes ne tardèrent pas à se déclarer. Maroto recevait des dépêches impératives de la cour, qui tout en paralysant ses moyens, ordonnait d'attaquer. Quelques personnes bien intentionnées, qui étaient restées ses amis, le conjuraient dans leurs lettres, de commencer les opérations, parce qu'une plus longue hésitation compromettrait sa position. Il leur répondit d'un ton bourru et il s'aliéna ainsi les derniers appuis qui lui restaient à la cour.

Enfin ses adversaires crurent la mesure à son comble et résolurent de se défaire de lui à tout prix. Je sais que sur ce point les avis sont partagés ; mais je crois pouvoir affirmer que non-seulement la question de s'en débarrasser fut agitée, mais aussi qu'on désigna pour l'exécution de ce plan les généraux navarrais qui plus tard furent fusillés à Estella : je puis assurer également que le Roi ignorait complètement toute cette trame. L'esprit d'équité, la loyauté de Charles V, qualités qui lui sont accordées par ses ennemis eux-mêmes, auraient fait rejeter avec horreur par le prince, l'emploi de semblables moyens. Si l'intention du Roi avait été de priver Maroto du commandement avant les fusillades d'Estella, rien n'aurait été plus facile que de le faire saisir par les archers pendant une des fréquentes visites qu'il faisait au camp royal, de le faire passer devant un conseil de guerre et de le transporter ensuite au-delà des frontières. Ceci n'ayant pas eu lieu, il est clair que le Roi ne voulait pas son éloignement et

qu'il ignorait le complot formé par les gens de son entourage. Ceux-ci avaient choisi pour son exécution le moment où Maroto passerait en revue l'expédition destinée à traverser l'Ebre pour aller rançonner les riches vallées de la Rioja de Castille. On avait désigné pour la commander le lieutenant-général don Francisco Garcia, qui devait être accompagné des maréchaux de camp Guergué et Sanz, du brigadier Carmona comme chef de son état-major, et de l'intendant Urriz. Leur correspondance avec leurs affidés à la cour passait par les mains de deux secrétaires du ministère de la guerre, Florenzio Sanz, frère du général, et Ybanez ancien secrétaire de Guergué. Tout était convenu et arrangé : l'on n'attendait plus que l'arrivée de Maroto, lorsque celui-ci reçut à Tolosa communication de la conjuration et même une partie de la correspondance originale des généraux navarrais avec leurs amis de la cour.

On a dans le temps accusé Moreno d'avoir fait cette communication ; mais cette suppo-

sition paraîtra absurde à tous ceux qui, comme moi, ont pu se convaincre de la haine acharnée que Moréno portait au nouveau général en chef. Il me paraît beaucoup plus probable que celui-ci devait en avoir l'obligation à Avinareta, qui séjournait à Guipuzcoa et qui par son hypocrisie avait su gagner la confiance des Navarrais. Arizaga et Duffeau ne manquèrent pas d'insinuer à Maroto que le roi avait donné son approbation secrète au plan des conjurés, que ce serait donc se livrer aux mains du bourreau que d'en appeler à lui. Maroto se rendit à Estella, appela près de lui les quatre généraux et l'intendant, leur fit lire les lettres par Arizaga en présence de ses deux affidés, les généraux Royo et Silvestre, et sans autre jugement les fit fusiller le lendemain sur la place d'Estella. Il envoya en même temps à Villa-Real de Zumarraga où se trouvaient les deux secrétaires compromis. Sanz parvint à s'échapper par une fenêtre, mais

Ybanèz fut saisi et deux jours après il subit le même sort que les généraux.

On sait que le roi aussitôt qu'il apprit cet acte inique, déclara Maroto hors la loi. Celui-ci envoya le sous-chef de son état-major, comte Negri avec une mission officielle, et Arizaga avec une mission secrète près du roi qui se trouvait à Azcoytia, pendant que lui-même marchait à la tête de neuf bataillons par Lecumberri sur Tolosa et menaçait le camp royal. La lettre de Maroto que Negri apportait au roi contenait le passage suivant : « Sire, j'ai fait fusiller les quatre généraux (suivent les noms) : j'ai en main les preuves d'un complot coupable ; je suis résolu de saisir encore quelques autres qui y ont pris part et de leur faire subir le même sort, sans avoir égard aux fuéros et à leur rang et distinction. J'ai la conviction qu'en agissant ainsi, j'assure le triomphe d'une cause que j'ai juré de défendre et qui est non-seulement celle de Votre Majesté, mais

encore celle d'un grand nombre d'hommes qui seraient sacrifiés si elle périssait. »

Je ne puis entrer ici dans les détails de la conférence qui fut alors tenue au camp royal, et pendant laquelle les personnes de l'entourage du roi se montrèrent aussi lâches qu'elles avaient été maladroites et mal inspirées jusque-là. (1) Six décrets royaux furent publiés immédiatement après. Les deux premiers contenaient la démission des qua-

(1) Quelques mois après Arizaga se vanta en ma présence d'avoir dit au Roi que les noms de toutes les personnes, qui avaient trempé dans cette conjuration étendue, étaient connues de Maroto, que les chefs se trouvaient au camp royal et que les généraux fusillés n'en avaient été que les instruments ; que leur but était d'assassiner Maroto avec tous ses amis, qu'il en avait en mains les preuves, et que si le Roi n'exilait en France tous ces intrigants, Maroto se verrait obligé de les faire tous fusiller, dût-il les arracher lui-même du cabinet royal. J'ignore si Arizaga eut effectivement l'impudence d'adresser à son maître un pareil discours ; mais je sais que dans ce cas, il aurait mérité que le Roi le fit pendre au premier arbre devant la porte de son palais.

tre ministres, l'évêque de Léon, Labandero, Arias Teijeiro et le duc de Grenade. Le troisième décret déclarait que le roi, après de nouvelles informations reconnaissait que le chef de son état-major (1), don Raphaël Maroto avait agi dans l'exercice de ses droits et avait été guidé par son amour et sa fidélité pour la cause royale. (*ha obrado con la plenitud de sus atribuciones y guiado por los sentimientos de amor y fidelidad que tiene tan acreditados en favor de Mi justa causa*); qu'il révoquait le manifeste émané de Bergara, qu'il ordonnait qu'il fût brûlé en présence des bataillons, etc.

Les autres décrets dissolvaient la junte militaire, laquelle, composée d'anciens généraux et officiers d'état-major, avait déclaré Maroto coupable de haute trahison : ils remettaient aussi au brigadier Juan Montenegro et à don Paulino Ramirez de la Pis-

(1) Guergué et Maroto portèrent ce titre, le Roi ayant déclaré en 1857, qu'il se plaçait lui-même à la tête de son armée.



cina (deux partisans de Maroto) le portefeuille de la guerre et celui des affaires étrangères.

Quelques jours après, trente-cinq personnes, désignées par Maroto, furent conduites à la frontière de France sous l'escorte d'un bataillon : ordre leur fut donné de ne plus se présenter dans les pays soumis à la domination de Charles V. Parmi ces exilés se trouvaient l'évêque de Léon, son secrétaire Pecondon, le chapelain Echeverria, Arias Teijeiro, son oncle Jose Teijeiro valet de chambre du roi, don Miguel de Garcia, le ministre Labandero et son fils l'intendant, le capucin Larraga, confesseur du roi, le prédicateur Domingo, les généraux Uranga aide-camp du roi, Mazarrasa et Basillio Garcia, plusieurs conseillers et secrétaires des différents ministères, les commandants de la garde à cheval et de l'infanterie de la garde, etc.

Peu de temps après, Zaratiégui, Elio et Gomez qui gémissaient depuis longtemps en prison sans pouvoir obtenir qu'on les interrogeât, furent rendus à la liberté. Le brigadier

Cabannas, les défenseurs juridiques des généraux nommés, les brigadiers Vargas et Mardrazzo, qui avaient été arrêtés à cause de la franchise de leur langage, furent également relâchés : la plupart des officiers relégués dans un dépôt par Guergué, furent rappelés et réintégrés dans leurs places. En un mot une foule d'injustices furent réparées après la fusillade d'Estella. Ceci est un fait d'autant plus remarquable, qu'à l'exception d'Urbiztondo, de Simon de la Torre, de Fernando Cabannas, de Bessières et des frères Fulgoso qui passèrent à l'ennemi avec Maroto, tous les officiers si indignement traités par Arias Teijeiro et la Camarilla, restèrent fidèles à leur serment et quittèrent l'Espagne avec le roi. Quoique redevables de leur liberté à Maroto, ils ont refusé de le suivre et ont préféré l'exil à toutes les offres flatteuses qui leur ont été faites par les agens christinos : aucun n'a voulu ternir sa réputation sans tache et l'honneur militaire en prenant part plus tard à l'insurrection d'O'Donnel. Je

veux parler ici du général Villaréal, dont la bravoure chevaleresque était devenue proverbiale, de Gómez, Zaratiégui, Elio, Vargas, Reina, Arjona et de tant d'autres dont les noms sont moins connus.

Malgré toute l'atrocité des exécutions d'Estella, on ne peut s'empêcher d'avouer que les suites en auraient été heureuses pour la cause royale, si Maroto s'était montré digne du triomphe qu'il venait de remporter sur ses ennemis. Toutes les circonstances lui étaient favorables : l'argent ne manquait plus, l'armée était soldée et équipée, la cavalerie bien montée, les munitions de guerre abondantes, les forces de l'ennemi divisées. Rien n'empêchait Maroto de se justifier l'épée à la main aux yeux du monde entier. Mais trop de haine et de vengeance s'étaient amassées dans cette âme en proie à toutes les mauvaises passions. Instrument docile des scélérats qui l'entouraient, il écouta leurs perfides insinuations : au lieu de se faire le sauveur d'une noble et juste cause, il devint l'auteur de sa

perte : de l'infamie et de la gloire, le malheureux préféra la première.

Espartéro connaissait bien l'homme à qui s'adressaient ses perfides propositions ; il crut cependant devoir leur donner dans le commencement une couleur moins odieuse. On parla d'un mariage entre le prince des Asturies et sa cousine Isabelle ; ils régneraient conjointement comme Ferdinand d'Arragon et Isabelle de Castille, sous le titre de *los Reyes* ; Charles V renoncerait à la couronne et Christine à la régence une amnistie générale serait proclamée. On assurait que Louis-Philippe et le cabinet du 12 mars approuvaient ce projet ; on ajoutait même que le maréchal Soult avait dit : *que ce serait là le plus beau succès de sa vie.*

Après que Maroto eut consenti à prêter l'oreille à de semblables projets, on lui persuada qu'il fallait les laisser ignorer au roi. Une correspondance non interrompue commença entre Espartéro et Maroto, dès que le premier apprit que la dictature était entre les mains de son ancien frère d'armes au

Pérou, certain qu'il était de l'amener à consentir à tout ce qu'il voudrait. Maroto exigea la garantie du gouvernement français : on lui montra quelques papiers insignifiants. jugeant plus prudent de prendre des informations à la source même, il envoya en mars son secrétaire Duffeau à Paris. Celui-ci s'adressa au comte Molé, qui ne connaissait rien de cette affaire et le reçut très froidement : de là il alla chez le maréchal Soult qu'il vit plusieurs fois, mais dont il ne reçut que des réponses ambiguës ou insignifiantes. Un jour, Duffeau eut la hardiesse de se présenter chez le marquis de Labrador, pour sonder ce vénérable vieillard qui avait été membre de la régence de Cadix, ministre plénipotentiaire du roi aux congrès de Vienne, au conclave pour l'élection de Léon XII et à la cour de Naples ; il vivait maintenant fort retiré à Paris. Ce respectable seigneur, qui avait vieilli avec honneur dans la diplomatie, témoigna tant de mépris aux premières paroles de Duffeau que celui-ci jugea prudent de taire le reste et de

ne plus le voir. Enfin, Maroto perdant patience, rappela son émissaire de Paris à la fin d'avril. Durant ce temps, les négociations avaient été continuées dans le plus profond secret : Espartero avait choisi pour son messager un simple muletier. Cet homme était connu dans toute la Navarre sous le nom de l'Arriero de Bargota et s'appelait Martin Echaide. Les muletiers jouissent depuis des siècles en Espagne d'une grande réputation de probité. On leur confie des sommes considérables sans leur demander de reçu. Echaide, plus que tout autre était en possession de la confiance générale, les chefs des deux camps le laissaient librement circuler avec ses mules ; cet homme cachait sous une rude enveloppe la finesse et la prudence, qui est une des qualités ordinaires du paysan espagnol. La correspondance d'Espartero passait directement dans ses mains et il la remettait lui même à Maroto : personne autre n'était dans la confiance et ce n'est qu'au grand chagrin du duc de la Victoire que l'on connut plus tard

à Madrid les moyens qu'il avait employés : il aurait mieux aimé voir attribuer à ses prétendues victoires un succès qu'il ne dut qu'à l'intrigue et à la trahison.

Voici comment l'affaire s'ébruita : Espartéro avait fait les promesses les plus brillantes au muletier si la négociation réussissait; mais lorsque tout fut terminé, elles se réduisirent à peu de chose. En véritable Espagnol, Echaide, frustré dans ses espérances, demanda qu'on lui accordât au moins un certificat pour attester ses bons services. Après de longues sollicitations, Espartéro, pour ne pas trahir la source de ses succès, lui en donna un, conçu en termes si obscurs et si ambigus, qu'il fut loin de satisfaire l'ambitieux muletier. Celui-ci vint s'adresser alors à Maroto, qui se trouvait à Madrid; et en présence des députés Basques, il lui présenta un écrit avec prière de le signer. Maroto reconnut la justesse des faits qui y étaient allégués; mais par égard pour Espartéro, il crut devoir s'abstenir de signer. Cependant les dé-

putés présents se procurèrent une copie de cet écrit, document intéressant qui soulevait un coin du voile dont Espartéro eut bien voulu couvrir cette partie de son histoire. J'ai eu occasion de le lire, et j'ai pris note du passage suivant :

« Les démarches (Los pasos), que l'honnête Echaide fit en février 1839, furent entreprises avec tant de prudence, et furent couronnées de tant de succès, que déjà le 9 avril étaient conclus des arrangements entre le général Espartéro et moi (Maroto), pour la pacification des provinces Basques. Depuis lors, il fut chargé d'une correspondance non interrompue, et ses bons services ne cessèrent qu'après la convention de Bergara. »

Espartéro, ainsi que je l'ai dit, voulait couvrir ses menées d'une apparence de gloire militaire : il exigea de Maroto, que les hostilités fussent continuées. Celui-ci quitta donc la Navarre, établit son quartier-général en Biscaye, lorsque le général Christinos abandonnant sa position sur l'Ebre, se rendit aux



Encartaciones. Les deux généraux pour mieux cacher leur jeu, lançaient des proclamations furibondes et se disaient mutuellement des injures. Le 27 avril les opérations commencèrent contre Ramales et Guardamino. Jusque-là, Espartéro s'en était tenu à ses premières propositions ; mais bientôt il devint plus exigeant et demanda que Maroto lui abandonnât ces deux points importants, pour consolider son crédit à Madrid, et apaiser les exaltados. Maroto donnant dans le piège, n'envoya aucun secours à la faible garnison du fort de Ramales, laquelle malgré la défense héroïque du capitaine de Keltch, fut obligée de se rendre. Les lignes de Guardamino furent surprises et bientôt après Orduna, la passe de Saracho, la vallée de Nervian, la chaussée d'Amurrio jusqu'à Llodio, furent au pouvoir d'Espartéro, qui de jour en jour devint plus exigeant dans ses demandes. Alors Maroto eut peur ; il s'adressa à lord John Hay, qui commandait la station anglaise, et le pria d'exiger d'Es-

partéro des promesses formelles et appuyées de la garantie de l'Angleterre. Lord Hay se montra bien disposé et se rendit au camp de Maroto, à Arrigorriaga. Sa visite fut colorée du prétexte plausible d'une intervention en faveur des villages dont les récoltes avaient été dévastées. J'ai même lieu de croire qu'Espartero, d'accord avec Maroto, ne fit dévaster que les champs d'Alava et de Navarre, dont les bataillons résistaient aux volontés de Maroto. Ceci est d'autant plus probable qu'il épargna ceux des Guipuzcoans et des Biscayens, qui plus tard passèrent avec lui à Bergara.

Lord Hay se rendit d'Arrigorriaga à Amurrio, où se trouvait Espartero, et envoya un officier en Angleterre avec un message pour lord Palmerston. Celui-ci fut si joyeux en apprenant la tendance de Maroto à trahir son maître, qu'il oublia sa prudence ordinaire et laissa tomber quelques mots qui nous furent rapportés dans une lettre de Londres, en date du 29 mai. Il est inutile d'ajouter que

les vues exprimées par Espartero ne ressemblaient en rien aux espérances que l'on avait données à Maroto.

D'après le conseil du premier, le second avait sollicité du Roi au début de la campagne, la faveur d'être nommé généralissime de toutes les forces carlistes : par ce moyen il aurait compris le comte d'Espagne et Cabrera dans la convention proposée. Cette singulière demande fut soumise par le Roi à un conseil de guerre composé de treize membres : elle fut rejetée ; on alléguait pour principale raison qu'un aussi ancien général que d'Espagne, et qu'un jeune chef victorieux et presque indépendant comme Cabrera, refuseraient de se soumettre aux ordres de Maroto.

Entre temps, Arias Teijeiro, après un court séjour à Toulouse, s'était rendu à Morella ; malgré l'exil qui avait frappé ses amis, il en conservait encore un au camp royal, c'était Marco del Pont, qui venait d'être nommé ministre des finances. Par son

canal Teijeiro entretenait avec le Roi une correspondance dans laquelle il traitait Maroto de traître, en conseillant au prince de le faire juger, et si cela n'était plus en son pouvoir, de se réfugier au quartier-général de Cabrera. A la fin de juin, une de ces lettres fut saisie par l'ennemi : elle fut envoyée à Espartéro, qui ne manqua pas de la faire parvenir à Maroto, et de profiter d'une si belle occasion d'exciter celui-ci contre son excellent maître. En effet, lorsque Maroto reçut cette lettre, sa colère fut extrême et il dit à un officier allemand, qui se trouvait près de lui : « Vous comprenez l'espagnol ; écoutez donc une preuve de la bassesse de cet homme (*de la bajeza de este hombre*) : maintenant je n'ai plus à ménager personne. »

Dès ce jour, le nom royal fut exclu dans ses discussions avec Espartéro, et toute sa haine se porta sur son infortuné maître. Ses confidents eurent même de la peine à le dissuader d'un projet d'attaque qu'il avait

formé contre le camp royal, et à le faire temporiser encore un peu, afin de ne pas nuire aux négociations. Maroto écrivit pourtant à Marco del Pont, que sa correspondance avec les ennemis lui était bien connue, qu'une pareille façon d'agir pourrait attirer les plus grands dangers sur sa tête (à Marco del Pont), et sur celle du Roi; qu'il était assez généreux pour l'en prévenir, afin qu'il eût à quitter sur-le-champ le camp royal et le théâtre de la guerre. Marco del Pont, sur l'ordre réitéré du Roi, n'obéit pas à ce conseil péremptoire, ce qui augmenta encore la colère de Maroto. Le 18 juillet, au moment où l'ennemi pénétrait toujours plus avant dans les vallées de la Biscaye, il envoya au camp royal un long document qui devait lui être adressé et dans lequel après les plus grands éloges donnés à sa personne et des injures violentes contre les exilés, se trouvait un désaveu formel de la part du Roi, au sujet de la correspondance d'Arias Teijeiro. Le ministre par intérim du département de

la guerre, Juan Montenegro, parvint à arracher le consentement du Roi, et se hâta d'y apposer son nom et son cachet : Maroto dans un ordre du jour daté de Orozco du 23 juillet, fit connaître cet acte à l'armée.

Si à cette époque on retarda la signature et l'exécution de la convention qui eut lieu cinq semaines après à Bergara, il faut sans doute l'attribuer à l'espoir que nourrissait Maroto, d'obtenir de meilleures conditions du gouvernement de Madrid, notamment la reconnaissance des Fueros : peut-être aussi voulait-il gagner du temps pour s'assurer d'un plus grand nombre de troupes. Par rapport à celles-ci, Maroto savait bien que malgré toute son influence sur les soldats, il ne serait jamais parvenu à les faire passer sous les drapeaux ennemis en leur communiquant ses plans et son but telsqu'ils étaient en réalité. Il n'en était pas de même de ses adhérents qui, choisis parmi les mécontents, avaient été placés par lui à la tête des bataillons ; ils savaient bien à quoi s'en tenir et

étaient assurés de conserver leurs grades. Or, pour eux, il n'existe aucune excuse ; ils me paraissent même plus coupables que Maroto, car aucune fausse promesse ne leur fut faite, tandis que les pauvres soldats furent éblouis et entraînés par les deux mots si puissants de *fueros et de paix*, mais ils n'en apprirent la véritable signification qu'à Bergara lorsqu'il était trop tard.

Je crois devoir extraire les détails de ce qui se passa pendant les dernières semaines avant le jour fatal, d'un journal tenu par un confident de Maroto et dont j'ai devant moi l'original au moment où j'écris ces lignes.

« Les premiers jours d'août se passèrent en marches et contremarches, pendant que les deux généraux étaient depuis longtemps convenus de leurs intentions. Le 4, Maroto eut sa dernière conférence avec lord Hay, qui se rendit le 5 chez Espartéro. Celui-ci se rendit le 9 avec le gros de son armée d'Amurrio à Vittoria, sans même prendre la précaution de couvrir ses flancs près de Las Ventas et

Santiago. Maroto sans inquiéter, l'ennemi retourna à Orozco. Le 14, on fit le simulacre d'une petite escarmouche : le 16, Maroto attendait le consul de France à Bilbao, lorsque le baron de Los Valles vint le prévenir que le roi se rendait dans le Bastan pour apaiser une émeute qui avait éclaté parmi les deux bataillons commandés par Echeverria. Maroto dit à l'un de ses confidents. « Voilà le premier pas vers sa perte. » Le 18, il se rendit sur la grande route d'Amzuela à Bergara, où il eut une longue conférence avec le consul de France : quelques heures après le roi arriva à Villa-Réal. Maroto s'était mis au lit ; pendant les deux derniers jours, il avait vieilli de dix ans. Il fit couper ses moustaches et alla chez le roi ; lorsqu'il revint de cette audience, il dit à haute voix, j'ai offert ma démission qui a été refusée. Immédiatement après il fit partir ses deux fils pour Tolosa, d'où ils se rendirent à Bayonne accompagnés par Arizaga. Le 20, le roi se retira à Villa-Franca et Maroto transféra



son quartier général à Elorrio. A la même date Espartéro s'empara du fort de San Antonio de Urquiola, et trois jours après, de Castaneda et d'Areta qui était fortifié. Negri était chargé de défendre le fort, et Simon de la Torre commandait dans la dernière ville ; tous deux ne firent aucune résistance. Le même soir, Espartéro fit son entrée à Durango ; le 24, ses avant-postes se trouvaient à Abadiano. Dans l'après-midi, son aide-de-camp Zavala vint apporter les propositions, de reconnaître le roi en qualité d'Infant d'Espagne, de conserver les fueros dans toute leur extension, ainsi que les grades aux officiers de l'armée carliste. Maroto envoya ces propositions au ministre de la guerre Montenegro, et fit savoir qu'il aurait le lendemain une conférence avec le général ennemi et qu'il demandait des instructions. Le 25, le roi arriva à Villa-Réal. Lorsque Maroto se présenta au palais, Sa Majesté lui fit dire d'attendre dans l'anti-chambre. Ici la peur s'empara du perfide ; il crut sa vie en danger et

sortit en toute hâte. Immédiatement après eut lieu entre Villa-Réal et Eluvia cette malheureuse revue dont tous les journaux ont parlé dans le temps. Le roi quitta au galop la place où étaient rassemblées les troupes, en criant à son enfourage, nous sommes trahis.

Le lendemain 26, eut lieu la conférence de Maroto avec Espartéro ; celui-ci refusait maintenant d'accéder aux conditions qu'il avait offertes lui-même deux jours auparavant, c'est-à-dire celles qui regardaient le roi et les fueros. Les deux généraux se quittèrent en apparence forts mécontents l'un de l'autre, et Maroto écrivit le même jour au ministre de la guerre, que persuadé de la mauvaise foi d'Espartéro, il était résolu à ne plus combattre que les armes à la main. Au lieu d'une réponse, on envoya Négri au quartier-général pour prendre le commandement et il fut ordonné à Maroto de se rendre au camp royal pour se justifier. En même temps Montenégro adressa par l'ordre du roi une

proclamation à l'armée, dans laquelle sans prononcer le nom de Maroto, on l'accusait indirectement de haute trahison. Le 27, il écrivit au roi pour demander sa grâce et celle de ses partisans ; mais on ne changea rien à la première décision et il vit bien qu'il n'avait plus rien à espérer. Alors il se révolta ouvertement contre les ordres du roi et Negridut se retira. Espartéro s'avança jusqu'à Onate, et le même jour Urbiztondo et de la Torre s'unirent à lui. Maroto consentit à tout ce que l'on exigeait et il fit circuler un écrit dans lequel il déclarait que, fatiguées de la guerre, les troupes sous ses ordres avaient résolu de faire la paix et qu'elle serait conclue le lendemain. Le jour suivant il se rendit à Bergara, mais il revint le soir à Villareal. Le 31 août tout était terminé, le roi avait perdu sa couronne et le fruit d'une lutte sanglante qui durait depuis sept ans.

Cinq jours plus tôt, ce malheur aurait encore pu être détourné : un seul mot du roi, et Maroto était fusillé à la revue de Villa-

Réal par ces mêmes troupes qui passèrent avec lui à l'ennemi.

Et quand même celles-ci auraient refusé d'obéir, Alzaa et ses Alavais étaient là qui n'auraient pas hésité un instant d'infliger au traître le châtement trop mérité.

Pendant le soirée du 1<sup>er</sup> septembre, une chaloupe anglaise entra dans le petit port de Saint-Jean de Luz, et mit à terre un cadet de la marine qui monta à cheval et partit au galop pour apporter au consul anglais un billet de lord Hay contenant la première annonce du traité de Bergara. Le lendemain la nouvelle officielle arriva du quartier-général d'Espartero. Le drapeau espagnol fut hissé devant le consulat Christinos et tous les passants reçurent un exemplaire du traité. Je me trouvais depuis peu à Bayonne, et je me tenais caché dans un petit cabaret du faubourg Petit-bourg, habité en grande partie par des Basques. J'avais quitté Paris à la fin d'avril et fait la route jusqu'à Bayonne avec Duffeau. Sans entrer dans des détails qui ont

perdu leur intérêt, aujourd'hui que tout est terminé, je me bornerai à dire que j'étais chargé de faire des propositions qui auraient été reçues avec empressement par un gouvernement qui aurait eu le sens commun : le résultat devait en être décisif. Un plan vaste appuyé par une puissance amie fut soumis au ministère ; mais celui-ci était tellement dominé par Maroto, qu'il n'osait prendre aucune mesure sans qu'elle fût sanctionnée par lui. C'est ainsi qu'une semaine succédait à l'autre, sans qu'une décision définitive fût prise, malgré les vives sollicitations des hommes les plus influents de l'étranger et du baron de Los Valles, qui dirigeait au camp royal les négociations. J'avais ordre d'attendre à Bayonne la signature royale, que j'étais chargé d'apporter à Paris, d'où je devais me rendre à la cour de la puissance amie. Cependant, Bayonne était un séjour dangereux pour moi, et je devais craindre d'un instant à l'autre d'être découvert et arrêté : je le quittai donc pour aller me cacher

dans un petit estaminet dont j'ai parlé au commencement de ce volume, et qui se trouve situé au pied du château de Marrac à une petite distance de Bayonne. Je passai ici plusieurs semaines, dans la plus stricte réclusion. Lorsque la salle au dessous de ma petite chambre était remplie de gendarmes et de douaniers, le moindre mouvement aurait pu trahir ma présence, et j'étais condamné à une immobilité complète. Quand le soleil était couché, un agent royaliste se glissait dans l'ombre, et rapportait les dépêches du camp royal où l'on promettait ordinairement une décision pour le lendemain.

Enfin on m'annonça l'arrivée d'un agent confidentiel à Vera, à l'extrême frontière, où je devais me rendre. Conduit par un contrebandier, j'arrivai au lieu désigné. Les communications que je reçus n'étaient nullement satisfaisantes et laissaient clairement voir le désaccord et la fermentation qui régnaient à la cour et à l'armée. Je m'en retournai désappointé la nuit même; mais,

trahi ou vendu, à peine avais-je mis le pied en France, que je fus arrêté. Mon guide qui marchait devant moi dans un chemin creux disparut tout à coup ; des gendarmes et des douaniers fondirent sur moi ; l'un d'eux présenta une lanterne sourde devant ma figure et s'écria : c'est bien lui ! Ils me signifièrent que j'eusse à les suivre. Je remis mes pistolets et je dus me soumettre à une minutieuse visite : on me prit quelques papiers insignifiants ; quant à mes dépêches, elles étaient trop bien cachées et on ne les trouva pas. Arrivé à Saint-Jean-de-Luz, le commissaire dressa aussitôt procès-verbal et je passai le reste de la nuit sous la surveillance de quatre gendarmes. Le lendemain matin, une estafette qui avait été envoyée au sous-préfet, rapporta l'ordre de me mener sous bonne escorte à Bayonne. C'était le 26 mai, et un dimanche : la route de Saint-Jean-de-Luz, passant par Biarritz, bains de mer très fréquentés par le beau monde de Bayonne, je ne me souciais nullement de devenir un su-

jet de risée en traversant ce lieu en plein jour dans un si triste équipage. J'expliquai mes raisons au brigadier de gendarmerie chargé de la responsabilité de mon transport. Ce brave homme écrivit de suite à Bayonne, et obtint de ne me faire partir que le soir. A huit heures, on me plaça sur une carriole de poste, escortée de deux gendarmes à cheval : j'arrivai à neuf heures à l'hôtel du Commerce, qui m'était assigné pour prison provisoire.

Je devais être interrogé le lendemain par le sous-préfet, et je prévoyais que je serais ensuite dirigé sur Paris, sous l'escorte de la gendarmerie. Au commencement où je me mettais à table pour souper en compagnie de deux de ces messieurs chargés de me garder à vue, je trouvai un petit papier roulé dans la serviette. Je reconnus l'écriture du colonel Lagracinière, agent royal, et je lus ce qui suit : « Si je n'avais que vingt-cinq ans et de bonnes jambes, une hauteur de vingt-cinq pieds ne m'effraierait pas, surtout sur un



terrain non pavé. » Le conseil était bon et je résolus de le suivre. Une heure après, ayant eu soin de verser copieusement à boire à mes gendarmes, je profitai du moment où l'un d'eux venait de sortir et où l'autre était occupé à déboucher une nouvelle bouteille, pour sauter par la fenêtre. Après avoir couru quelques pas, j'atteignis la maison d'un ami d'où je passai par le toit dans une maison qui s'ouvrait sur une autre rue. La seconde nuit, je quittai Bayonne par une pluie battante et je me rendis à cheval au château de F....., appartenant à un de mes amis : trois jours après j'étais de retour à Paris. Je descendis à l'hôtel de l'Europe, rue de Valois Palais-Royal, sous le nom de M. Eugène Pinet, négociant en soieries, natif de Lyon (1).

(1) Le même jour je lus dans les journaux l'article suivant : « Un poste de gendarmerie placé à l'extrême frontière d'Espagne, avait arrêté le 20 mai, le général prince Li..... au moment où il rentrait en France, venant à ce que l'on suppose du quartier-général de don Carlos. Conduit à Bayonne par la gendarmerie pour être

Dix jours plus tard, je me rendis à Toulouse, par la malle-poste. L'agent royal que je visitai, me montra une circulaire qui donnait mon signalement et qui enjoignait à toutes les autorités de m'arrêter en mettant un prix à ma capture. Quoique très flatté de l'importance que l'on attachait à ma personne mis à la disposition du sous-préfet, il arriva vers neuf heures du soir et fut déposé à l'hôtel du Commerce, sous la surveillance de deux gendarmes de cette ville chargés de le garder à vue pour le représenter le lendemain à l'autorité. Au moment où le prisonnier soupait, profitant d'un instant d'inadvertance de ses gardes, il s'élança par la fenêtre et disparut comme l'éclair : jusqu'à présent, malgré la plus grande activité et toutes les recherches imaginables, il a été impossible de découvrir ses traces. Dix-sept gendarmes ont été mis en campagne pour explorer les environs, et tous les douaniers de la frontière sont en mouvement; mais tout cela en vain; monsieur de Li..... paraît avoir disparu de la surface de la terre. On croit que son passage a été dénoncé aux autorités par un des agents de la faction Teijeiro, lesquels pullulent dans cette contrée des deux côtés de la frontière ».

ne , ceci rendait la continuation de mon voyage fort désagréable ; mais le marquis de L... avait pourvu à tout. Le soir, je montai sur l'impériale d'une diligence dont le conducteur était un homme de confiance. A une demi-lieue d'Auch , nous rencontrâmes un élégant phaëton : je descendis de mon siège aérien et aussitôt que la diligence se fut éloignée, je pris place à côté de M. A.... propriétaire de cet équipage. Nous traversâmes Auch au grand trot, et une heure après, je regrimpai sur mon premier siège. Vêtu d'une blouse, coiffé d'un grand chapeau de paille, je tenais sous mon bras un parapluie de calicot. Je suivis une vieille femme à travers les rues tortueuses de Tarbes. Une heure plus tard, une jolie paysanne béarnaise, dans la maison de laquelle je revêtis un costume de ce pays, me conduisit le long du gave qui coule auprès du château d'Henri IV, à Pau. Le second jour, j'arrivai au château du baron d'O..... dont l'aimable famille me reçut de la manière la plus gracieuse. Après un excel-

lent dîner, je montai un cheval de chasse du baron et accompagné de quelques gentilshommes du voisinage, nous galopâmes à travers champs jusqu'à Saint-L..... dont le propriétaire me témoigna ses regrets de ce que son château ne se trouvât pas marqué, sur la feuille de route que j'avais reçu à Bayonne, comme une de mes stations pour la nuit. Nous fîmes une courte halte et nous arrivâmes après le coucher du soleil au château de M....., délicieusement situé sur le bord de l'Adour, et entouré de terrasses et de beaux jardins. C'est ici que s'arrêta la reine (princesse de Beyra), pendant trois jours avant de passer la frontière. Je fus reçu avec infiniment de grâce, par le maître de ce domaine, et je regrette qu'il ne me soit pas permis de nommer ici les personnes dont j'ai reçu, pendant ce trajet, l'hospitalité la plus généreuse. Tous sont de bons royalistes dont la vie a conservé, avec les manières de la bonne compagnie, une simplicité toute patriarcale qui mérite les plus grands éloges.

Je les prie de recevoir ici l'expression de ma vive gratitude, et l'assurance que je ne perdrai jamais le souvenir de leur bonté pour moi et des moments agréables que j'ai passés avec eux.

Le second soir, une barque me transporta sur la rive gauche de l'Adour où deux contrebandiers m'attendaient avec des chevaux, Quelques heures après j'arrivais à la maison du chef des contrebandiers basques. Je ne parlerai ni de la situation ravissante de cette demeure, ni de la figure remarquable de son propriétaire, qui probablement exerce encore aujourd'hui avec le plus grand succès sa périlleuse industrie. J'y passai cinq semaines avec lui au milieu de ses contrebandiers. La vieille mère de mon hôte prenait soin de la cuisine et sa jeune sœur nous servait notre bon dîner. J'habitais une chambre très propre et très confortable : rien ne me manquait. Un contrebandier m'amena mon domestique qui était resté caché dans l'esta-

minet de Marrac. Toutes les nuits des compagnons du maître (*hacheros de contrabanda*), arrivaient avec les dépêches du camp royal. On m'éveillait et après un travail de quelques heures, d'autres hommes portaient ces dépêches à Bayonne. Il arrivait souvent que l'on expédiât de la maison de grands transports de chevaux et d'objets nécessaires à la guerre : alors tout s'animait aux alentours. Après le coucher du soleil, des contrebandiers arrivaient de tous les côtés ; les passes dangereuses étaient occupées militairement ; des éclaireurs étaient envoyés en avant pour observer les postes des douaniers, on détachait les chiens pour qu'ils explorassent les environs. Durant la nuit on mangeait, on chantait et on buvait : vers trois heures on se mettait en marche : les ballots avaient été pesés, les hommes et les mulets se partageaient les charges. Le salpêtre était l'article le plus ordinaire : un piéton portait deux cents livres, les mulets de six à huit

cents. Lorsqu'il s'agissait de transports considérables, comme ceux de plus de cent mulets, on en expédiait un petit de peu de valeur ; pendant que les douaniers s'en emparaient, le plus grand passait tranquillement à travers les gorges et les précipices, et il était rare qu'il n'arrivât pas à sa destination. Les douaniers isolés n'osaient pas attaquer les contrebandiers qui manient avec une adresse rare leur longs couteaux et leurs bâtons ferrés ; outre cela, une carabine est attachée à la selle de chaque mulet.

Ces expéditions ont quelque chose de grandiose : j'en ai suivi plusieurs, lorsque les affaires qui m'occupaient m'appelaient en Espagne ou rendaient une entrevue nécessaire avec des personnes de la cour.

Enfin tout semblait amener une conclusion et Maroto même avait écrit dans ce sens, lorsque Duffeau envoyé par lui une seconde fois à Paris, fut arrêté à son retour près de la frontière et amené au sous-pré-

fet de Bayonne. Après un court entretien, on lui délivra un passe-port et ordre fut donné aux autorités de le laisser passer librement. J'eus avec lui dans une Borda isolée, non loin de Saint-Jean de Luz, pendant la nuit du 25 juillet, une conversation qui, combinée avec les nouvelles que je venais de recevoir, me fit pressentir des événements funestes.

— Le 7 août, j'étais de nouveau en Espagne et j'eus une entrevue avec le baron de Los Valles. Ce fidèle serviteur du roi voyait les choses sous le même point de vue que moi ; mais nous ne pouvions que déplorer des malheurs irréparables, car ceux qui auraient eu le pouvoir d'y remédier manquaient de courage et de fermeté. Le 18 la nouvelle arriva de l'insurrection de cinq bataillons navarrais : le chapelain Echeverria qui était à la tête de ce mouvement, avait été président de la junte et conservait une grande influence sur ces gens. Dès ce moment une honteuse



dissolution était facile à prévoir. Trois partis se déchiraient dans le sein même du camp royal ; celui de Maroto, celui d'Echeverria et celui du petit nombre de serviteurs restés près du roi quoique désunis entr'eux. Le 31 août réalisa toutes nos tristes prévisions : on perdit complètement la tête au camp ; au lieu de rassembler les dernières ressources, de passer l'Ebre et de se réunir à Cabrera, la plupart ne songèrent plus qu'à fuir et à mettre leurs personnes en sûreté. Des centaines d'employés, de courtisans, de femmes, de moines, presque tous de la classe mal famée des Ojalatéros, arrivèrent sur le territoire français et encombrèrent Bayonne ainsi que les lieux environnants. Des atrocités de tous genres furent commises sur les frontières par les Navarrais débandés ; enfin le meurtre de Moréno, qui fut assassiné le 6 septembre, mit le comble à ces horreurs.

Le 13 septembre le roi arriva à Urdax

suivi de quelques escadrons. On apprit qu'Espartéro était entré à Elisondo. Le roi envoya le général Zabala, son aide-de-camp, au général français Harispe et au sous préfet, pour leur annoncer que son intention était de se rendre en France, et pour savoir quel sort lui serait réservé dans ce pays ainsi qu'aux personnes de sa suite. On lui répondit qu'il serait traité avec tous les égards dûs à son rang, qu'il recevrait des passe-ports pour lui et ses gens, que les officiers supérieurs conserveraient leur épée, que les troupes après avoir été désarmées, seraient envoyées dans des dépôts. Le 14, à deux heures de l'après-midi, toutes les hauteurs qui environnent Urdax de trois côtés étaient couvertes d'ennemis ; le bataillon cantabrais qui défendait les avenues du village commença un feu violent : on battit le rappel et le roi à cheval, suivi de toutes ses troupes, se rendit sur la frontière. Par ordre d'Elio, à qui le commandement avait

été remis pendant les derniers jours, cent archers restèrent à Urdax. Villaréal, Gomez, le comte de Madère, Moréno, Zabala, ces chefs fidèles qui avaient si souvent mené de nombreuses cohortes à la victoire, se mirent à la tête de cette poignée de braves : plusieurs officiers s'unirent à eux parmi lesquels on remarqua le comte Stanislas de Blacas, fils du duc de ce nom qui se trouvait depuis quelques mois en Espagne et qui fut plus tard mon compagnon de voyage jusqu'à Bourges. Tous ces braves ne voulaient quitter le théâtre de leurs exploits que les armes à la main et affronter une dernière fois les balles ennemies. L'ennemi descendit des hauteurs; les archers se retirèrent lentement en faisant un feu continu. Arrivés au pont de Dancharria, ils déchargèrent une dernière fois leurs armes, et la garde de Charles V passa sur le territoire français.

Depuis le pont jusqu'au village d'Ainhoa, on avait placé des troupes de ligne françaises.

Nos colonnes furent immédiatement désarmées; malgré les récentes promesses, personne ne fut exempté de cette mesure : l'épée victorieuse de Villa-Réal, le sabre du hardi Gomès tombèrent avec tant d'autres nobles armes dans les ignobles mains des employés de la police et de ceux des douanes. Lorsque l'on voulut désarmer l'infant don Sébastien, il refusa en disant qu'il ne se séparerait jamais volontairement de son épée : le commissaire français eut le bon esprit de ne pas insister. Les troupes placées entre deux rangs de soldats français, furent dirigées sur le village de Saint-Pée, qui fut désigné pour séjour temporaire à la suite royale. Un poste de gendarmerie et une compagnie d'infanterie occupèrent les alentours de la maison du juge de paix, demeure du Roi : il était prisonnier!

L'expression d'une morne tristesse que le premier manque de parole avait répandue sur nos visages, ne put échapper aux auto-

rités françaises : elles semblaient craindre une révolte ou une révolution désespérée, comme une tentative de retour en Espagne. Lorsque le sous-préfet entra sous le vestibule qui précédait l'antichambre du Roi, et qu'il y vit réunies toutes les personnes marquantes, il devint fort inquiet, et déclara qu'il ne pouvait permettre un rassemblement aussi nombreux et que ceux qui étaient de service pourraient seuls rester. Le juge de paix Goyeneche s'assit devant la porte de la petite chambre où se trouvaient le Roi, la Reine et le prince des Asturies, pour mieux en défendre l'entrée, mais il ne put empêcher que nous ne pénétrassions tous l'un après l'autre, près de notre maître. Le Roi était résigné, et paraissait avoir renoncé à tout espoir : il ignorait quel sort lui était réservé. Lorsque l'un de nous lui exprima sa crainte que le gouvernement français le retînt prisonnier, il refusa d'admettre cette pensée en disant qu'il serait inouï que l'on

manquât ainsi à la parole qui lui avait été donnée par les autorités de Bayonne, au nom du Roi des français, que ce serait une violation du droit des gens, et que les puissances du Nord ne le souffriraient pas.

L'infant don Sébastien n'était pas aussi résigné ; il me répéta plusieurs fois : ah ! que n'étais-je le maître, que ne m'a-t-on laissé agir pendant les derniers jours, nous aurions eu une seconde journée d'Oriamendi ! Il donnait de vives inquiétudes à nos gardiens qui surveillaient tous ses mouvements et paraissaient craindre un coup de tête de sa part.

Cette situation pénible continua le lendemain. Le télégraphe avait transmis les derniers évènements à Paris, et les autorités attendaient une réponse. Elle arriva le 16, et portait l'ordre que les troupes devaient être dirigées sur Marrac et sur d'autres points autour de Bayonne ; que les chefs devaient habiter cette ville jusqu'à nouvel ordre ; que

la famille royale avec une suite très peu nombreuse devait se rendre à Perpignan : un commissaire de police, et une garde nombreuse devaient l'escorter.

On fixa l'heure de départ de chacun et le chemin qu'il devait faire était rigoureusement tracé. Vers midi, je partis à cheval avec le comte de Blacas et le baron de Los Valles. Bayonne était rempli de carlistes qui ne trouvaient plus de place pour se loger : on disait que le Roi devait passer le soir par la ville pour y changer de chevaux ; un grand rassemblement d'Espagnols se forma sur la place dans l'espoir de prendre congé de leur souverain. Les autorités informées de cette circonstance, retardèrent le départ du Roi : on plaça les chevaux de poste hors la ville sur la hauteur de Saint-Esprit, et il traversa Bayonne au grand galop. Quelques-uns de nous informés de ces arrangements, coururent sur la hauteur où stationnaient trois voitures entourées d'agents de police et de

gendarmes : nous pénétrâmes près de la première et nous frappâmes contre la glace de la portière : elle était occupée par le Roi , la Reine , le prince des Asturies et don Sébastien ; mais à peine notre malheureux prince nous eut-il tendu la main , à peine lui avais-je adressé quelques paroles de regrets et d'espérance , que le sous-préfet cria au postillon : « *en avant !* » La voiture disparut dans l'obscurité de la nuit , avec la rapidité d'une flèche. Elle emmenait prisonnier le prince avec lequel j'avais espéré partager une destinée plus heureuse.

Dix jours après, j'étais à Bourges, ville qui avait été assignée pour prison au Roi. A l'hôtel de la Panette, je revis ce malheureux prince triste victime de la trahison et de l'indifférence de notre siècle. Le gouvernement français espérait sans doute assurer par sa captivité le repos et la paix de l'Espagne. Les derniers évènements ont prouvé que cet espoir était vain, et l'histoire s'est chargée de



venger Charles V et ses défenseurs. A peine le dernier soldat carliste eut-il quitté l'Espagne que les mêmes dissensions qui avaient causé notre perte, éclatèrent à la cour et dans le camp de l'ennemi. Les événements de Barcelone et de Valence, l'abdication forcée de la reine Christine et depuis les réactions de ses partisans dans les provinces, ont prouvé l'instabilité d'un gouvernement fondé sur le principe révolutionnaire.

Le sang de don Diégo Léon et de tant d'autres victimes politiques en faveur desquelles Espartéro ne trouva pas un mot de grâce, ne crie-t-il pas vengeance !..... Les marques de la guerre civile ne sont pas encore effacées, et déjà dans les grandes villes de la côte surgissent les tendances républicaines (1). Plus que jamais l'Espagne est éloignée de jouir du repos et de la paix !..... Des flots de sang

(1) Les tristes prophéties écrites en 1859 ne sont-elles pas pleinement réalisées aujourd'hui? (*Novembre 1845.*)

inonderont encore ce malheureux pays !...

Dieu seul peut mettre un terme à tant de misères : les hommes sont impuissants, les décrets d'en haut sont seuls immuables.

FIN.

# TABLE DES MATIÈRES.

## PREMIER VOLUME.

### CHAPITRE I.

Arrivée à Bayonne. — Passage des frontières. — Zugarramurdi. — Yrun. — Don Diego Miguel de Garcia. — Combat de Amazagana. — Arrivée au camp royal.

Pages.  
5

*(Du 4 au 10 mars 1837.)*

### CHAPITRE II.

Le Ministère. — Le Roi. — Excursion à Betelu. — Opération combinée de l'ennemi. — L'infant don Sébastien et sa suite. — Bataille d'Oriamendi. — Combat près de Galdacano. — Coup-d'œil sur le théâtre de la guerre et les forces carlistes. — Intrigues au quartier-général. — M. de Corpas et la Camarilla. — Azcoitia et Loyola. — Le père Gil et les Jésuites. — Le clergé espagnol. — La légion étrangère. — Départ et séjour à Tolosa.

29

*(11 mars jusqu'à la fin d'avril 1837.)*

### CHAPITRE III.

Arrestation du général Eguia. — Départ de l'expédition royale. — Passage de l'Arga et de l'Arragon. — Bataille de Huesca et de Barbastro; passage du Cinca. — Traversée de la Catalogne; bataille de Guisona. — Entrée à Solsona. — Les chefs Catalans. — Marche jusqu'à l'Ebre.

103

*(Du commencement de mai au 28 juin 1837.)*

**CHAPITRE IV.**

Passage de l'Ebre. — Combat de Tortosa. — Cabrera.  
 — Valence. — Retour dans les montagnes. —  
 Combat de Chiva. — Excursions dans l'Arragon  
 inférieur. — Bataille de Herrera et Villar de los  
 Navarros. — Marche au travers de la Castille,  
 jusqu'aux portes de Madrid. 165

*(Du 29 juin jusqu'au 12 septembre 1837.)*

**CHAPITRE V.**

Retraite jusqu'à Alcarria. — Les chefs des bandes  
 de la Manche. — Prise de Guadalajara. — Com-  
 bat d'Aranzuègue. — Retraite à travers la nou-  
 velle et vieille Castille. — Passage du Duero près  
 Gormaz. — Jonction avec Zaratiégui et combat  
 d'Aranda de Duero. — Entrée dans les Pinarès.  
 — Le curé Mérino. — Bataille de Retuerta. —  
 Division du corps expéditionnaire. — Excur-  
 sions dans les Pinarès. — Marche jusqu'à  
 Casa de la Reina. — Journal de Moréno. —  
 Ma séparation d'avec l'infant et mon retour à  
 Estella. 219

*(Du 15 septembre au 21 octobre 1837.)*

**CHAPITRE VI.**

Impression que fait sur le peuple et l'armée le  
 retour du roi. — Arrestations et changements.  
 — Don Juan Echeverria. — Le comte de Madère.  
 Amurrio. — Expédition de don Basilio. — Excur-  
 sions sur la côte. — Retour d'Urbiztondo. — Le  
 camp royal à Azcoitia. — Pourparlers avec le consul  
 de France à Bilbao. — Le camp royal à Estella.

— Expédition de Negrís. — Excursion à Zugar-  
ramurdi. — Retour par les Bastans. — Départ. 285

(*Novembre 1837 jusqu'en avril 1838.*)

## CHAPITRE VII.

Arrestation et élargissement de l'archevêque de  
Cuba. — Les légitimistes de Marseille. — Voyage  
dans le midi de la France. — Les filles de Maroto.  
— Don Manuel Valdès. — Esquisse biographique  
de Maroto. — De Bordeaux jusqu'au château de  
Marrac. — Les contrebandiers des Pyrénées et  
passage de la frontière. — Visite à Moréno.  
— Début de Maroto. — Arrivée au camp royal  
à Elorrio. 323

(*Avril jusqu'en juillet 1838.*)

## SECOND VOLUME.

### CHAPITRE I.

Je quitte le camp royal. — Projet d'attaque sur  
Estella. — Espartéro. — L'évêque de Léon. —  
Tristany. — Don Pedro Raton, confesseur du  
Roi. — Merino. — Arrangement conclu avec le  
sous-préfet de Bayonne pour ma rentrée en  
France. — Opinion de ce dernier sur Maroto. —  
Des réfugiés espagnols. — Le comte de Peyronnet  
à Montferrand. — Inaction dans le quartier gé-

Pages.

néral. — Toulouse. — Perpignan. — Traversée  
des Pyrénées orientales jusqu'en Catalogne. 5

*(Fin de juillet jusqu'en septembre 1858.)*

## CHAPITRE II.

Les carabiniers des douanes espagnoles. — Tra-  
versée des montagnes jusqu'à Rivas. — Souvenir  
des Catalans pour la maison d'Autriche. — Es-  
carmouche dans la Rectoria de Fustina. — Dîner  
de l'Ayuntamiento de Gumbren. — Trois géné-  
rations de femmes à Puch Vò. — Aspect du  
Montserrat. — Établissement militaire à Borrada.  
— Berga. — Arrivée à Caserras, quartier-général  
du comte d'Espagne. — Le comte d'Espagne. —  
Son entourage. — Mon habitation aux avant-  
postes. — Une journée passée au quartier-  
général. 63

*(Du 15 au dernier septembre 1858.)*

## CHAPITRE III.

Esquisse sur le comte d'Espagne et sur la dernière  
campagne en Catalogne. 113

## CHAPITRE IV.

Exécutions du comte d'Espagne. — Madame de  
Mondedeu. — Lettre à Cabrera. — Ouverture de  
la campagne. — Réquisitions. — Le curé de  
Valsarén. — Lit de justice à Caserras. — Expé-  
dition près de Cardona. — Marco del Pont. —  
Quartier-général au prieuré de Puig-Reig. —  
Destruction des maisons autour de Berga. —  
Expédition sur les rives du Segre et la vallée  
d'Aran. — La république d'Andorre. — Prise  
de Viella. — Combat du pont d'Escalo. —

	Pages.
Retraite jusqu'à Oliana. — Mon départ de l'armée de Catalogne et voyage jusqu'à Perpignan. — Notice sur le meurtre du comte d'Espagne.	157

*(Fin septembre 1838 jusqu'à fin 1839.)*

### CHAPITRE V.

Fusillades d'Estella. — Marche progressive de la trahison de Maroto jusqu'au traité de Bergara. — Mon arrestation. — Traversée de la France jusqu'à la frontière. — Saint-Pée et Bourges.	257
-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	-----

(1839.)

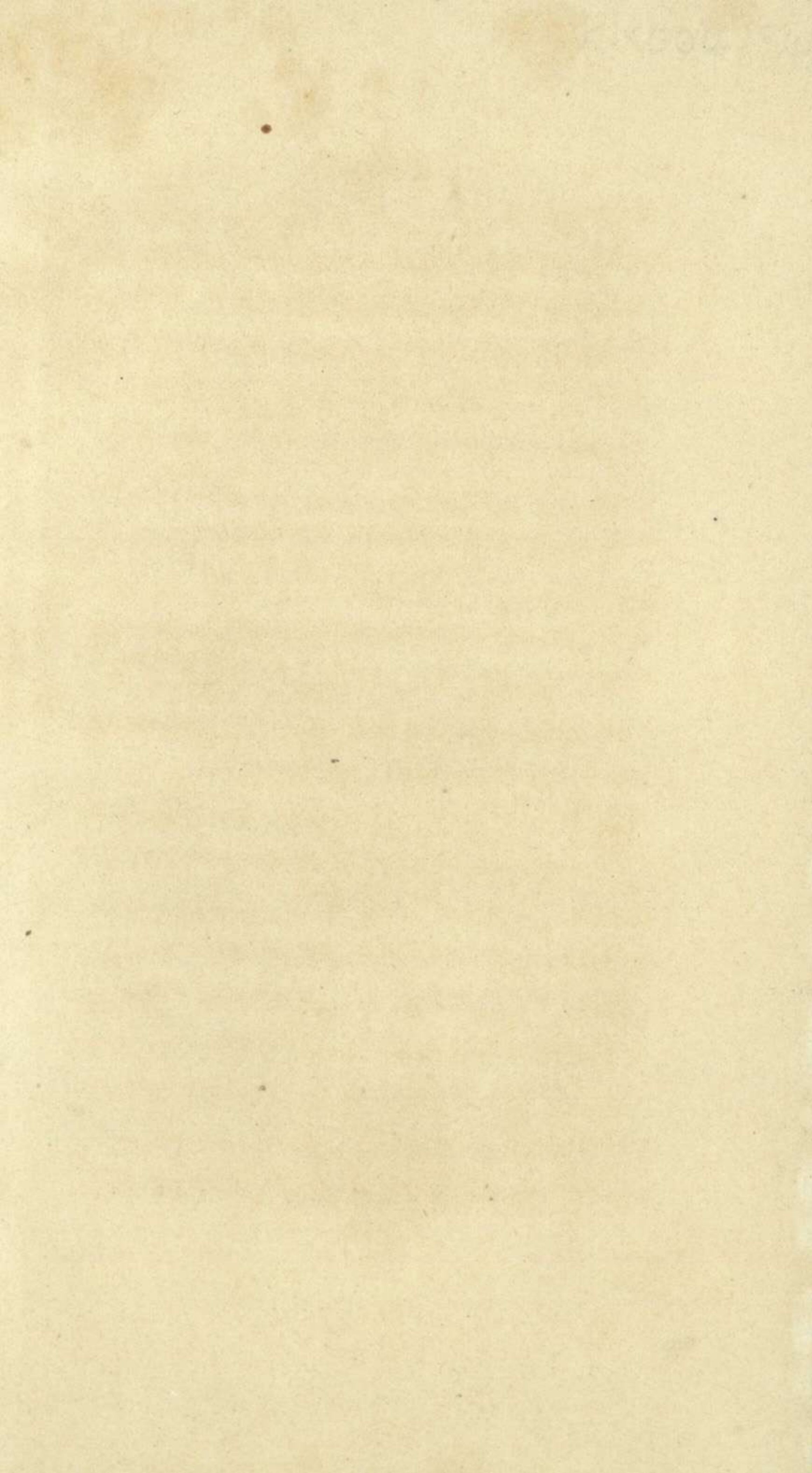
FIN DE LA TABLE.

---

Imprimerie hydraulique de GIROUX et VIALAT,  
à Saint-Denis-du-Port, près Lagny.









K1604/5467

